

LE RECLUS

DE

NORVÈGE,

PAR MISS ANNA MARIA PORTER,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR M^{ME} ÉLISABETH DE B^{***},

Traducteur de la Dame du Lac, des Frères Anglais, etc., etc.

~~~~~  
TOME SECOND.  
~~~~~



PARIS,

H. NICOLLE, A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE ;

RUE DE SEINE, N^O 12.

M. DCCCXV.

**LE RECLUS
DE
NORVÈGE,**
PAR MISS ANNA MARIA PORTER,

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR M^{ME} ÉLISABETH DE B*,**

Traducteur de la Dame du Lac, des Frère Anglais, etc., etc,

TOME SECOND.

PARIS

H.NICOLLE, A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE,
RUE DE SEINF, n° 12.
M.DCCCXV

CHAPITRE PREMIER.

Théodore sentait maintenant l'avantage d'avoir consacré sa jeunesse à l'étude. Il lisait et écrivait si parfaitement l'anglais, l'allemand et l'italien, qu'il termina sa correspondance avec la même facilité, la même élégance que si chacune de ces langues eût été la sienne, s'abandonnant à ses propres idées sur les choses générales, et suivant avec précision, pour tout le reste, les instructions du comte, mais, toutefois, d'une manière originale.

Le privilège d'être initié à une correspondance si distinguée et si variée, lui donnait l'espoir d'acquérir promptement les connaissances les plus étendues sur les relations, les intérêts, les caractères des nations étrangères : précieux avantage qui, jusque-là, lui avait manqué.

Après avoir achevé ses lettres, il fit une promenade au bord de la mer en attendant le moment de les soumettre au comte, et revint ensuite lire dans sa bibliothèque.

Il était assis, absorbé par sa lecture, lorsque la comtesse Anasthasia entra. Elle fit un pas en arrière en voyant un étranger ; mais promptement revenue de sa surprise, elle le salua gracieusement, prit le livre qu'elle cherchait, sans dire un mot, le salua encore de la main et sortit.

Théodore s'était levé à son entrée, et restait encore debout après son départ, immobile d'admiration. Elle lui paraissait plus belle que le jour du bal ; soit que l'éclat du jour fît mieux ressortir ses charmes, soit que la simplicité de sa parure s'accordât mieux avec la douce expression de sa physionomie, il la trouva mille fois plus charmante. Distract par cette agréable apparition, il ferma son livre, et son imagination lui retraça toute la soirée de Frédéricsberg.

L'heure du dîner arriva, et le comte n'était point de retour. Un domestique avertit Théodore que madame de Saint-Sauveur l'attendait dans le salon.

La société de femmes d'un haut rang était quelque chose d'entièrement nouveau pour lui. Durant son premier séjour à Copenhague, il ne voyait que des savants chez le professeur Sergendal, où nulle femme ne paraissait jamais. En Norvège, il ne vivait qu'avec de simples paysannes, et

maintenant il allait se trouver en présence des femmes les plus distinguées du Danemarck.

Une légère agitation, une sorte de crainte de déplaire par quelque ignorance des usages du inonde, le tourmenta pour la première fois de sa vie. Cependant il se rassura en trouvant madame de Saint-Sauveur seule ; son bavardage, sa bonhomie, le mirent à l'aise ; et il avait repris son air ordinaire, doux et sérieux, lorsque les deux sœurs entrèrent.

Sans réfléchir à l'absurdité de son idée, il s'attendait à revoir Ellésif telle qu'elle était dans son imagination, troublée et dans les larmes. Quelle fut sa surprise de la voir s'avancer avec la légèreté d'une nymphe, le sourire sur les lèvres, et les yeux brillant de l'éclat le plus vif ? A cette surprise succéda une sensation singulière de désappointement elle ne lui plut pas autant que le soir précédent, du moins il le crut dans le premier moment : mais bientôt l'expressive mobilité de sa physionomie, sa conversation animée, pleine d'imagination et d'agrément, son regard spirituel et pénétrant, firent trouver à Théodore la piquante vivacité d'Ellésif non moins aimable que sa timidité touchante.

La belle Anasthasia conservait le caractère qu'il lui avait intérieurement soupçonné : un calme invariable uni à beaucoup de douceur et de dignité. Elle s'exprimait bien ; mais l'imagination, la sensibilité, ne prêtaient jamais leurs charmes à ses paroles. On n'y trouvait rien à blâmer, mais rien à admirer. Aussi, avant la fin de la soirée, Théodore s'étonnait-il que le monde pût trouver Anasthasia plus belle que sa sœur.

La blancheur de son teint rivalisait avec celle des lys. Un mot, une pensée, la moindre émotion répandaient sur ses joues le plus vif incarnat. Ses traits, moins régulièrement beaux que *ceux* d'Ellésif, étaient enharmonie, et l'on-ne pouvait la voir sans être intéressé par la singulière réunion des contrastes les plus opposés.

A la grâce et à la douceur de son père, Ellésif joignait une énergie de caractère, une sincérité qui allait presque jusqu'à l'imprudence. Cependant, ces deux qualités étaient moins apparentes que réelles. Si elle éprouvait une violente agitation, ses manières devenaient plus timides ; l'enthousiasme qui, généralement, inspire de la hardiesse, la rendait plus craintive ; et lorsqu'elle parlait d'une chose qui lui plaisait ou la touchait fortement, son sein palpitait, sa voix tremblait, et ses joues se couvraient d'une aimable rougeur, tandis que son regard expressif et animé trahissait le fond de sa pensée.

Cette contradiction de manières et de sentiments provenait de l'habitude de vivre depuis son enfance dans le grand monde où le ridicule s'attache à tout ce qui passe les bornes posées par l'égoïsme et par l'usage. Elle avait appris à se méfier de sa profonde, sensibilité et de sa sincérité naïve, qui pouvaient à tout moment la compromettre ; et craignant de laisser voir ses véritables sentiments, elle cherchait, par prudence ou par délicatesse, à réprimer leur expression. Elle en avait formé mille fois la résolution ; cependant, au premier mouvement d'admiration, de mépris, de reconnaissance ou de ressentiment, elle tentait en vain de l'exécuter, son cœur avait déjà parlé par ses yeux. Un tel caractère devait naturellement exciter l'attention de Théodore.

Après le dîner, la société rentra dans le salon. Chacun s'occupa de son côté, tout en prenant part à la conversation générale avec cette aisance et cet agrément évidemment propres à la France et, dans ce temps, peu connus des habitants du Nord. — Monsieur Guévara aime sans doute la musique, dit la belle Anasthasia avec douceur et s'asséyant devant sa harpe. — Je suis sûre qu'il y a des sites admirables en Norvège, interrompit vivement Ellésif en prenant son portefeuille et ses crayons. — Savez-vous jouer aux cartes, monsieur ? reprit madame de Saint-Sauveur. Théodore ne put répondre qu'à la seconde question et s'excusa timidement de sa complète ignorance. Madame de Saint-Sauveur, fort désappointée, se mit à tirer les cartes pour passer le temps.

Dans le premier moment, Théodore fut fort embarrassé. Il se trouvait le seul inoccupé ; et, peut-être, dans la nouveauté de sa situation, était-il le seul à qui l'occupation fût nécessaire. La brillante exécution d'Anasthasia n'avait aucun charme pour lui, parce qu'elle lui rappelait Heinrich, et il cherchait à chasser cette pénible idée en suivant attentivement le jeu mystérieux de madame de Saint-Sauveur.

Après l'avoir regardée quelque temps, il n'y comprit pas davantage ; et s'abandonnant à ses mélancoliques réflexions, il s'appuya contre une colonne, les yeux fixés sur une glace, sans s'apercevoir qu'il avait l'air de se regarder. Ellésif qui le croyait attentif au jeu de madame de Saint-Sauveur, le regarda deux ou trois fois d'un air d'intérêt. Elle vit ses grands yeux noirs, toujours pleins de douceur et d'esprit, dirigés vers Anasthasia avec une si triste expression, qu'elle présuma que la cause de cet abattement n'avait point de rapports avec sa sœur. La noble figure de Théodore lui avait plu à la première vue ; mais il avait si peu parlé pendant le dîner, qu'elle ne

pouvait que deviner son esprit. En le voyant si triste, une tendre pitié s'empara de son cœur.

— Aimez-vous la musique, monsieur Guévara ? lui dit-elle. Au son délicieux de sa voix, Théodore s'élança près d'elle avec l'air du plaisir et de la surprise. Non, répondit-il précipitamment ; mais se reprenant aussitôt, il ajouta : Je ne la connais point et ne peux la juger.

— Vous dessinez, peut-être ? Pour la première fois de sa vie, il fut affligé d'avoir à répondre négativement. Je ne possède pas ce talent charmant ; mais j'en suis sincère admirateur. — Hé bien, monsieur, prouvez-moi votre indulgence pour ceux qui commencent, en m'aidant à tailler mes crayons. Théodore accepta avec empressement. Ellésif, après l'avoir consulté sur son ouvrage, continua de dessiner pendant qu'il remplissait sa tâche. Tous deux gardaient le silence. Me voilà placé, disait Théodore, dans une position où, la moitié de la journée, je serai nul. Mon seul lien avec la société est la conversation. Je n'ai aucun de ces talents si utiles dans la société ; mais comme ce n'est pas ma faute, je n'ai du moins aucun reproche à me faire.

Nos occupations doivent vous paraître bien frivoles, dit Ellésif à voix basse, car mon père m'a dit que vous employiez bien mieux votre temps ; mais ne pensez pas, je vous prie, que nous ne nous livrions jamais à de plus sérieuses études. Que vous êtes bonne, reprit Théodore, de chercher à me réconcilier avec mon ignorance !

Ellésif se leva en rougissant, prit un médailler sur une autre table, et le plaçant sur celle où elle dessinait : Puisque vous aimez la peinture, lui dit-elle, probablement cette collection de médailles rares vous intéressera ; ce sont des portraits de personnages célèbres.

Théodore fut vivement touché de l'extrême délicatesse qu'indiquait cette action. Ellésif le faisait passer d'une occupation solitaire à une autre qui l'associait à elle. Il n'était plus un être inutile, isolé ; et, par degrés, sa conversation devint aussi animée, quoique moins gaie, que celle d'Ellésif.

J'espère que vous avez trouvé le moyen d'amuser M. Guévara beaucoup mieux que moi, dit Anastasia. Ah ! ah ! madame de Saint-Sauveur a quitté ses cartes ; elle va faire la sieste, à ce que je crois. — Mon dieu ! je ne dors point, dit madame de Saint-Sauveur ; mais j'ai fait ce matin deux fois le tour du parc, tandis crue vous étiez encore au lit, mesdames ; et je me repose, puisque personne n'est disposé à causer.

— Écoutez, ma sœur, voilà, je crois, le commencement de la belle Symphonie que l'on joua l'autre jour avant notre scène, interrompit

Anasthasia en formant quelques accords. — Oh ! par pitié, chère Anasthasia, ne me rappelez pas cette désagréable soirée ; je n’y penserai jamais sans confusion.

Théodore leva les yeux vers elle avec tant d’expression, qu’elle sentit redoubler son embarras. — Monsieur Guévara... Elle hésitait... je devine à votre regard que vous savez mon aventure : est-ce que, par hasard, vous étiez présent ?

Une put le nier. Ellésif, en rougissant, ferma le médailler ; ses yeux se mouillèrent de larmes, et tout-à-fait décontenancée, elle redevint encore la timide et tremblante créature qui l’avait tant intéressé. Théodore allait parler lorsque madame de Saint-Sauveur l’interrompt pour gronder Ellésif de montrer une si excessive sensibilité pour une bagatelle. Anasthasia quittant son instrument, parut sincèrement affligée de la peine de sa sœur, et lui dit les choses les plus tendres pour la consoler : attention dont Théodore lui sut un gré infini. — Si pareille chose m’était arrivée, ma chère Ellésif, je ne m’en serais guère tourmentée, je vous assure ; ... mais vous saurez, monsieur Guévara, que ma sœur a les nerfs très-déliçats, et que c’est uniquement leur faute si vous la voyez maintenant dans cet état.

Anasthasia posa eu même temps sa belle main sur le col d’Ellésif, et l’embrassa. Théodore trouva l’aimable sourire qui accompagnait cette action, mille fois plus séduisant crue sa beauté. — Je crois, en vérité, que je n’aurais pas été si fâchée si cela m’était arrivé partout ailleurs, dit Ellésif ; mais devant toute la Cour, et devant le baron de Vesteros, surtout !... mais, n’en parlons plus... Monsieur Guévara, jouez-vous aux échecs ? Avec quel plaisir Théodore répondit oui ! L’échiquier fut déployé et la partie commença, tandis qu’Anasthasia brodait et que madame de Saint-Sauveur, enveloppée dans sa pelisse, essayait de dormir,.

Pendant la partie, Ellésif reprit un peu de gaieté ; Théodore, au contraire, devint pensif. On l’aurait cru fort occupé de la marche de ses pièces, lorsqu’il réfléchissait à l’imprudence de juger un caractère sur un simple trait. Le soir de la fête, il s’était figuré qu’Ellésif était extrêmement sensible à l’opinion générale, et que la timidité formait la base de son caractère ; mais qu’elle venait de dire à sa sœur lui suggérait d’autres idées. Ce baron de Vesteros était peut-être la seule personne dont l’opinion fût importante pour elle ; peut-être devait-il l’épouser : sans s’expliquer pourquoi, Théodore, péniblement affecté et presque contrarié, jouait sans proférer un seul mot.

La pauvre Ellésif ne se doutait pas de l'effet de son étourderie et d'un mot mal compris. Le baron de Vesteros était l'homme de la Cour le plus méchant et le plus satyrique ; mais Théodore, étranger dans le pays, ne le connaissait pas même de nom ; voilà ce qu'Ellésif avait complètement oublié. Elle venait de gagner une partie lorsqu'on apporta des lettres du comte de Lauvenheim, l'une adressée à ses filles pour leur annoncer qu'il ne reviendrait que de lendemain, l'autre à Théodore pour le prier de lui envoyer les lettres qu'il l'avait chargé d'écrire. Cette lettre demandait en outre quelques explications ; et Théodore, ravi de sortir de sa pénible position, saisit cette occasion pour prendre congé des dames.

A peine fut-il sorti que madame de Saint-Sauveur se leva et s'écria : Hé bien, maintenant, mesdames, dites-moi, je vous prie, ce que vous pensez du protégé du comte ? de ce prodige ? Quelle insupportable gaucherie ?.... Quoi ? ne pas savoir un jeu de carte ! ne pas deviner une seule des énigmes que je lui ai proposées ! En vérité c'est trop fort. Voilà donc l'habile homme tant vanté par le comte ! Eh ! mais, c'est un ours qu'il nous charge d'apprivoiser, un véritable ours, sur ma parole... A ce mot, la légère française se mit à rire aux éclats, en ajoutant : Mais parlez donc, mesdames ? que pensez-vous de lui ? — Il me paraît poli, timide et fort simple, dit Anastasia. — Oh ! oui, fort simple, on ne peut pas plus simple, reprit madame de Saint-Sauveur en riant de plus belle. Assurément le comte ne veut pas que le repos de nos cœurs soit troublé. (Il est bon d'observer que la veuve avait passé quarante ans.) Je n'en suis pas trop sûre, madame, dit Ellésif avec vivacité ; il a ce charme que vous préférez, *de grands yeux noirs et un long regard*. — Ils ne sont pas mal, il est vrai ; mais quel dommage de voir de si beaux yeux toujours baissés ! Ce jeune homme est réellement très-bien ; mais quelle différence de lui à nos Français ! — Oh ! oui, quelle différence ! répéta Ellésif en souriant. — Vous avez souffert le martyre en essayant de l'amuser, j'en suis sûre, demanda la veuve. Pour moi, c'était un ouvrage au-dessus de mes forces. — Hé bien, moi, je l'ai trouvé fort aimable, répondit Ellésif, non pas comme les hommes que nous voyons habituellement. Il ne nous a pas raconté l'anecdote du jour ; mais ni vous, madame, ni moi ne le pourrions faire à Pékin si nous nous y trouvions tout à coup transportées. Du reste, il cause avec esprit, quelquefois avec profondeur, et, de temps en temps, avec une grâce qui me rappelle mon père. A ce mot, non-seulement madame de Saint-Sauveur, mais la comtesse Anastasia partirent d'un éclat de rire. Comparer ce sauvage Norvégien, ce

jeune pédant, ce bel automate au comte de Lauvenheim ! Quelle extravagance ! Ellésif défendit avec courage son opinion, et cita quelques observations fines et plusieurs expressions remarquables de Théodore, qui forcèrent ces dames à convenir qu'il était moins lourd qu'il ne le paraissait. Ce jeune homme, ajouta-t-elle, n'est point habitué à la société des femmes ; par conséquent il doit y être embarrassé ; cependant il y a de la grâce dans ses manières et dans tout ce qu'il dit. — J'avoue qu'il n'y a rien à reprendre dans ses manières, dit la veuve ; peut-être se formera-t-il pour le reste ; mais je doute qu'il nous fatigue jamais par son bavardage. — Au surplus, observa négligemment Anasthasia, ce jeune homme a tout ce qu'il faut pour sa position. Mon père dit qu'il lui est fort utile, c'est fort bien ; mais, à notre égard, respect et modestie, voilà ce qui convient au secrétaire de mon père. — Cela n'est pas exact, ma chère Anasthasia. Souvenez-vous que mon père nous a dit que le mérite distingué et les talents supérieurs de M. Guévara lui donnaient droit à la plus haute considération, et qu'il devait être regardé comme membre de la famille. Si nous voulons remplir ses intentions et ne pas exposer ce jeune homme au mépris de nos connaissances, nous devons le traiter avec les attentions dues au véritable mérite.

Anaslhasia fut de cet avis ; et madame de Saint-Sauveur observa que la comtesse Ellésif était le champion universel des vieillards, des borgnes et des boiteux, et qu'elle était presque toujours en contradiction avec la société.

Théodore attiré par les charmantes manières d'Ellésif, sentait le besoin et le désir de rechercher la société de ce sexe aimable qui, dit-on, polit les hommes. Cependant il s'y trouvait encore si étranger et si embarrassé, qu'il obéit avec plaisir à l'ordre d'aller joindre le comte à Copenhague le lendemain matin.

Il quitta la campagne de très-bonne heure pour se rendre à la ville. Tout préoccupé encore de la contrainte de la veille, il se sentit plus à son aise auprès du comte, qui le reçut très gracieusement. J'ai beaucoup de travail à vous donner, Guévara, lui dit-il ; et je suis moi-même si occupé que j'ai à peine le temps de vous demander si madame de Saint-Sauveur et mes filles ont pris soin de vous hier au soir. Voilà des papiers à copier, quelques lettres encore à écrire. Celles que vous m'avez remises sont justement ce que je désirais, excepté celle-ci où vous vous êtes un peu mépris sur mon idée ; mais je ne m'étais pas assez expliqué. Vous aurez la bonté de la récrire d'après la note que j'ai mise en marge. Par suite des dépêches reçues de

noire ministre à Londres, quelques affaires importantes m'occuperont le reste du jour. Je crains que vous ne soyez pas habitué à un aussi fort travail. — Il est vrai, monsieur le comte ; mais je ne redoute pas la fatigue, et mon plus grand plaisir est d'être avec vous et de travailler pour vous. Le comte répondit par un doux sourire. Il acheva de lui donner ses instructions, lui dit de ne pas l'attendre pour le dîner, et partit pour se rendre au conseil.

Théodore ne se plaignit point de cette journée passée dans la solitude. Les papiers qu'il transcrivait étaient du plus grand intérêt, et chargés de notes précieuses écrites de la main du comte. Ses idées s'agrandissaient, son imagination s'exaltait ; il sentait vivement tout le prix de la confiance du comte, et se dévouait avec une espèce d'enthousiasme à la noble carrière dans laquelle il débutait sous ses auspices.

Quelques heures après son dîner, le comte de Lauvenheim revint. Il examina le travail de Théodore, et témoigna la plus grande satisfaction. Nous voilà libres maintenant, lui dit-il. Nous pourrons prendre notre récréation. Quelques amis viendront souper avec moi à la campagne ; je pense que leur agréable société nous récompensera l'un et l'autre de cette longue journée de travail. Un de mes beaux-frères viendra nous chercher.

Au même instant on annonça la voiture de l'amiral.

A ce nom, la figure de Théodore changea. Toutes les agréables idées qu'avait fait naître le comte disparurent, et le pauvre Théodore, qui se promettait, pour la soirée, un plaisir sans mélange, vit déranger tous ses projets par cette importune apparition.

Les torts d'Heinreich et le malheur de Dofrestom se trouvaient tellement liés à ce nom, que l'habitude de l'entendre prononcer souvent n'affaiblissait point l'effet qu'il produisait sur lui.

Ils trouvèrent l'amiral qui les attendait dans le salon. Le comte de Lauvenheim lui présenta Théodore en ajoutant quelques mots flatteurs sur l'estime qu'il avait pour lui. L'amiral le salua froidement. C'était un homme de moyen âge qui se donnait les airs d'un homme à bonnes fortunes. Par la manière dont il répondit au comte, Théodore jugea qu'il ne pourrait jamais attendre de lui qu'une dédaigneuse politesse.

Excessivement familier avec ses égaux, le comte de Gulderlieu était d'une hauteur extraordinaire avec ses inférieurs. Il parla continuellement durant le voyage, ne s'adressant jamais qu'à son beau-frère, et laissant à Théodore le loisir de se livrer à ses réflexions.

A son arrivée au château, les esprits de ce jeune homme étaient tellement abattus qu'il fit à regret sa toilette, et se serait volontiers dispensé de rejoindre une société brillante où la gaieté devait régner.

Les personnes que le comte attendait étaient presque toutes arrivées avant lui, et Théodore, en entrant, les trouva réunies au nombre de vingt. La moitié jouait aux cartes dans la première pièce ; les autres faisaient de la musique dans le petit salon, et parmi ces derniers était le comte, que Théodore s'empressa de rejoindre.

Un groupe d'admirateurs entourait la belle Anasthasia, qui jouissait de son triomphe en personne accoutumée aux hommages. Le comte paraissait fier et transporté de l'effet qu'elle produisait. En entrant, Théodore chercha Ellésif. Il la vit à quelque distance, riant et causant avec un homme trois fois plus âgé qu'elle ; à ses traits, il jugea que ce devait être le frère aîné du comte de Gulderlieu. Dès qu'elle aperçut Théodore, elle vint à lui et lui fit quelques questions, de manière à prouver son intérêt. La conversation s'établit. Elle fit plusieurs remarques piquantes, et dissipa bientôt la mélancolie de Théodore, tout surpris de se trouver plus à l'aise dans ce grand cercle, qu'il ne l'avait été la veille avec trois femmes.

Ellésif lui proposa de s'approcher de Fonde d'Anasthasia, et le conduisant vers le vice-roi, elle présenta M. Guévara comme un ami de son père. Madame de Saint-Sauveur vint les joindre, et tandis que les musiciens accordaient leurs instruments et cherchaient leurs cahiers, il s'établit entre eux une agréable conversation.

Madame de Saint-Sauveur commençait à penser qu'elle s'était fort trompée sur le compte du jeune secrétaire. Maintenant elle trouvait qu'il était l'homme de la société le plus beau et le plus aimable, Elle allait même jusqu'à penser qu'il était digne d'être français. Il est vrai de dire que Théodore ne paraissait plus être le même ; la présence d'Ellésif lui faisait éprouver un plaisir, un sentiment jusqu'alors inconnu ; elle semblait lui communiquer son esprit et sa gaieté.

Les manières polies et affables du vice-roi lui plaisaient beaucoup. Il s'amusait au-delà de toute expression de ses railleries fines et piquantes, de la manière vive, mais délicate, dont Ellésif attaquait ou se défendait, enfin de ce genre de plaisanterie gracieuse, de galanterie légère, science connue seulement dans le grand monde, et entièrement nouvelle pour lui.

Après le second morceau de musique, Anasthasia se leva, et, prenant le bras d'une dame, elle passa dans le salon de jeu, suivie d'une foule

d'adorateurs.

Le comte de Lauvenheim s'approcha de sa fille cadette. Personne ne possédait mieux que lui cet esprit brillant qui répand tant de charmes dans la conversation. Animé ce soir-là par une circonstance particulière, et plein d'une orgueilleuse espérance, il n'avait jamais paru plus à son avantage. Théodore l'écoutait avec une admiration et un plaisir que son expressive physionomie rendait visible à tous les yeux. Ellésif ne fut pas la dernière à s'en apercevoir, et plusieurs de ses regards semblèrent remercier Théodore.

Au milieu de leurs piquantes saillies, l'amiral s'approcha d'eux. Théodore se retira, et sa figure changea. Ellésif n'aimait pas le caractère hautain du comte de Gulderlieu ; insensiblement elle s'éloigna aussi du cercle, et avec un sentiment de pure bienveillance, elle passa près de Théodore et lui dit : Je vais essayer une ballade norvégienne ; quoique vous n'aimiez pas beaucoup la musique, venez m'écouter, je vous prie ; je voudrais savoir si je la chante bien.

Théodore s'inclina et la suivit. Ellésif chanta avec une expression si touchante, une voix si douce, que Théodore oublia un moment son ami Heinreich, pour ne s'occuper que de l'aimable Ellésif et se livrer au plaisir de l'entendre. Cependant cette importune idée vint se mêler au ravissement qu'il éprouvait. Le sensible jeune homme se reprocha le plaisir qu'il avait goûté, et ne se réconcilia avec lui-même qu'en attribuant ce plaisir à l'air national, qui renouvelait le souvenir de sa chère et romantique Norvège.

Lorsqu'Ellésif eut fini, on la pria de recommencer. Elle y consentit sans se faire prier. De temps en temps elle regardait Théodore avec l'air du plus tendre intérêt ; elle crut voir des larmes rouler dans ses yeux : en effet, un tendre et triste souvenir les faisait couler. — C'est une grande maladresse de ma part, lui dit-elle en posant son instrument, de vous rappeler la Norvège, lorsque nous voudrions vous faire aimer le Danemarck.

Théodore soupira en souriant, et répondit à cet aimable compliment : Cet air, en effet, me rappelle la Norvège, mon vieux père et il allait dire Heinrich, mais il ajouta précipitamment : J'avais l'habitude de l'entendre chanter par une personne de ma famille au milieu de laquelle je me suis cru transporté. — Hé bien, quand vous voudrez vous y trouver encore, souvenez-vous que je me ferai toujours un plaisir de vous procurer une si douce illusion. Théodore ne put répondre ; mais ses yeux exprimèrent combien il était reconnaissant, combien il la trouvait aimable !

Dans ce moment, un admirateur d'Anasthasia revint tout seul, et s'approcha d'une fenêtre sur laquelle il s'appuya d'un air sombre et pensif. Que je plains ce pauvre homme ! dit Ellésif ; je suis sûre que ma sœur vient de faire une politesse à quelqu'un, et qu'il a pris cela pour une déclaration. — N'est-ce pas le fils de l'ambassadeur de Russie ? — Oui ; son amour et sa jalousie font son supplice ; mais je trouve ma sœur plus à plaindre, puisqu'elle fait tant de malheureux ! — On m'avait dit, observa Théodore en souriant, que les dames se font un plaisir, un triomphe du pouvoir de leurs charmes. — Non pas, ma sœur, je vous assure ; si elle aimait sans être payée de retour, ses nombreux adorateurs ne la dédommageraient pas du cœur qui échapperait à sa puissance ; et ses moyens de plaire seraient pour elle un chagrin de plus. Mais Anasthasia ne connaîtra jamais l'amour. — S'il faut, pour aimer, trouver chez les autres les qualités qu'on possède soi-même, je conçois, madame, que la comtesse Anasthasia aimera difficilement. — O Dieu ! qu'elle aurait sujet alors de maudire sa beauté. — Eh ! croyez-vous, madame, que la comtesse Anasthasia voulût changer cette rare beauté pour une figure ordinaire, si, à cette condition seule, elle pouvait espérer de posséder un cœur auquel elle attacherait un grand prix ? — En pouvez-vous douter, monsieur ? Bien certainement, pour obtenir un pareil trésor, une femme consentirait à paraître laide à tout le monde, excepté à l'objet de son choix.

La rougeur d'Ellésif, son air tour à tour craintif et animé, attestaient la sincérité et la sensibilité de son cœur. Théodore allait répondre, lorsque le comte de Lauvenheim s'approcha d'eux.

Il plaisanta sa fille sur la nécessité où elle s'était trouvée de proposer elle-même de chanter, après s'être plainte, au commencement de la soirée, d'un rhume qui avait imposé silence aux instances de ses amis. Vous êtes bien heureuse que votre cruel ennemi, le baron de Vesteros, ne soit pas ici, ajouta-t-il en la conduisant dans la salle à manger.

Théodore pensait précisément au baron de Vesteros lorsque le comte s'était approché. Son ennemi ! répéta-t-il intérieurement ; et ce mot lui fit un bien qu'il ne pouvait s'expliquer.

Le souper, animé par la gaieté, fut agréable pour tout le monde, excepté pour Théodore. Il se trouvait placé à une grande distance de celle qui lui montrait tant de bienveillance. Le comte, qui ne soupait jamais, s'entretenait avec deux ou trois personnes dans le salon, et son jeune ami n'avait près de lui personne avec qui il pût causer.

La bruyante gaieté de l'amiral lui paraissait fort insipide ; et, malgré les efforts que faisait madame de Saint-Sauveur pour attirer son attention, il devint sérieux et garda le silence. Ellésif, occupée de faire les honneurs, tourna enfin les yeux vers lui, et son doux regard ranima les esprits abattus du mélancolique Théodore.

Ils étaient encore à table lorsqu'on annonça au comte de Lauvenheim un étranger qui demandait à lui parler en particulier. Le comte sortit, et rentra l'instant d'après, suivi d'un jeune homme en habit de voyage.

Je vous amène un ancien compagnon d'enfance, dit-il à ses filles : le chevalier de Roye.

Gaston ! s'écria Ellésif en sortant de table. Bon Dieu ! chevalier, qui peut donc vous conduire en Danemarck ? — Le goût des voyages, aimable Ellésif. Que vous êtes grandie ! que vous êtes embellie ! Eu honneur, je ne vous ai reconnue qu'à la voix. Hommage à la belle Anasthasia, plus belle que jamais ; oh ! qui pourra me préserver du pouvoir de ses charmes ! Mais d'autres dangers me menaceraient-ils encore ? Je vois d'ici deux grands yeux noirs qui semblent se diriger sur moi avec de mauvaises intentions ! Théodore, à qui ces derniers mots s'adressaient évidemment, se trouva fort embarrassé, et ne savait trop que penser du chevalier. Les éclats de rire d'Ellésif lui apprirent que c'était un de ces originaux, toujours à leur aise, familiers partout, parlant et plaisantant sans conséquence de tout ce qui leur passe par la tête. Nous serons dans peu bous amis, ajouta l'étourdi en passant auprès de Théodore pour arriver jusqu'à la comtesse Anasthasia. — Il vous prend pour un facétieux comme lui, observa le comte de Lauvenheim. — Toujours le même, absolument le même, dit Ellésif ; nous avons passé notre enfance ensemble en Angleterre, et notre intimité s'est entretenue par une correspondance constante. — En Angleterre ? répéta Théodore ; quoi ? le chevalier n'est pas français ? — Il est petit-fils du comte et de la comtesse de Roye, reprit Lauvenheim ; persécutés pour cause de religion, ils vinrent chercher un asyle dans ce pays, dont le souverain, notre dernier roi, les aimait beaucoup : mais des propos imprudents de la comtesse leur firent perdre ses bonnes grâces et sa protection. — Le chevalier, dit naïvement Théodore, paraît tenir beaucoup du caractère de sa mère. — Oui, reprit le comte ; mais le sang britannique coule dans ses veines, et lui donnera, j'espère, un peu plus de prudence.

Lorsque le comte et la comtesse de Roye quittèrent le Danemarck pour s'établir en Angleterre avec leur nombreuse famille, ils y trouvèrent de

puissants appuis : cependant, le temps des persécutions passa ; quelques-uns de leurs enfants revinrent en France, et d'autres prirent le parti de se fixer en Angleterre. De ce nombre fut le comte de Morton, père de ce jeune fou. Il était fort aimé de l'immortel Guillaume III, dont la mort l'empêcha d'être élevé au rang de pair d'Irlande.

Le chevalier, malgré son costume plus que négligé, allait se glisser auprès d'Anasthasia, et s'asseoir à côté d'elle, lorsqu'Ellésif, le tirant par le bras, lui dit d'un ton badin : Vous n'aurez point, sans doute, la hardiesse de vous asseoir, avec un habit de voyage, au milieu d'un cercle si paré. M. Guévara et moi nous avons fini de souper ; mon père ne se met jamais à table ; passons dans le salon, nous causerons plus à notre aise de l'Angleterre.

Le chevalier obéit, et prit familièrement son bras ; le comte et Théodore suivirent.

Quel est ce monsieur qui nous suit ? demanda le chevalier. Un jeune espagnol, répondit Ellésif, dont mon père a la plus haute opinion et qui possède sa confiance. Il a passé toute sa vie à étudier, nécessairement, il est un peu taciturne et concentré ; mais il possède un esprit et des connaissances bien dignes que l'on prenne la peine de le rechercher. — Ce n'est pas aux fous comme moi à lever le rideau ; au reste il a tort de se taire ; la réserve et le silence ne conviennent qu'aux sots. — Chevalier, dit le comte, expliquez-moi ce qui vous amène ici ? J'espère que votre but est de nous faire une visite promise depuis si long-temps ? — D'abord, l'envie de courir, répondit-il en riant, et puis trois raisons : la première, d'admirer une beauté célèbre ; le comte s'inclina, Ellésif remercia par un sourire, et Théodore en ce moment, la trouva mille fois plus jolie que la sœur qu'elle admirait de si bonne foi. — La seconde, reprit le chevalier, de remercier l'aimable Ellésif de tous les bonbons qu'elle m'a donnés jadis ; et la troisième, de voir un bel été. Ainsi, M. le comte, point d'alarmes pour vos filles ; je ne viens pas chercher une femme en ce pays. D'ailleurs, nous sommes unis par une amitié trop fraternelle pour que l'amour se glisse jamais entre nous, — Quelle barbarie ! s'écria Ellésif en riant. — Vous ne voyez pas, interrompit son père, que le cœur du chevalier est destiné à quelque belle anglaise. — Moi !... épouser une anglaise !... non, certes. A cette exclamation si positive, Théodore surpris regarda le chevalier pour savoir s'il ne plaisantait pas ; mais voyant son air sérieux : Ce non si fortement prononcé, s'écria-t-il, paraît une censure des femmes de cette nation, et je les croyais aussi distinguées par leur beauté que par leur mérite.

— Apprenez, monsieur, dit le chevalier, qu'en Angleterre il y a dans chaque famille un ange de beauté, un ange de vertu ; l'une a toutes les perfections extérieures, l'autre toutes celles du caractère. Le père met sa gloire à montrer la première comme une merveille ; la prudente mère met la sienne à faire valoir la seconde comme le modèle de toutes les vertus : hé bien, épousez la première, vous vous donnez un tyran ; épousez la seconde, et, le plus souvent, au lieu d'un ange, vous trouvez un démon. — Alors, ce pays-ci vaut beaucoup mieux, dit Théodore avec un regard expressif ; on y trouve des femmes qui sont tout à la fois douées d'une rare beauté et d'un excellent caractère. — Pas mal ! en vérité, pas trop mal ! Ellésif ?..... convenez-en Le ion du chevalier, en faisant cette remarque, semblait indiquer qu'Ellésif lui avait parlé peu favorablement de Théodore, et la rougeur de la jeune comtesse confirmait cette opinion. Théodore, plus peiné de son embarras que mortifié pour son propre compte, fit semblant de n'avoir pas compris le chevalier.

Un sévère regard du comte de Lauvenheim augmenta la rougeur d'Ellésif qui, avec sa vivacité et sa franchise ordinaires, s'écria : Je vous assure, mon cher papa, que je n'ai jamais fait aucune plaisanterie sur M. Guévara, et qu'au contraire, hier soir encore je donnais des éloges mérités à son esprit, à son amabilité. En vérité, M. Guévara, vous auriez tort de croire Théodore, leva sur elle ses yeux qui exprimaient un doux reproche, et cherchait une réponse, quand le comte de Lauvenheim interrompant sa fille : — Vous ne vous corrigerez donc jamais de votre vivacité, de votre étourderie ? Je voudrais bien, Ellésif, que vous vous donniez la peine de réfléchir avant que de parler. — Me laissera-t-on parler à mon tour ? s'écria le chevalier, et mettre fin à ces quiproquo ? Alors il répéta mot à mot la conversation d'Ellésif. — Vous voyez maintenant qu'on a mal compris, ajouta-t-il, et qu'au lieu de censurer monsieur, Ellésif le louait à peu près sans réserve. — En voilà mille fois trop pour une bagatelle, monsieur le chevalier, reprit Théodore ; recevez cependant mes remerciements, car c'est vous qui me fournissez l'occasion d'apprendre avec quelle indulgence madame la comtesse me juge.

Ellésif, les yeux humides de larmes, tendit la main à Théodore avec un sourire enchanteur. A peine osa-t-il toucher cette main ; mais l'expression de ces beaux yeux se grava pour jamais dans son cœur.

Dans ce moment, Anasthasia passa près d'eux pour arriver à une porte qui donnait sur le parc. Elle se plaignait de la chaleur de l'appartement ;

aussitôt chacun se précipita pour ouvrir. Une robe de crêpe couleur de pourpre, retenue par une ceinture de diamants, dessinait sa taille majestueuse. Une couronne de pierreries ornait son front et retenait sa chevelure ; fatiguée de son poids, elle l'ôta : ses beaux cheveux se détachèrent et tombèrent en boucles sur son col et sur ses épaules plus blanches que l'albâtre.

La douce clarté de la lune dont les rayons éclairaient sa noble figure, l'expression céleste du regard d'Anastasia dirigé vers l'astre de la nuit, ses cheveux flottants et mollement agités par la brise du soir, tout contribuait à lui donner l'apparence d'un être surnaturel.

Comment pourrait-on dire que la beauté perd de son effet à la longue ? dit tout bas Ellésif. J'ai passé ma vie avec Anastasia ; et chaque fois que je la regarde, c'est avec un nouveau plaisir. — J'en suis bien sûr, dit Théodore. Le comte de Lauvenheim contemplait sa fille avec adoration, et M. de Roye avec une admiration calme. Ses charmes n'étaient pas encore développés en Angleterre, dit-il à Ellésif ; quant à vous, qui n'étiez qu'un aimable enfant, on ne pouvait pas prévoir que vous seriez si jolie ; mais vous avez pris rapidement votre essor ; votre beauté a bec et ongles comme celle d'Anastasia, et fait sans doute ici bien des malheureux. — Je vous ; remercie de votre compliment, Gaston ; mais je n'aime point votre manière de parler, et je gagerais que M. Guévara est là-dessus tout-à-fait de mon avis. — Théodore, tout en rougissant, ne put, s'empêcher de sourire, et notre étourdi lui sauva l'embarras de répondre, en lui demandant brusquement : Dites-moi, monsieur, ce que vous pensez de la comtesse Anastasia ? En traçant le portrait d'Hélène, répondit Théodore, Homère a fait celui de la comtesse. — A-t-elle autant de talents que de beauté ? continua l'étourdi. — Ellésif s'empressa de répondre, et décrivit avec une éloquente complaisance toutes les perfections de sa sœur, et surtout son rare talent comme musicienne. — Quel bonheur pour moi qui raffolle de musique ! — Vous jouez sans doute de quelque instrument ? — On ne peut me comparer personne pour jouer le fou. — Oh ! je m'en suis aperçu. Chantez-vous ? — A faire peur. — Vous dessinez donc ? — A merveille ; mais pour mon portefeuille. — Quelle ennuyeuse plaisanterie ! Je parie que vous faites des vers ? — Une fois seulement je hasardai un impromptu : la dame que je chantais dans mes vers fit une telle grimace à ma muse, qu'elle a toujours gardé le silence depuis. Mes vers cependant étaient dignes de Sapho ; jugez-en. En achevant ces mots, le chevalier débita quelques vers

ridicules avec une aisance, un ton d'assurance et de satisfaction qui amusèrent beaucoup Théodore. A peine eut-il achevé, qu'il les quitta pour s'approcher d'Anasthasia. Ellésif, charmé d'avoir l'occasion d'effacer tout souvenir fâcheux, resta près de Théodore, et leur conversation, moins vive et moins bruyante, devint beaucoup plus intéressante. En parlant des usages des Anglais, elle fut insensiblement entraînée à comparer leur littérature avec celle des autres pays. Théodore l'écoutait avec autant de plaisir que de surprise. Il s'était attendu à lui trouver un esprit agréable, un cœur bon et sensible ; mais il n'était pas préparé à tant de connaissances, de jugement, et d'originalité dans les pensées.

Un goût naturel pour la lecture, joint à l'avantage d'avoir vécu depuis son enfance dans la meilleure société, donnait à l'esprit d'Ellésif, à peine âgée de dix-huit ans, la maturité qu'on n'a le droit d'attendre que d'un âge plus avancé. Cette disposition aux réflexions profondes, embellie par tous les charmes de la jeunesse, de la gaieté et d'une imagination poétique, formait précisément le caractère le plus capable de toucher le cœur de Théodore. Ellésif décrivit avec un art inimitable l'esprit et les grâces des sociétés parisiennes ; mais elle s'étendit avec satisfaction sur la profondeur et la moralité des Anglais, Elle était enfant lorsqu'elle habitait ce pays ; cependant, portée de bonne heure vers l'observation, elle écoutait avec avidité les conversations aux-quelles elle ne pouvait prendre part.

Théodore dans le ravissement de ce délicieux tête-à-tête au milieu de la foule, vit avec chagrin le vice-roi s'approcher pour prendre congé : ce fut le signal du départ pour tout le monde.

CHAPITRE II.

En entrant dans sa chambre, Théodore vit une lettre à son adresse. Il l'ouvrit, et trouva sous enveloppe la quittance et les remerciements de M. Coperstad. Le comte avait eu la délicatesse de faire remettre l'argent de la part de Théodore. Quel point de tranquillité pour le cœur sensible, mais fier, du jeune homme ! Combien il fut touché de cette attention généreuse de son protecteur ! Avec quelle vive reconnaissance il remercia le ciel qui avait conduit les événements d'une manière si favorable pour lui ! Plein de ces douces émotions, il écrivit au vénérable Dofresfom et au léger Heinreich.

Le souvenir amer du passé s'adoucissait par l'espoir de l'avenir, et Théodore aurait fort bien dormi si le bonheur n'eût agité ses esprits. Alternativement, la voix d'Ellésif et celle du comte vibraient à ses oreilles ; il se rappelait chaque mot aimable que l'un et l'autre lui avaient adressé, et leur image se confondait dans son cœur.

Le lendemain, il porta sa lettre pour Heinreich chez M. Coperstad, auquel sa sincérité ne lui permit pas de laisser ignorer que sa dette avait été acquittée par le comte de Lauvenheim. Ce devoir rempli, il se livra à la plus délicieuse sécurité.

Bientôt il se familiarisa avec les manières et les usages de la société dans laquelle il vivait. Il adopta ceux que la raison approuvait, et repoussa courageusement ceux qu'elle condamnait. L'habitude d'observer, qui lui était naturelle, lui fit découvrir et rejeter ces minutieux usages dont les petits esprits font la règle suprême de la bonne société ; mais son tact et son goût lui firent observer la plus stricte politesse, cette politesse supérieure qui provient de la bienveillance et qui impose la loi de ne jamais blesser ni humilier personne ; cette politesse délicate qui ne permet pas de faire valoir tous ses moyens aux dépens des autres.

Lorsqu'il cessa d'être embarrassé, son caractère prit l'ascendant qu'il était destiné à conserver. Le respect accompagna l'affection qu'il faisait naître ; et madame de Saint-Sauveur elle-même ne tarda pas à redouter beaucoup plus un regard désapprobateur de Théodore, que tous les sarcasmes du baron de Vesteros

Les égards avec lesquels on traitait Théodore dans la famille du comte de Lauvenheim, et la bienveillance du prince héréditaire, lorsqu'ils se trouvaient dans le même cercle, lui assurèrent la considération générale. Il fut de toutes les parties du comte, et introduit dans plusieurs autres maisons distinguées, sans que la moindre mortification pût lui rappeler sa dépendance. Mais tous les plaisirs lui paraissaient insipides sans la présence de l'aimable Ellésif ; et le bonheur, pour lui, se trouvait concentré dans le cercle du comte de Lauvenheim.

Peut-être avait-il raison. Les grands du pays qui n'avaient point voyagé n'étaient pas alors ce qu'ils sont maintenant. Ceux qui avaient vécu aux Cours de France et de Dresde savaient seuls répandre des charmes dans la société ; procurer à leurs convives de l'agrément en les affranchissant du joug ennuyeux de l'étiquette ; paraître affables sans familiarité, causer avec intérêt, discuter sans pédanterie....

La discussion a besoin d'être parée des dehors les plus gracieux, autrement elle repousse la bienveillance, glace l'affection et blesse l'amour-propre. Personne mieux que le comte de Lauvenheim ne savait la revêtir de formes séduisantes. Sa société, presque toute composée d'étrangers distingués, d'ambassadeurs, de ministres, jouissait d'un grand avantage sur toutes les autres. Ailleurs, une telle réunion eût été froide et ennuyeuse : chez lui, tout s'animait, tout éprouvait l'influence de son esprit, de son goût, de son amabilité ; tout semblait respirer le plaisir et inspirer la confiance. Être invité à ses soupers était le but de tous ceux qui voulaient plaire à Anasthasia : mais un petit nombre de personnes choisies étaient seules admises dans l'intimité du comte ; le reste n'avait part qu'à de grandes fêtes, données à des intervalles éloignés.

Bien différente des autres femmes, Anasthasia ne désirait pas voir augmenter le nombre de ses adorateurs ; elle ne fuyait, elle ne cherchait pas l'admiration ; c'était un tribut qu'elle attendait de chacun ; et quoiqu'elle se crût le plus bel ouvrage de la nature, elle ne paraissait point en tirer vanité ni solliciter les hommages. Cette indifférence augmentait l'enthousiasme ; et lorsqu'elle paraissait dans les promenades publiques ou aux fêtes de la Cour, la foule la suivait en lui prodiguant des louanges. Théodore, surpris d'une telle insouciance, en fut encore plus frappé pendant une promenade qu'ils firent quelques jours après à la belle foire qui avait lieu dans l'été.

Vers la fin de juillet, tout Copenhague se transportait dans le magnifique parc où la foire se tenait. Là, sous l'ombrage épais des arbres, sous des

tentes élégamment décorées, une foule joyeuse se livrait aux plaisirs de la danse, et des spectacles divers réunis dans ce beau lieu. L'écho retentissait du son mélodieux des instruments, et des accords d'une gaieté bruyante. Au nom de la comtesse Anasthasia, tout le monde se précipita sur ses pas. On n'entendait qu'un murmure de transports et d'ardentes prières pour qu'elle ôtât son voile. — Faites-leur ce cadeau, Anasthasia, lui dit son père en le tirant doucement.

Anasthasia s'arrêta quelques minutes pour satisfaire la curiosité de la foule empressée autour d'elle ; et, saluant gracieusement, elle se retira bientôt en dépit des instances de son père et de tous les beaux discours de Gaston.

Théodore respectait cette indifférence pour les hommages, mais il ne savait à quoi attribuer l'apathie générale qui se manifestait dans ses manières. Rien ne l'affectait fortement. L'ambition même, sa seule passion, semblait, dans son cœur, changer de nature et devenir un sentiment tiède. D'après ses impressions personnelles, Théodore pensait que ce caractère froid devait communiquer la froideur, et secrètement il croyait impossible que l'on pût aimer Anasthasia passionnément.

Qu'Ellésif était différente ! et que son beau caractère se développait avec avantage dans l'intérieur de la vie domestique. Le cœur peut se contraindre dans le monde ; mais il se dédommage dans l'intimité. Là, ses vertus ou ses vices, ses charmes ou ses défauts n'échappent point à l'observation. Une multitude de petites circonstances que nous ne prévoyons pas, ou contre lesquelles nous ne sommes point en garde, font journellement découvrir nos principes et le motif de nos actions à ceux qui nous entourent. Heureux l'individu dont la conduite peut soutenir l'épreuve du microscope de la maison !

Théodore apprit insensiblement à connaître toutes les perfections d'Ellésif. Son cœur éprouva bientôt les dangereux effets d'une sympathie irrésistible. Il vit qu'elle faisait le bien avec une ardeur, une vivacité qui donnait une impulsion à la bienveillance des autres. Anasthasia était toujours prête à ouvrir sa bourse aux malheureux : Ellésif ajoutait le charme au bienfait ; son temps, ses pensées, tout son cœur appartenaient à l'infortuné qui implorait son secours. Sa bonté ne redoutait nulle peine, et, comme Théodore, elle recherchait sans cesse les malheureux qui se cachent, Pour une action douteuse, elle trouvait une conjecture favorable ; et pour une faute, quelque excuse. Incapable de haïr, même les méchants, la pitié

était le seul sentiment qu'Éllésif éprouvait pour les erreurs de l'humanité. Elle adorait son père, et sa sœur possédait, de son cœur, tout ce qu'une telle sœur pouvait en obtenir : quelle part il restait pour un autre ! Cet autre, elle ne l'avait pas encore rencontré lorsque Théodore parut. Ellésif avait déjà été l'objet de plus d'un attachement profond. Souvent les adorateurs d'Anasthasia finissaient par devenir les siens ; mais, malgré son excessive douceur et sa bonté compatissante, jamais un homme n'avait fait naître dans son cœur la moindre émotion.

En voyant Théodore, elle le remarqua ; en le connaissant mieux, elle l'estima. L'intégrité invariable de son caractère était un sujet constant d'admiration pour elle qui, si souvent, détournait ses yeux de tant d'actions dégradantes. Elle trouvait que ses aimables qualités commandaient l'affection, et ses étonnantes connaissances, le respect ; elle recherchait sa conversation avec un empressement qu'elle ne prenait pas la peine de cacher, tant il lui paraissait bien justifié.

Moins frappée de la nouveauté et de l'abondance de ses idées que de leur justesse et de leur grandeur, elle admirait la finesse de son goût, la sublimité de sa morale, la vivacité de son imagination, les grâces de son esprit et la constante douceur de son caractère.

C'était par la réunion si rare de ces qualités que Théodore paraissait doué d'un charme irrésistible qui rendait aimable son air sérieux et réservé, et jusqu'à son austérité. Sa bonté ne se démentait jamais, et sa physionomie portait constamment l'empreinte de la bienveillance ; en un mot, Théodore se distinguait particulièrement par son goût exquis, Ellésif par sa brillante imagination. Théodore, séduit par sa grâce, entraîné par son éloquence poétique, charmé de cette indiscrete franchise qui montrait toujours le cœur d'Ellésif à découvert, s'abandonnait sans le savoir, sans le vouloir, aux plus tendres sentiments que son cœur pur et sans expérience prenait pour de l'amitié et de la reconnaissance. Ellésif, de son côté, se sentait chaque jour plus touchée du caractère noble et modeste de Théodore ; elle aimait cette réserve et ce silence observateur qu'il portait assez habituellement dans la société. La parole n'était pour lui que le second organe de la pensée. Ses yeux suffisaient pour exprimer ses sentiments secrets et leurs moindres nuances. Ellésif avait promptement appris à lire dans les regards de Théodore ? dont aucune pensée ne pouvait plus échapper à sa pénétration.

Dangereuse habitude, qui établit entre deux cœurs une telle sympathie qu'ils se communiquent mutuellement, et sans s'en apercevoir, ce que la

parole ne pourrait, n'oserait jamais révéler.

Bientôt après l'arrivée du chevalier de Roye, le comte de Lauvenheim pria ses filles de faire sentir à cet étourdi la nécessité de se tenir en garde contre son extrême vivacité, dans ses entretiens avec Théodore, dont la position et le caractère demandaient les plus grands ménagements. Il apprit en même temps à ses filles ce qui s'était passé entre lui et son protégé au sujet d'Heinreich.

Anasthasia applaudit sincèrement à la conduite noble de Théodore ; mais elle ne pensa rien de plus. Ellésif ne dit, rien ; mais son cœur fut profondément touché, et médita long-temps sur ce sujet.

Malgré toute la prévention du comte pour le mérite de Théodore, il était loin de prévoir qu'il dût troubler le repos de ses filles. Anasthasia avait des sentiments trop élevés, un cœur trop calme, pour qu'un inférieur pût lui inspirer un attachement dangereux ; Ellésif était trop vive, trop gaie, trop attachée à tout ce qui l'entourait, pour se livrer à un sentiment exclusif ; son caractère, en un mot, différait trop de celui de Théodore : telle était l'opinion du comte qui oubliait en ce moment, malgré son expérience, que les contrastes n'empêchent point les sympathies.

Quelle probabilité qu'une de ses filles conçût un attachement romanesque pour un homme d'une origine entièrement inconnue ? D'ailleurs, le caractère studieux de Théodore et son apparente humilité semblaient faits pour bannir toutes sortes de craintes et pour justifier la confiance du comte.

Dans cette circonstance, cependant, il n'agissait point avec sa prudence ordinaire. Théodore était modeste, mais il n'était point humble ; il sentait tout ce qu'il valait sans paraître y penser ; la vertu, le mérite seuls lui imposaient du respect et de la considération ; la naissance et le rang n'auraient pas suffi.

Le comte n'imaginait pas non plus que la situation douteuse de Théodore disposerait la délicate et généreuse Ellésif à l'en dédommager par de continuelles attentions, et que cette habitude de soins devait faire naître un trop tendre intérêt dans son cœur, une trop vive reconnaissance dans celui de Théodore.

Le comte, moins occupé de politique, aurait prévu tout cela ; mais quelques circonstances particulièrement intéressantes pour lui, détournèrent son attention.

Le roi était de retour. Le plan qu'il avait arrêté avec le roi de Prusse et l'électeur de Saxe allait s'exécuter ; et le comte de Lauvenheim se voyait

au moment d'atteindre le but auquel il aspirait depuis si long-temps. Les projets gigantesques du héros du Nord venaient de s'écrouler dans les champs ensanglantés de Pultava. Charles XII était prisonnier à Bender, et son royaume offrait en ce moment l'image d'un corps sans âme. La Prusse faisait valoir d'anciens droits sur la Poméranie ; la Russie voulait s'ouvrir un chemin pour pénétrer à son gré en Allemagne ; l'électeur de Saxe, Auguste, croyait l'instant favorable pour s'assurer le trône de Pologne ; le Danemarck seul, avec quelque apparence de justice, mais peu de moyens, nourrissait l'espoir d'arracher au jeune duc de Holstein, encore mineur, son duché depuis si long-temps contesté, et maintenant gouverné par son oncle l'évêque séculier de Lubeck.

Le traité de Travendal avait mis un joug à l'ambition du roi de Danemarck. Par ce traité, il avait renoncé à toutes ses prétentions sur le Holstein ; il ne pouvait le rompre ouvertement, à moins que la conduite du gouverneur n'autorisât l'agression. En attaquant la Suède, le Danemarck espérait forcer ce prince à sortir de la neutralité qui, jusques-là, protégeait le territoire de son neveu : à la première infraction, on devait s'emparer du Holstein.

La passion dominante du comte de Lauvenheim se trouvait trop vivement intéressée au succès de ce plan, pour que son cœur ambitieux, mais naturellement plein de droiture, ne cherchât pas, dans cette occasion, à justifier son roi. Il fut nommé ministre de la guerre, et, dès ce moment, il ne vit rien que de juste dans ce procédé peu généreux. Une descente en Suède fut le premier acte de son ministère ; elle eut le plus brillant résultat ; les Danois se rendirent maîtres de Schonen, et le nom du comte de Lauvenheim fut célébré à la ville et à la cour.

Tandis que le comte de Lauvenheim prenait une marche décidée contre les intérêts de l'homme sur lequel il avait jeté les yeux pour en faire son gendre, il combinait une intrigue qui devait assurer l'élévation de sa fille chérie, et donner à son souverain les possessions qu'il convoitait.

Il s'était mis en rapport, par un canal indirect, avec le jeune évêque de Lubeck, et sous prétexte de quelques arrangements politiques, le comte voulait amener une entrevue entre le prince et la belle Anasthasia, espérant que ses charmes triompheraient de la fidélité de l'évêque.

S'il pouvait être tenté de vendre son maître pour la main d'Anasthasia et quelque grande possession en Danemarck, le comte voyait tous ses projets s'accomplir, son propre agrandissement suivre celui de sa Cour, et ne

s'apercevait pas que ce plan spécieux violait toutes les lois de l'honneur et de la loyauté. L'ambition est un vice ; ne lui laissons pas usurper le nom de noble passion. Rien ne dégrade l'âme si complètement. Quand ce méprisable système d'intrigue et de fausseté n'avilit pas entièrement une âme fière et pure, à quels égarements, à quelle insensibilité ne peut-il pas conduire le meilleur cœur ? Qu'on juge de ses suites fatales.

Le comte de Lauvenheim, le plus tendre des pères, était près de donner sa fille favorite pour récompense de la perfidie. Le comte de Lauvenheim, le plus intègre, le plus généreux des hommes dans la vie privée, complottait basement pour priver un orphelin de ses droits, et voulait faire de l'oncle même de cet enfant, l'instrument du crime, Né dans les cours, élevé dans l'intrigue et dans la politique, il n'envisageait pas toute l'horreur de ce plan. Il regardait comme légitime tout ce qui tendait à ! l'agrandissement de son pays. Il s'était persuadé d'ailleurs que les droits du Danemarck étaient justes, et que le repos du Nord exigeait le sacrifice du Holstein, le démembrement de la Suède et l'anéantissement du pouvoir de Charles XII.

Les brillants avantages qui devaient suivre le succès fortifiaient son aveuglement, et imposaient silence au cri de la conscience. En réussissant, il s'assurait un nom fameux parmi les politiques du siècle, il mariait sa fille à un prince puissant, et prenait sur son souverain un ascendant qui, par le fait, le rendait maître du pouvoir suprême. Il renfermait soigneusement ses projets dans son sein, malgré sa bonté constante et sa confiance habituelle pour Théodore. Il vivait depuis trop long-temps parmi les courtisans pour compromettre son secret et se fier à quelqu'un avant de se l'être attaché par des intérêts assez forts pour lui faire adopter tous ses sentiments, et détruire même, s'il était nécessaire, les principes de la droiture. A l'aide de cette dissimulation, son caractère paraissait parfait aux yeux de son protégé, qui, plus enchanté chaque jour de sa situation, sentait aussi diminuer chaque jour le désir autrefois si vif de revoir le pays de ses pères.

Ce n'était plus uniquement dans la conversation d'Ellésif qu'il trouvait du plaisir. Sa voix mélodieuse avait fait naître en lui un goût passionné pour la musique. En voyant ses jolis doigts voler sur les touches d'un clavecin, créer d'agréables paysages, il avait senti tout le charme des beaux-arts que son austère éducation lui faisait auparavant regarder comme de brillantes inutilités. La danse même avait acquis des droits à son admiration depuis qu'il voyait la vive Ellésif y déployer tant de grâces naturelles.

Théodore perdit insensiblement l'habitude de se rappeler Heinrich chaque fois qu'il entendait de la musique ; des idées nouvelles et bien plus agréables s'y associèrent tellement, qu'à la fin l'image d'Ellésif seul s'identifia avec l'harmonie. Comme il ne prévoyait aucun mal, il s'abandonnait sans crainte à tous ses sentiments. Il réunissait toujours dans son cœur Ellésif et son père ; la reconnaissance et l'amour s'y confondaient ; et cette dangereuse illusion fortifiait, sans qu'il s'en aperçût, une passion contre laquelle sa raison l'aurait défendu sans doute, si son cœur eût été moins pur.

De son côté, Ellésif s'occupait sans cesse de lui plaire ; goûts, manières, habitudes, elle adoptait tout sur-le champ et sans y prendre garde ; études, projets, plaisirs, lui devenaient indifférents lorsque Théodore ne s'y trouvait pas associé. Au milieu du cercle le plus brillant, ses yeux ne cherchaient que les siens ; elle ne semblait exercer ses talents que pour lui ; lorsqu'elle chantait et qu'il n'était pas près de sa harpe ; lorsqu'elle dessinait et qu'il ne surveillait pas ou ne critiquait pas son ouvrage lorsqu'elle dansait et qu'il ne suivait pas tous ses mouvements, ses regards semblaient le chercher de tous côtés, comme pour lui demander raison de son absence. Cependant l'idée d'un sentiment plus tendre que l'amitié n'avait pas-encore agité son sein. Cette passion si vive, si délicieuse, si bien justifiée, mais encore inconnue pour elle, remplissait, sans le troubler, son cœur innocent. La naïve Ellésif se trouvait heureuse et ne désirait pas d'autre bon lieu que celui dont elle jouissait en ce moment.

Depuis que le comte était ministre, les devoirs de Théodore croissaient chaque jour en importance et en intérêt ; sa vie s'écoulait avec douceur, sans autre regret que celui de l'absence de Dofrestom et de Catherine, et sans autre inquiétude que le sort d'Heinreich.

La lettre qu'il lui avait envoyée par un ami de M, Coperstad s'était trouvée inutile. Stéphanie habitait toujours Dresde sous une nouvelle protection ; mais Heinrich, criblé de dettes contractées pour elles, s'était enfui, et de si fortes raisons l'obligeaient à se cacher, que ni ami, ni ennemi, ne pouvait découvrir sa retraite.

Théodore fut forcé d'instruire en partie Dofrestom ; mais il se hâta de faire envisager l'heureuse époque où Heinrich, séparé de cette enchanteresse et souffrant par elle, sentirait le besoin de chercher le repos sous le toit paternel. Théodore accompagna cette lettre de quelques petits présents pour Catherine, et les remit à un jeune militaire qui retournait à la

vallée d'Aardal. Quelque temps auparavant, Théodore avait reçu de ses vieux amis une lettre où leur chagrin se cachait sous l'apparence d'une satisfaction complète. Ces amis généreux auraient craint d'affliger trop vivement le sensible Théodore eu exprimant tous les regrets causés par son absence ; ils savaient qu'un mot de leur part suffirait pour le ramener dans leurs bras. Combien ils se seraient trouvés injustes de l'arrêter dans sa carrière et de détruire toutes ses espérances qu'eux-mêmes commençaient à partager. La générosité du comte en faveur d'Heinreich, excitait leur reconnaissance et tranquillisait leur naturel craintif sur la solidité de son attachement pour leur orphelin.

Le comte en donna bientôt une nouvelle preuve. Théodore lui faisait souvent l'éloge de M. Coperstad. Le comte vint les surprendre un matin qu'ils déjeûnaient ensemble ; la conversation s'anima ; M. Coperstad sut se montrer digne des louanges de son ami, et développa surtout une grande capacité pour les affaires. Le comte crut qu'il pourrait tirer parti de ses talents, et déterminé en partie par cette considération, en partie par le désir d'obliger Théodore, il offrit à M. Coperstad une place qu'il n'avait point demandée. Ainsi s'écoulaient agréablement les jours de Théodore, dont Gaston allait par un seul mot troubler tout le bonheur.

Parmi les respectables préjugés de Théodore, il en était un qu'Ellésif avait promptement vaincu. Habitué à employer tout son temps à des choses utiles ou morales, il regardait avec mépris ce qui n'était qu'une simple distraction, oubliant que, dans la société des courtisans, les esprits supérieurs doivent consentir à paraître frivoles ; qu'il faut, pour se mettre à l'unisson, descendre des plus hautes méditations aux amusements les plus futiles ; et que, lorsque les grands ne font pas l'affaire de leur vie d'une bagatelle, il ne faut pas les blâmer d'en faire leur amusement.

Dans le cercle choisi qui se réunissait au château, chacun apportait un préservatif contre l'ennui ou l'oisiveté, chacun parlait de tout, savait tout, faisait un peu de tout : pas un instrument de musique qui fût étranger à ces êtres privilégiés, pas une danse qui ne leur fût familière, pas une langue qu'ils ne parlassent. Les talents les plus variés, les connaissances les plus étendues, la science même des bagatelles semblaient être leur apanage aussi-bien que les richesses et le pouvoir.

Théodore ne savait point la musique ; il avait seulement appris à l'aimer ; il ne connaissait que la danse particulière à son pays et n'osait se hasarder dans un bal. Ses continuelles études ne lui avaient pas permis de s'occuper

du dessin ; pour toute distraction, il avait cultivé, dans son enfance, un art où excellent les Norvégiens : celui d'imiter, avec du bois découpé, toutes sortes d'objets.

Ses découpures, faites avec un simple canif, surpassaient presque celles d'Eric ; mais la bibliothèque du professeur l'avait insensiblement éloigné de cet amusement dont il s'était senti entièrement dégoûté, en voyant un prince passer son temps à acquérir cet humble talent.

L'admiration d'Ellésif pour une figure découpée, présent du prince héréditaire, excita l'émulation de Théodore ; et, malgré ses judicieuses et plaisantes remarques sur les riens dont s'amusait souvent la société, il apporta le lendemain son canif et son petit morceau de bois dans le cercle du soir.

Une surprise mêlée de plaisir et le plus doux regard le récompensèrent de cette action. Il commença à préparer son ouvrage à côté d'Ellésif et du chevalier, tandis qu'Anasthasia jouait aux cartes avec madame de Saint-Sauveur. Le comte avait suivi le roi à Elsingberg.

Après avoir regardé Théodore former, avec son bois, un traîneau conduit par des rennes, tout à coup le chevalier s'écria : Monsieur Guévara ? je pars bientôt pour l'Espagne ; me chargerez-vous de quelques lettres pour vos parents ?

A cette question, Théodore tressaillit. — Je désirerais si vivement savoir quels sont mes parents, que je serais tenté de vous accompagner... — Et vous quitteriez ainsi vos amis de Danemarck ? demanda Ellésif Théodore, sans bien savoir pourquoi, trouva impossible de répondre à cette question faite d'un ton de voix si touchant, autrement que par un regard ; ce regard eût trahi à tous les yeux le secret de son cœur que lui-même ignorait encore. Ellésif, heureusement, fut la seule qui le remarqua.

Le chevalier questionna beaucoup Théodore qui lui fit connaître en peu de mots sa situation. — Comment ne m'avez-vous jamais rien dit de tout cela, Ellésif ? s'écria le chevalier... Attendez donc ; je crois me rappeler que vous en touchâtes quelque chose lorsque je vous demandai des informations sur Guévara. Comment ne pas être sûr que ce grave et savant *Sénor* est un grand de la première classe, lorsque tout en lui nous le fait présumer ? Ecoutez-moi, Guévara, et répondez positivement. Je me fais fort de vous faire avoir en moins d'un mois une commission de lord Peterborough, si vous voulez venir en Catalogne : hé bien, qu'en dites-vous ?

L'extrême pâleur d'Ellésif émut vivement le cœur de Théodore ; il osait à peine se permettre de la regarder, et répondit au chevalier : Je vous remercie sincèrement ; mais oserai-je vous dire, sans craindre d'étonner un militaire, que je n'aime point la profession des armes ? Je suis, peut-être, assez ridiculement enfant pour être effrayé de la pensée de répandre le sang : cependant j'ose assurer que je ne manquerais pas de courage si mon pays ou mes amis avaient besoin de mon bras.

Oh ! c'est très-bien, répondit Gaston ; n'entrons point en discussion sur la cruauté ou la moralité de certaines professions. Nous sommes, nous autres, une bande de chevaliers errants destinés à redresser les torts ; en conséquence, je vais aller me battre pour Charles d'Autriche. Si vos parents sont de ce parti, je me joindrai avec eux de grand cœur ; mais s'ils sont *philippistes*, ma foi, je ne les ménagerai pas. Pourquoi n'allez-vous pas en Espagne pour les chercher ?

Théodore hésitait et bégaya quelque excuse que le chevalier n'écoula guère, car il l'interrompit en s'écriant : Au reste, ces vieux fous se passent fort bien de vous ; pourquoi ne les laisseriez-vous pas en Espagne comme ils vous laissent à Copenhague ? — De quoi vous mêlez-vous ? dit Ellésif, voyant Théodore changer de couleur. Ses idées, en effet, étaient toutes confuses ; ce qu'on venait de lui dire avait réveillé un désir assoupi, et sa conscience lui reprochait son apathie et son inaction. Cette pensée lui fit garder le silence.

Le chevalier s'excusa, et ajouta : Je me souviens d'avoir vu dans la bibliothèque de mon père un vieux livre espagnol que je serais étonné de voir ici, mais qui pourrait nous donner des renseignements sur les Guévara. — Je vois que vous me faites la faveur de croire mes parents nobles, dit Théodore en essayant de sourire ; mais nulle probabilité ne me permet cet espoir. — Oh ! je suis sûre qu'ils sont nobles, s'écria Ellésif en rougissant de son indiscrete précipitation ; et Théodore tressaillant d'une émotion nouvelle, délicieuse, inespérée, se leva de son siège. Il pensa qu'il pourrait peut-être trouver le livre dont parlait le chevalier, et tandis qu'il montait les degrés pour atteindre les tablettes où étaient rangés les livres espagnols : Faites-moi le plaisir, dit-il au chevalier, détenir un moment le marche-pied. Aussitôt le chevalier s'avança ; Ellésif, involontairement, se leva de son siège en s'écriant : Voulez-vous que je vous soutienne aussi ? — Il aimerait bien mieux vous soutenir lui-même dans ses bras, — Il hasarda cette mauvaise plaisanterie à voix basse et à l'oreille d'Ellésif ; cependant

Théodore l'entendit ; il très saillit, et *l'in-folio* qu'il prenait en ce moment échappa tout à coup de ses mains tremblantes, et tomba en faisant un grand bruit qui effraya beaucoup Anasthasia et madame de Saint-Sauveur. Théodore se confondit en excuses, en regrets sur sa maladresse, cherchant ainsi à détourner l'attention de son embarras et de sa confusion ; mais il ne put calmer les tumultueuses pensées qui agitaient son cœur et lui faisaient mettre ; en doute si la supposition du chevalier ! ne lui causait pas plus de peine que de plaisir.

Le pauvre Gaston, chagrin de tout l'embarras dont il était cause, chercha à le réparer en ne paraissant pas le remarquer. Il ouvrit le livre, l'examina soigneusement, et découvrit le nom de Guévara. — Vous allez nous traduire cela, dit-il, car j'imagine que vous seul ici savez l'espagnol.

Théodore fit un effort pour cacher son agitation en lisant le passage suivant : « Guévara comte de Roncezvalles, marquis de Palman ; — Guévara, marquis de Montenejos. » Maintenant, à laquelle des deux familles appartiendra-t-il, Ellésif ? demanda le chevalier. — Oh ! je préférerais le nom de Roncezvalles. — Vous ne devriez pas chercher à faire naître en moi de si orgueilleuses pensées, reprit Théodore avec une agitation et un trouble dont Ellésif fut frappée ; chaque jour il m'est plus nécessaire de réprimer une pareille illusion. J'ai fait cette découverte dans ce moment peut-être mais non Cependant, une fois faite, j'en voudrai profiter quoi qu'il puisse m'en coûter.

Ces paroles incohérentes ne parurent point une énigme au chevalier. Il les prit pour une réponse à sa première plaisanterie, et il admira la candeur de Théodore.

La partie d'Anasthasia étant finie, les dames se rapprochèrent d'Ellésif. Madame de Saint-Sauveur voulut connaître le sujet de la conversation. Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle, pourquoi M. Guévara ne va-t-il pas se joindre au parti de notre prince ? il serait enchanté de nos jeunes souverains, séduit par la princesse des Ursins, et, s'il se distinguait au champ d'honneur, le roi l'anoblirait, et N'allez pas si vite, madame de Saint-Sauveur, interrompit le chevalier ; vous oubliez que les Anglais sont en marche pour renvoyer vos compatriotes, roi, reine et princesse, par delà les Pyrénées. Guévara ferait bien mieux de s' enrôler sous les bannières anglaises ;.... parions tenez ma plus belle épée contre l'extraordinaire coiffure que vous *appelez fontange*, ... parions que Charles sera maître de Madrid dans moins de trois mois.

Une vive altercation suivit entre le chevalier et madame de Saint-Sauveur sur les droits des deux souverains à la couronne d'Espagne. Lorsqu'elle fut Laitue sur le point de droit, elle attaqua le chevalier sur sa désertion déloyale de la cause française. Cette observation faite avec aigreur portait l'empreinte du ressentiment excité par la critique du chevalier contre sa coiffure. Tandis qu'il s'amusait à la mettre en colère, Anasthasia et Ellésif continuaient leur conversation. La froide et calme beauté témoigna de l'intérêt à Théodore pour la première fois depuis qu'il habitait le château. — Aussitôt que la guerre sera finie entre les maisons rivales, dit-elle, vous devriez certainement faire quelques recherches sur vos parents ; si Charles est roi, notre amitié pourra vous servir ; et si Philippe garde son trône, mon père pourra encore vous être utile. Pourquoi n'êtes-vous pas entré dans des détails sur ce sujet avec mon père ? demanda Ellésif ; vous ne pouvez douter ! du vif intérêt qu'il prend et que nous ; prenons tous à ce qui vous concerne.

Qu'il y avait une dangereuse douceur ; dans les yeux et la voix d'Ellésif, lorsqu'elle adressait ces paroles à Théodore ! Il n'osa la regarder, mais il l'entendit. Anasthasia, dans ce moment, s'étant ! l'approchée des deux querelleurs : Je sais, répondit Théodore, que le comte ne peut correspondre avec l'Espagne tant que le Danemarck fait cause commune avec l'Angleterre ; mais je me propose bien de lui parler et de le prier d'agir en ma faveur ; je connais toute sa bonté, et j'y compte.

La princesse des Ursins était de la même famille que ma mère, dit Ellésif ; ainsi, quand la correspondance se rétablira avec la Cour où elle est toute puissante, soyez persuadé que mon père s'occupera avec bien de l'intérêt de ce qui vous regarde, comme je prierai maintenant pour les succès de Philippe !

Le regard expressif de Théodore fit sentir à Ellésif son imprudence. — Ma folle vivacité m'entraîne toujours, dit-elle détournant la tête pour cacher sa rougeur ; vous devez me trouver bien extravagante, vous qui êtes si réservé ?

— Ma singulière situation m'a fait contracter l'habitude de tenir mon âme prisonnière ; j'ai passé mon enfance au milieu d'êtres bons, mais ignorants, qui ne pouvaient me comprendre ; j'ai vécu renfermé dans moi-même ; plus tard, je me suis condamné à la même réserve par égard pour un ami vénérable dont la manière de sentir était incompatible avec la mienne. Depuis cette époque, ajouta-t-il en baissant les yeux et la voix, incertain de

ma place dans la société, j'ai craint de laisser prendre à mon cœur une présomptueuse familiarité avec les personnes vers qui je me sens entraîné par une irrésistible sympathie, et qui semblent répondre à mes sentiments. En un mot, je suis humble avec ceux que j'aime, et peut-être trop fier avec les autres.

Un long silence suivit cet aveu. Le cœur d'Ellésif battait si fort qu'il lui fut impossible de répondre. Alarmée d'une agitation causée par les paroles et l'expression animée de Théodore, dont les regards décelaient malgré lui l'amour le plus passionné, elle se leva précipitamment et s'approcha de sa harpe sur laquelle ses doigts tremblants errèrent au hasard.

Vous êtes insupportable dans la discussion, chevalier, dit madame de Saint-Sauveur ; vous prouvez bien véritablement que vous n'êtes pas français, et que le sang glacé des Anglais coule dans vos veines. Je ne veux plus vous dire un mot. Eh ! bon Dieu ! que faisons nous là, madame ?... et le bal de ce soir ?... et nos toilettes ? Il est temps d'y songer... Allons, et laissons le chevalier guerroyer avec M. Guévara. Je laisse à celui-ci ma cause à défendre, et je lui recommande de combattre sans ménagement ; mais j'ai peur qu'il ne s'acquitte mal de la commission : il a l'air si préoccupé, si triste, que je le tiens d'avance pour battu !

Ellésif prit le bras de sa sœur comme elle sortait du salon pour aller s'habiller. Une autre fois elle eût demandé à ces messieurs de l'accompagner au bal, mais un sentiment tout nouveau pour elle la retint.

Le chevalier l'arrêta en disant : Vous ne voulez d'aucun de nous à votre partie de ce soir ? — De tous les deux, si cela vous amuse, répondit Anastasia. Théodore s'excusa. — Oh ! je vous en prie, venez-y, dit madame de Saint-Sauveur ; ma querelle avec le chevalier n'est pas finie. D'ailleurs, vous serez charmé de voir la comtesse Anastasia danser le dernier menuet de Versailles,

Théodore s'excusa de nouveau, prétextant qu'il avait un travail pressé pour le comte, et cherchant en même temps à cacher son extrême émotion sous l'apparence de la plus grande froideur. Ellésif s'éloigna surprise et mécontente.

Le chevalier, resté seul avec Théodore, quitta le ton de plaisanterie qui lui était familier, et lui témoigna un véritable intérêt. Il l'engagea à lui communiquer tous les renseignements qu'il avait pu recueillir, à lui confier, s'il en possédait, les objets trouvés sur lui lors de son naufrage, promettant de mettre tout en usage pour découvrir ses parents.

Théodore, vivement touché, accepta les offres du chevalier, et dit qu'il allait écrire en Norvège sur-le-champ pour obtenir et lui remettre tout ce qui pourrait contribuer au succès de ses recherches. Gaston lui serra la main, et sortit en chantant pour s'occuper de sa toilette,

Théodore demeura dans une sorte de stupeur à la même place. Les événements de la soirée avaient complètement ouvert ses yeux sur les difficultés et les dangers de sa situation. Il ne pouvait plus douter du sentiment qu'Ellésif lui inspirait ; et s'il n'avait pas été persuadé que ses services étaient nécessaires au comte, il se serait décidé à s'éloigner pour toujours. Pour toujours !..... son cœur frémissait à ce mot terrible.

Quelle raison n'est pas susceptible d'un moment d'erreur ? Quelle sagesse ne cède pas à la crainte de se séparer d'un objet aimé ? Théodore trouvait des raisons pour partir, d'autres pour rester : en prenant ce dernier parti, il se persuada qu'il obéissait à la voix du devoir.

Pouvait-il avouer au comte de Lauvenheim qu'il osait aimer sa fille ? et s'il ne lui faisait pas cet aveu, comment le quitter sans paraître insensible, ingrat ou capricieux ? Ne désolerait-il pas Dofrestom et Catherine qui comptaient sur lui pour découvrir Heinrich ? Comment, enfin, s'excuser auprès de celle dont l'estime lui était plus précieuse que la vie ? L'absence, d'ailleurs, diminuerait-elle cet amour qui était devenu une garantie de lui-même ?

Hélas ! non ; l'absence ne détruit point le véritable amour. Rester, partir, devenant indifférent, pourquoi donc alors s'en aller ? Devait-il être assez vain pour croire sa présence dangereuse pour elle ? Il voulait se répondre non ; mais son cœur battit délicieusement lorsqu'il se rappela tant de regards et de douces paroles qui lui défendaient de se tromper lui-même. Cependant ces regards pouvaient ne rien prouver que l'intérêt de l'amitié ; l'honneur prescrivait à Ellésif de se tenir en garde ; et il conclut imprudemment qu'en renfermant son sentiment dans le fond de son cœur, il parviendrait à tromper, à guérir celui d'Ellésif. Il ne prévoyait pas que, si la délicatesse l'empêchait d'avouer ses sentiments, nul effort ne saurait réprimer la muette expression de ses yeux, le battement de son cœur et l'émotion de sa voix. La crainte d'une juste censure lui donnerait-elle le courage de prononcer une fausseté s'il était accusé ? D'autres ne pouvaient-ils pas tenir le langage de l'amour qu'il s'interdirait, et ne ressentirait-il pas alors les cruels effets de la jalousie ? L'éveil une fois donné, son départ,

nécessaire, ne paraîtrait plus un noble effort, tandis qu'une ; conduite différente lui mériterait l'estime et les regrets de l'objet de son amour.

Au milieu de toutes ces agitations, il se rappela la plaisanterie de Gaston ; une pensée terrible vint s'offrir à l'imagination de Théodore : — Grand Dieu ! si le comte, aussi pénétrant que le chevalier, allait deviner son secret !.... Il resta un moment accablé ; mais plein de confiance dans son courage, hé bien, pensa-t-il, il verra que je saurai mourir plutôt que de chercher à séduire la fille de mon généreux protecteur ; il pourra me reprocher mon amour, mais jamais mon ingratitude.

Perdu dans ses pensées, Théodore ! ne s'apercevait pas que le temps s'écoulait. Il était encore assis à la même place lorsqu'Ellésif ayant fini sa toilette, entra dans le salon, et dit en le voyant : Je vous croyais occupé à écrire ?

Théodore, incapable de dissimuler son embarras, s'excusa d'être resté, en convenant que la conversation du chevalier avait absorbé ses idées. — Ce n'est sûrement pas d'une manière désagréable, reprit Ellésif en le regardant avec intérêt ; mais remarquant sa tristesse, elle ajouta : Je crains que vous ne soyez pas bien ; auriez-vous reçu quelques mauvaises nouvelles de Norvège ?

Emu au-delà de toute expression, Théodore sentit que son secret allait lui échapper. Il fit un effort pour se contenir, et répondit d'une voix altérée : Je vous remercie, Madame, je suis très bien ; il ne m'est point arrivé de nouvelles de la vallée. Permettez-moi de me retirer pour écrire ; je vous souhaite bien du plaisir à votre soirée.

Il se leva sans oser regarder Ellésif qui, surprise et confondue, gardait un profond silence. En passant près d'elle avec trop de précipitation, il accrocha sa robe, voulut s'excuser, et leurs yeux se rencontrèrent. Le trouble de ceux d'Ellésif prouvait assez qu'elle ne songeait pas à sa parure. Théodore y lut un reproche, et la rougeur couvrit son visage. — Avez-vous à vous plaindre de moi, M. Guévara ? lui demanda-t-elle, presque les larmes aux yeux ; je me croyais sûre de votre amitié, et maintenant vous paraissez vouloir repousser par vos manières froides l'intérêt bien sincère que je prends au succès de vos plans ?

Théodore sentit la folie de son premier raisonnement. Comment résister, comment paraître insensible près de celle qui le regardait d'une manière si touchante ? Il rougit et pâlit, et, d'une voix tremblante, répondit : Vous ne m'avez point offensé, comtesse Ellésif ; je vous suis infiniment obligé ;

mais je ne dois pas me livrer à un extravagant espoir..... je dois je crains en vérité je vous suis infiniment obligé. — Comtesse Ellésif ! — je vous suis obligé singulières expressions ! ... Il est clair que vous m'en voulez, sans cela vous ne seriez pas si cérémonieux ; dites-moi ce que c'est.

Rien ; en vérité, rien. — C'est donc un pur caprice ? car tantôt vous étiez bien différent.

Pensez tout ce que vous voudrez, s'écria-t-il emporté par un moment de délire, pourvu que vous ne m'accusiez pas de manquer de respect pour vous et de reconnaissance pour le comte, ... En disant ces mots il s'échappa. Ellésif, trop agitée pour le retenir par d'autres questions, s'assit, afin de réfléchir aux paroles et aux manières de Théodore, dont elle cherchait à s'expliquer la contradiction.

CHAPITRE III.

THÉODORE sentait trop fortement le danger auquel il venait de se soustraire, pour hésiter sur le parti qu'il devait prendre. Sans se donner le temps de changer de résolution, il écrivit au comte de Lauvenheim une lettre dans laquelle il faisait l'aveu de son présomptueux attachement, qu'il désignait comme l'unique motif de son départ. Mais lorsque ses tumultueuses pensées furent un peu calmées, et qu'il relut sa lettre, il ne put se résoudre à dévoiler ainsi les plus secrets sentiments de son cœur, quand il lui restait un moyen de colorer autrement son absence. Il déchira donc sa première lettre, et en écrivit une seconde, dans laquelle, après avoir raconté la proposition de Gaston, il demandait la permission de se rendre en Norvège pour y réunir tout ce qui était nécessaire au succès de ses recherches et des démarches du chevalier. Rien n'était plus plausible que ce motif ; une fois parti, il se flattait d'en trouver d'autres aussi puissants, soit pour rester en Norvège, soit pour passer en Espagne.

Cette lettre, qu'il recommença plusieurs fois, une autre à Dofrestom, sur le même sujet, l'occupèrent toute la nuit : trop agité pour goûter le sommeil, il ne se coucha point.

Il envoya sa lettre au comte, avec quelques papiers du gouvernement, à Elsiugberg, et il reçut réponse sur-le-champ.

Le comte, loin d'adresser le moindre reproche à Théodore, trouvait son désir très-louable et très-naturel, et lui exprimait vivement l'intention de l'aider.

« Je n'ai point l'habitude de nourrir des espérances qui peuvent être trompées, lui écrivait-il ; aussi je ne vous ai jamais parlé sur ce sujet ; mais depuis que vous êtes auprès de moi, j'ai fait prier, par une voie détournée, la princesse des Ursins de s'informer si quelque famille de votre nom avait perdu un fils, et j'ai communiqué en même temps les détails de la fin tragique de votre père. »

Le comte ajoutait que Dofrestoni pouvait fort bien envoyer les détails et les objets nécessaires, sans qu'il fût besoin de la présence de Théodore. Il recommandait, comme une pièce essentielle, l'extrait du registre où Théodore avait dû être inscrit lorsque Dofrestoni l'avait amené en Norvège

; cette pièce devait servir à constater l'identité de Théodore et sa qualité d'étranger, s'il retrouvait jamais ses parents.

En Norvège chaque paysan doit consacrer un temps donné au service de terre et de mer. Les seuls exceptés sont les fils uniques des fermiers ou ceux qui ne sont pas naturalisés. Heinrich s'était trouvé dans la première exception, Théodore dans la seconde. Dofrestoni, pour justifier des faits relatifs à Théodore, avait fait serment que ses parents étaient étrangers ; il avait exposé toutes les particularités du naufrage, raconté les moindres détails ; et plusieurs témoins respectables avaient attesté la véracité et la probité du père adoptif de l'orphelin. « Écrivez à Dofrestoni et au gouverneur de la province pour avoir cet acte en votre possession, disait le comte en terminant, j'appuierai votre réclamation ; mais ne me quittez pas en ce moment, mon cher Théodore ; je succombe sous le poids des affaires dont je suis chargé. Vous m'obligerez véritablement en attendant auprès de moi le résultat de vos demandes ; s'il est favorable, et peut vous donner l'espérance de ne pas faire un voyage inutile dans votre patrie, vous êtes bien sûr que je ne m'opposerai, point alors à votre départ, quoiqu'il puisse m'en coûter de me séparer de vous. Mes filles vont passer deux mois chez une parente d'Anasthasia. Nous, pendant cette absence, nous allons nous livrer au travail avec une plus grande liberté. » Les instances du comte et ce dernier motif décidèrent Théodore. Pouvait-il refuser d'obliger son bienfaiteur ? Il résolut donc de combattre en silence, et de sortir vainqueur de la lutte élevée entre son devoir et son amour.

Mais il sentit bientôt combien l'effort serait pénible et combien il lui serait difficile de tenir sa résolution. Cependant, pas le plus petit épanchement de confiance, pas la moindre marque de tendresse, pas un seul regard, ne trahirent le secret de son cœur. Ellésif, de son côté, avait reçu un avertissement, et alarmée par la conduite extraordinaire de Théodore, le soir du bal, elle s'était promis de veiller désormais sur elle-même avec la plus scrupuleuse attention. Ce même soir, après avoir dansé ! avec Gaston, ils s'entretenaient de Théodore. Le chevalier exprima le désir de ; l'emmener avec lui en Espagne. Son caractère me plaît infiniment, ajouta-t-il, quoiqu'il soit complètement l'opposé du mien, et j'aime mille fois mieux causer cinq minutes avec lui, que dix heures avec le plus bel esprit du siècle.

Que je suis ravie de vous voir penser ainsi, s'écria Ellésif. Pour moi, je trouve sa conversation si aimable, ses opinions si justes, ses sentiments si nobles, que j'éprouve auprès de lui la même sensation que lorsque je me

promène par un beau clair de lune, qui rend pour moi les objets plus doux, plus purs et plus agréables.

Ellésif, dit le chevalier en la regardant fixement d'une manière qui la fit rougir, prenez garde à vous ; mais surtout prenez garde aux observations des autres ; si vous laissez échapper des choses aussi indiscrètes, qui les empêchera de dire ce que je ne dis pas ?

Mon innocence, reprit Ellésif avec fierté, et cependant en rougissant. — C'est à merveille ; mais songez que, dans le monde, la sauvegarde d'une femme c'est la prudence.

Ellésif allait répondre, lorsqu'on l'appela pour la danse. Charmée de discontinuer une conversation si embarrassante, elle évita toute la soirée de se trouver seule avec le chevalier.

Blessée au dernier point du changement et des manières de Théodore, alarmée par les remarques de Gaston, Ellésif cependant ne sentait pas encore combien sa blessure était profonde, et croyait n'éprouver que du dépit. — Serait-il possible que Théodore se crût aimé ? Aurait-il osé, par sa bizarrerie, essayer de lui prouver qu'elle n'était pas payée de retour ? A cette humiliante supposition elle fondit en larmes. Quand ; apprendrai-je donc à cacher mes sentiments, s'écria-t-elle, puisqu'on se méprend sur leur nature ? Mon admiration pour sa belle âme, l'extrême plaisir que je goûte à son instructive conversation, ont été trop indiscrètement manifestés : il aura sans doute imaginé que l'amour seul pouvait inspirer de tels sentiments, une telle préférence ... Ah ! que j'avais mal jugé son caractère ! je le croyais si modeste ! je me le figurais animé pour moi, comme je l'étais pour lui, de la plus forte, de la plus délicieuse amitié !... Un profond soupir suivit ce monologue.

Le lendemain, le chevalier put remarquer que son avis produisait son effet ; mais il ne put deviner s'il avait simplement alarmé sa délicatesse, ou si elle était réellement indifférente pour Théodore, et il n'osa le demander. Il se félicitait de les avoir disposés l'un et l'autre à se tenir en garde contre un sentiment qu'il voyait naître presque à leur insu et qui pouvait finir par un mutuel désespoir.

Si les manières de Théodore avaient surpris Ellésif, la conduite de la jeune comtesse ne Pétonna pas moins. Il s'attendait à combattre, à souffrir, et il trouvait à peine l'occasion d'éviter sa rencontre.

Précédemment, lorsque, par hasard, ils restaient seuls, ils continuaient leur conversation : maintenant, Ellésif semblait plus empressée que lui à

chercher un prétexte pour motiver un brusque départ.

Ellésif aimait les fleurs. Théodore cultivait quelques plantes de Norvège dont elle était enchantée ; habituellement elle les visitait lorsqu'il y donnait ses soins, et c'était le moment de leurs plus intéressantes, de leurs plus douces conversations : maintenant elle ne paraissait plus au jardin, à moins que ce ne fût en passant avec sa sœur ou madame de Saint-Sauveur.

Mais la preuve la plus frappante de son changement pour lui, se manifesta dans une bagatelle, ... dans sa parure. Lors de l'arrivée de Théodore, elle se mettait avec une recherche, une magnificence peu d'accord avec sa grâce naturelle et sa simplicité ; elle se conformait à la mode sans s'en occuper, et sans y attacher la moindre importance, Théodore avait souvent vanté le simple et modeste costume de bergère qu'elle portait le jour de la fête : Ellésif mit alors tous ses soins à s'en rapprocher le plus possible dans ses ajustements ; maintenant elle reprenait sa première magnificence.

Ce changement n'échappa point à Théodore, mais il se trompa sur sa cause, car il conclut qu'Ellésif s'était aperçue de sa présomptueuse passion et qu'elle prenait ce moyen pour lui prouver son ressentiment. Ellésif ! pensait-il avec amertume, je n'ai donc plus qu'à vous aimer et à mourir ! votre courroux me punit assez d'une faute involontaire ; hélas ! je n'ai plus sujet de craindre mon séjour auprès de vous.

Le comte de Lauvenheim revint enfin ; et il fut décidé que les deux jeunes comtesses iraient faire leur visite à Sleswick. Lorsque tout fut préparé pour leur départ avec leur père, qui comptait rester une semaine avec elles, il changea subitement de projet, et pria Théodore d'escorter les dames et de revenir sur-le-champ après les avoir conduites chez madame de Rofhestien.

Dans la circonstance présente, le comte ne pouvait s'éloigner de la Cour. De puissantes raisons décidaient le roi à rompre le mariage de sa sœur avec le prince héréditaire de...., et la médiation du premier ministre, pour expliquer, adoucir les motifs et signifier le refus au prince, était absolument nécessaire. Le comte promit cependant d'aller joindre sa fille à Sleswick le plus tôt possible.

Théodore accepta avec une répugnance visible. Voir Ellésif était certainement un plaisir ; mais cette légère satisfaction pouvait-elle le dédommager du bonheur de confondre son cœur et son esprit avec elle par une confiance sans bornes ? Les yeux d'Ellésif gardèrent le silence ; l'un et

l'autre parurent également peines de cet arrangement, et conservèrent la réserve sévère qu'ils s'étaient imposée.

Jamais Anasthasia n'avait paru si vive, si enjouée que durant ce voyage. Madame de Saint-Sauveur était alternativement gaie, grondeuse, ou bavarde comme à son ordinaire ; de sorte que la contrainte d'Ellésif et l'abattement de Théodore ne furent point remarqués.

A dix milles de la maison où ils devaient se rendre, Anasthasia proposa de s'arrêter pour prendre des rafraîchissements et faire une toilette. Ellésif, surprise, ne fit aucune observation et y consentit. Après une légère collation, Anasthasia et madame de Saint-Sauveur passèrent dans une autre pièce ; Ellésif, craignant de rester seule avec Théodore, imita leur exemple.

Théodore s'assit près d'une fenêtre, et plongé dans une profonde et mélancolique méditation, réfléchit à la conduite d'Ellésif. Il avait assez de vertu pour se promettre de ne jamais rechercher son affection, mais n'avait pas assez de force pour se réjouir de son indifférence. Tout le feu de sa jeunesse semblait éteint ; il ne voyait plus rien à désirer dans la vie, et l'avenir ne lui présageait que des peines.

Tout à coup le bruit d'un cheval au galop le tira de sa rêverie. Il s'arrêta devant la porte de la maison, et Théodore vit descendre un cavalier dont la noble tournure le frappa. L'étranger paraissait à peine âgé de trente ans. Il entra précipitamment, demanda madame de Saint-Sauveur, et fut introduit dans la chambre où se trouvait Théodore.

Il s'annonça sous le nom du colonel Muller, envoyé par la parente de la comtesse Anasthasia. La petite vérole venait de se déclarer dans sa maison, et, sur-le-champ, elle avait écrit au colonel qui devait aussi se rendre chez elle, de n'y pas venir et d'aller à la rencontre des jeunes comtesses, afin de les empêcher d'achever leur voyage.

Le colonel Muller donna ces détails à madame de Saint-Sauveur qui l'accabla de remerciements, de questions, et parut incertaine de savoir s'il fallait se remettre en route le soir même. Il lui conseilla de se reposer la nuit, comme il comptait le faire lui-même, et de reprendre, le lendemain matin, chacun leur différente direction. Madame de Saint-Sauveur, en souscrivant à ce projet, ne pouvait s'empêcher d'inviter l'obligeant colonel à souper avec ses belles compagnes qu'elle se hâta d'aller prévenir.

L'étranger resta seul avec Théodore qui s'empressa, malgré sa réserve ordinaire, de lier conversation avec lui, tant il lui savait gré d'avoir sauvé Ellésif du danger qui la menaçait. Le colonel Muller répondit poliment, et

avec une vivacité qui paraissait lui être ordinaire ; mais son âme était évidemment distraite par quelque grand intérêt. Il parlait au hasard, ses yeux se dirigeaient continuellement vers la porte avec une impatience décelée par tous ses mouvements.

Ellésif entra la première avec madame de Saint-Sauveur. L'étranger parut l'admirer un instant, mais donna encore des signes visibles d'agitation. Peu après, Anasthasia parut, vêtue d'une robe blanche ; ses beaux cheveux flottaient négligemment sur ses épaules, un voile transparent couvrait à demi sa figure céleste et tempérait l'éclat de ses yeux. Théodore ne l'avait jamais vue mise avec tant de simplicité, et jamais Une l'avait trouvée si jolie. Sa démarche timide, embarrassée, ses yeux baissés, lui donnaient en ce moment un air de ressemblance avec Ellésif.

L'admiration, les transports, l'amour se peignirent dans les yeux du colonel Muller ; il fut au-devant d'elle, lui prit la main et la baisa. Théodore, quoique étonné de la hardiesse de l'étranger, ne lui trouvait cependant pas une familiarité inconvenante ; mais s'il fut surpris de la liberté du colonel, il le fut bien davantage encore de l'air confus et presque soumis d'Anasthasia. Elle paraissait oublier que sa main était toujours dans celle de l'étranger qui la conduisit vers un siège et en prit un à côté d'elle, en lui disant quelques mots à voix basse qui la firent rougir et sourire. Ellésif et Théodore, oubliant leur réserve mutuelle, se regardèrent d'un air d'intelligence, tandis que madame de Saint-Sauveur paraissait charmée de voir un homme si épris à la première vue. Le colonel se dit ami intime du comte de Lauvenheim. Madame de Saint-Sauveur, Ellésif et Théodore n'en avaient jamais entendu parler : toutefois ils le crurent, et furent moins étonnés alors de ses manières.

La vivacité, la véhémence même du colonel notaient rien à l'agrément, à la grâce de sa conversation. Malgré le ravissement où le jetait la beauté d'Anasthasia, il adressait à la société des choses aimables, polies, fines, faites pour donner l'idée la plus avantageuse de son éducation et de son esprit.

Anasthasia parlait peu, mais son regard paraissait plus doux qu'à l'ordinaire. Après le souper, elle chanta un duo avec le colonel, qui manifesta son admiration avec un nouvel enthousiasme. Ellésif observait en silence et ne comprenait rien à la scène dont elle était témoin. Théodore, aussi étonné qu'elle, n'en savait pas davantage ; mais il demeura convaincu que l'apparition de l'étranger cachait quelque mystère. Il avait connu le

prince héréditaire de..... Il avait, par hasard, vu et entendu quelquefois les frères du roi de Danemarck ; et quoique, les grands personnages diffèrent entre eux de valeur comme le commun des hommes, ils ont toutefois un caractère général qui les distingue, et qui sert de base aux conjectures de Théodore. Il jugea qu'un prince se cachait sous le nom du colonel Muller, mais il ne put deviner quels étaient son nom, son pays, ses relations avec le comte.

Il ne se trompait pas : son protecteur faisait une première épreuve de son plan. Le prétendu colonel n'était autre que l'oncle du jeune duc de Holstein. On avait tout employé pour accroître ses désirs et sa curiosité ; et une amie du comte de Lauveuheim, habile dans l'art de l'intrigue, avait déterminé le jeune évêque à tout tenter pour voir Anasthasia, dont le cœur était depuis long-temps préparé à faire un accueil favorable à celui qui pourrait l'élever au rang suprême. Le comte avait communiqué tout son plan à mie vieille parente d'Anasthasia, qui arrangea tout pour l'entrevue qu'il désirait. La ville devait être courte ; mais le comte se flattait qu'il n'en faudrait pas davantage pour que la beauté et les talents d'Anasthasia embrassent le cœur du jeune prince régent de Holstein, dont il connaissait les passions impétueuses et l'amour romanesque ; et se persuadait qu'il le détacherait facilement des intérêts de la Suède. La petite vérole vint déranger tous ses projets ; mais le prétendu colonel n'en trouva pas moins l'occasion de connaître enfin l'objet de son amour.

Quelques heures passées près d'elle rivèrent ses chaînes. Il la trouva mille fois plus belle que son portrait, parce que son émotion et le désir de plaire avaient fait disparaître sa froideur ordinaire. Le lendemain matin avant de partir, il profita d'un moment favorable pour obtenir la permission de lui renouveler ses hommages.

Durant le retour à Copenhague, Ellésif remarqua un très-beau brillant au doigt d'Anasthasia ; comment sa sœur avait-elle accepté ce présent d'un étranger ? l'amour pouvait-il naître aussi subitement ? conservait-il aussi peu de réserve ? Ellésif, si souvent indiscret par vivacité, mais se respectant toujours, ne concevait rien à ce qu'elle voyait, mais ne cherchait pas à pénétrer ce qu'on paraissait vouloir lui cacher. Entre elle et sa sœur il régnait peu de confiance, car il y avait peu d'analogie dans leurs sentiments. La froideur d'Anasthasia compensait toujours l'abandon d'Ellésif, et rarement elles causaient ensemble avec effusion de cœur. Ellésif ne se crut pas le droit, dans cette circonstance, de faire une seule question, et elle était

trop délicate pour hasarder la moindre conjecture. Elle garda donc le silence ainsi que Théodore, lorsque madame de Saint-Sauveur plaisanta sur l'aimable colonel et sa subite passion.

Le comte de Lauvenheim parut vivement contrarié du retour de ses filles ; mais une conversation particulière avec Anastasia dissipa ce nuage en lui donnant l'espérance de disposer, comme il le voudrait, de l'esprit et des volontés du régent.

Il se hâta de communiquer cette affaire au roi, dans la crainte qu'un ennemi secret ne la lui découvrit pour élever un injuste soupçon sur ses intentions. Cette crainte n'était pas sans fondement ; un agent subalterne d'un ministre son rival, l'avait prévenu ; tout était découvert ; un rapport mensonger, mais plausible, avait inspiré des doutes au souverain qui, malheureusement, ne les manifesta pas ; Lauvenheim ne put donc ni les combattre ni les dissiper ; et ne prévoyant pas l'orage qui se préparait, il sentait chaque jour croître son orgueil et sa confiance. Son crédit et son pouvoir paraissaient sans bornes, et la plus brillante carrière s'ouvrait devant lui.

Dans son intérieur les choses allaient comme à l'ordinaire ; Anastasia était fatiguée de ses adorateurs ; madame de Saint-Sauveur s'ennuyait de n'en pas avoir ; Gaston se préparait à quitter le Danemarck ; Ellésif et Théodore redoublaient d'efforts pour paraître étrangers l'un à l'autre. Ce faux éloignement se manifestait chez Théodore par une réserve qui allait jusqu'à l'austérité, par une excessive application aux affaires, et par l'attention constante d'éviter la société d'Ellésif. Elle, au contraire, affectait une excessive gaieté, un éloignement marqué pour toutes les choses que Théodore aimait, et le même soin d'éviter toute entrevue particulière. L'effort était également pénible pour tous deux ; mais la plus faible avait choisi la tâche la plus difficile. Ellésif trouvait impossible de soutenir cette feinte gaieté ; elle se retirait souvent dans son appartement pour ne pas se trahir, et, dans ses heures de solitude, s'abandonnait aux plus tristes réflexions. Là, tout en pleurant, elle sentait que l'amitié, la confiance de Théodore étaient nécessaires à son bonheur, même à son existence. Hélas ! il faut en effet cesser de vivre lorsque tout ce qui donne du prix à la vie nous est enlevé.

Ellésif n'avait pas la folie d'imaginer que son père, malgré sa bonté et son indulgence, pût approuver son union avec Théodore ; mais posséder comme auparavant sa confiance et son amitié suffisait pour les rendre

heureux ; elle le croyait du moins, et n'imaginait pas qu'elle pût former un vœu au-delà. Cependant elle se voyait obligée de renoncer même à cette consolation. Théodore soupçonnait évidemment sa faiblesse pour lui, et prouvait par ses manières que loin de la partager il la condamnait. Cette soudaine indifférence déchirait le cœur d'Ellésif, et le remplissait de ressentiment. Quoi ! Théodore la forçait à rougir en sa présence !... Lui, qu'elle supposait si modeste, si délicat, devait-il l'insulter parce qu'il ne l'aimait pas ? Sa conduite actuelle n'était-elle pas une véritable insulte ? Quel parti devait-elle prendre en cette circonstance ? Surmonter sa faiblesse, dissimuler du moins ses sentiments, et fuir Théodore plus soigneusement que jamais.

Elle tint cette dernière résolution ; mais la première était au-dessus de ses forces. Son cœur se brisait lorsqu'elle affectait de la gaieté, et sa mélancolie devint bientôt si profonde que, Théodore trembla lorsqu'il crut en deviner la cause.

Aux autres, elle se plaignait de sa santé ; à lui, elle ne disait rien. Cette différence frappait Théodore, et il en concluait qu'il ne pouvait être étranger à la situation d'Ellésif, car il ne lui connaissait aucun autre attachement. Il n'osait arrêter ses pensées sur des observations aussi dangereuses pour son repos, et s'efforçait de les fixer sur le résultat des démarches que l'on devait faire en Espagne.

La réponse d'Aardal n'arrivait pas, et le chevalier de Roye devait quitter Copenhague dans deux jours pour se rendre en Angleterre. Delà il passait en Catalogne pour rejoindre son régiment.

Ce jeune homme avait parlé sincèrement en offrant ses services à Théodore ; mais il mêlait si souvent la plaisanterie à ses discours, que celui-ci craignait de ne pouvoir se fier ni à sa persévérance ni à son intérêt. Un heureux hasard fit renaître sa confiance en lui prouvant que le chevalier n'était léger qu'en apparence.

Théodore avait prêté un livre à un officier de la garde royale qui le lui renvoya avec un billet de remerciement. Le jeune homme avait écrit en même temps à Gaston, et, dans son trouble, s'était trompé d'adresse. Théodore, en ouvrant la sienne, lut ce qui suit :

« Permettez-moi au moins, mon cher ami, de vous parler de mon éternelle reconnaissance. Vous m'avez sauvé de mon propre désespoir, et vous avez épargné à mes pauvres sœurs la douleur et la honte : vos bons

conseils, soyez-en certain, me seront aussi utiles que votre générosité ; je ne toucherais de ma vie une carte ; je le jure solennellement.

ULRIC FELDSPORRE. »

Désolé de son indiscretion involontaire, Théodore chercha à la réparer en courant chez l'officier, et l'assurant que le secret qu'il venait de découvrir ne sortirait jamais de son sein. Le jeune homme fut d'abord blessé et mortifié ; mais le respect que l'on avait généralement pour le caractère de Théodore le rassura. Il lui avoua franchement qu'il avait perdu une très-grosse somme au jeu ; que, ne possédant à peu près que sa commission, il allait terminer son désespoir avec son pistolet lorsque Gaston était venu lui dire qu'il avait appris son malheur, et lui offrir sa bourse. Le cœur de Théodore battit de plaisir, car ce récit justifiait le penchant qu'il sentait pour le chevalier, penchant qu'il avait souvent réprimé en pensant ; qu'Heinreich avait la même gaieté ; mais Heinrich conservait sa gaieté même lorsque ses amis paraissaient tristes, tandis que le chevalier savait partager leurs maux et leurs chagrins.

Théodore, pressé par le capitaine Feldsporre de dîner avec lui, revint fort tard au château où la plus brillante société se trouvait déjà réunie, et remplissait les beaux appartements du rez-de-chaussée. Le comte de Lauvenheim était dans la première pièce au milieu d'un cercle de politiques ; dans la seconde on faisait de la musique, dans une autre la conversation. Ellésif, qui s'était plaint d'un violent mal de tête pour s'assurer une retraite calme, s'était retirée dans un petit cabinet où madame de Saint-Sauveur l'avait officieusement suivie malgré ses efforts pour l'en dissuader. Gaston remarquant combien ce tête-à-tête importunait Ellésif, se fit un plaisir de le rompre, et vint se mettre de la partie, cherchant à la distraire par ses saillies.

Comme le cabinet se trouvait près de la porte par laquelle Théodore arrivait, il y entra sans traverser les autres appartements : à son aspect, une soudaine rougeur colora les joues pâles d'Ellésif. Théodore ne put s'empêcher de le remarquer ; ému et troublé, il salua, et voulait passer dans l'autre appartement lorsque madame de Saint-Sauveur l'appela pour lui parler de l'indisposition de la jeune comtesse. Il fut alors forcé de s'approcher pour exprimer son chagrin. Madame de Saint-Sauveur insista pour le faire asseoir ; il dépend de vous, dit-elle, de me faire perdre ou gagner un pari. Mademoiselle Halsberg prétend que vous n'avez jamais été amoureux, et que vous ne le serez jamais : moi je soutiens le contraire.

Théodore tressaillit, et son agitation devint si forte que madame de Saint-Sauveur elle-même s'en serait aperçue si elle n'eût pas été distraite en ce moment par une personne qui, de l'autre pièce, lui adressa la parole. Le chevalier se récria sur l'inconvenance d'une pareille question, et le cœur d'Ellésif battit violemment. Allons, allons, reprit madame de Saint-Sauveur, avouez-moi, je vous en prie, monsieur Guévara, si vous avez jamais éprouvé la plus forte de toutes les passions ; celle de l'amour ?

— Jamais ; et j'espère ne la connaître jamais, répondit Théodore en souriant et cherchant à maîtriser son émotion.

— Quoi ! vous espérez ne jamais être amoureux ? Mon dieu ! quel sauvage ! Je ne dis pas cela, reprit Théodore en voyant pâlir Ellésif. Je dis que je me flatte de ne jamais sentir la passion de l'amour ; mais le sentiment, je pense, est une chose bien différente. — Voilà une distinction bien subtile !... Expliquer-moi, je vous en prie, demanda madame de Saint-Sauveur, la différence que vous trouvez entre la passion et le sentiment — Quand il s'agit de grands sacrifices, répondit Théodore en hésitant, je pense que pour les faire, la passion a besoin de quelques efforts, et que le sentiment seul nous rend capables d'y souscrire avec plaisir. — Cela n'est pas clair ; expliquez-vous, expliquez-vous, s'écria le chevalier.

N'est-il pas évident, dit Théodore, que la passion cherche toujours sa propre satisfaction, et, conséquemment, que nul obstacle ne l'arrête ? Le sentiment, au contraire, n'a d'autre but que le bonheur de l'objet aimé ; il se soumet à la contrainte, aux privations ; il combat ses désirs, consent même à paraître froid, capricieux, presque méprisable aux yeux de la personne aimée, pourvu qu'il assure son bonheur et la mette à l'abri des chagrins et de la censure.

Le cœur de Théodore, malgré toutes ses résolutions, venait de se dévoiler tout entier, et son regard, involontairement tourné vers Ellésif en achevant ces mots, remplit son âme d'un sentiment délicieux. Tout s'expliquait maintenant, un nouveau jour l'éclairait ; elle n'osa plus regarder Théodore, et demeura immobile dans une profonde et ravissante méditation.

Je proteste, monsieur Guévara, que vous parlez, sur cet intéressant sujet, comme un professeur, s'écria madame de Saint-Sauveur.

Non, non ; comme un amateur, reprit gaiement le chevalier ; et il ne put se défendre de le regarder en même temps d'un air malin.

Théodore éprouvait, dans ce moment, les tourments du remords. Il se reprochait ce qu'il venait de dire devant Ellésif, et cherchait à réparer sa

faute. J'ai parlé, peut-être, tout de travers, dit-il, essayant de cacher sa confusion sous un air de gaieté ; et je prie qu'on me pardonne en faveur de mon inexpérience. Mais laissons ce sujet, monsieur le chevalier, et si vous m'en croyez, faisons une partie d'échecs. — Vous feriez bien mieux, dit le chevalier, d'achever votre découpe. — Je ne la finirai pas, répondit Théodore, cherchant à reprendre sa feinte froideur.

Ellésif leva ses yeux pleins de larmes et les baissa aussitôt. — Mon dieu ! mon enfant, s'écria madame de Saint-Sauveur, c'est un rhume qui cause votre migraine, je le vois à vos yeux humides. — Si je connaissais moins Ellésif, interrompit le chevalier, je regarderais cette migraine comme un mal de commande, un véritable manège de coquette, car je là trouve cent fois plus jolie encore avec cet air touchant et ce regard mélancolique ; mais je ne veux pas plaisanter, car je suis persuadé qu'elle souffre beaucoup ; je donnerais tout au monde pour la guérir et la distraire. Ellésif le remercia par un doux regard, dit qu'elle se trouvait mieux, et pria le chevalier de jouer aux échecs.

J'ai bien une autre proposition à lui faire, dit madame de Saint-Sauveur. En même temps elle proposa au chevalier de s'inscrire parmi les souscripteurs pour l'établissement d'un spectacle français à Copenhague. — Je n'ai point d'argent, madame. — Quelle folie ! chevalier ; n'êtes-vous pas héritier du lord Feversham ? — Qu'importe à ma fortune actuelle son héritage ? à présent, je n'ai pas une guinée. — Allons, c'est horrible, dit madame de Saint-Sauveur, de me refuser cinquante ducats. A quoi donc dépensez-vous votre revenu ? — Oh ! à cinquante folies : le jeu, le vin, les chevaux, etc — Vous êtes un bien mauvais sujet, dit madame de Saint-Sauveur en s'éloignant.

Comment pouvez-vous donner une si mauvaise opinion de vous ? dit à voix basse Théodore au chevalier, quand vous êtes entièrement l'opposé de ce que vous annoncez ? Faut-il donc se montrer dans le monde tel qu'on est réellement, mon cher Guévara ? Nos amis seuls doivent nous connaître à fond. Que vous seriez dupe de vous laisser tromper par l'extérieur ! — Je m'étonne, en effet, quelquefois, delà conduite de certaines personnes, et de leur apparente gaieté. Ellésif crut cette remarque faite pour elle ; un soupir qu'elle ne put étouffer augmenta l'agitation cachée de Théodore. — Eh ! pourquoi vous étorifier ? reprit le chevalier ; la société n'est-elle pas une réunion de comédiens qui jouent chacun leur rôle le mieux qu'ils peuvent. — Grand dieu ! s'écria Théodore, quel effrayant tableau vous faites de la

société !.... Toujours acteurs !.... Ah ! laissez-moi croire qu'il existe des gens sincères, et que vous êtes de ce nombre ! Laissez-moi croire aux doux épanchements de l'amour et de l'amitié. — Il est quelquefois bien dangereux de s'y livrer, dit tendrement Ellésif : la sincérité, la sensibilité, ne sont que trop souvent tournées en ridicule dans le monde. — Est-il possible ? s'écria Théodore, sans oser la regarder ; ah ! combien alors le monde me paraît odieux !

En vérité, Guévara, dit le chevalier, vous prenez les choses trop sérieusement. Il faut aimer le monde tel qu'il est, et ne pas s'étonner de l'égoïsme qui y domine ; l'envie trouve plus facile de pleurer avec les malheureux que de se réjouir avec ceux que la fortune favorise.... Il y a des exceptions sans doute ; mais je vous parle ici du général.... Oui ; vous avez beau secouer la tête, vous, modèle de vertu, cela n'en est pas moins vrai, Déchirez-nous maintenant, si cela vous amuse. — C'est vous qui m'amusez beaucoup, dit Théodore en souriant — Oui ; comme un charlatan, n'est-il pas vrai ? Vous vous moquez de moi ; vous me méprisez, peut-être ; vous me regardez comme un homme insensible, immoral.... Oh ! non, non, s'écria Théodore, en le regardant de la manière la plus aimable ; je vous aime, je vous estime, et je sais que vous êtes capable de tout ce qui est bon et généreux. La manière dont Théodore appuyait sur ces mots fit rougir le chevalier, qui s'écria : Qu'ai-je donc fait qui mérite un tel éloge ? — Ne me bravez pas, dit gaiement Théodore, et voyant entrer plusieurs personnes, il ajouta à voix basse, à moins que vous ne vouliez paraître aux yeux de tous, malgré votre masque comique, ce que vous êtes pour le capitaine Feldsporre et pour moi.

Ce nom expliqua tout au chevalier ; il rougit encore, et pour dissimuler son embarras, il entraîna madame de Saint-Sauveur dans l'autre salon où la danse avait succédé à la musique, et se lança dans le cercle des walseurs.

Théodore ne dansait presque jamais ; Ellésif souffrait : ils restèrent donc l'un et l'autre dans le cabinet. Théodore prit un livre qu'il paraissait lire avec attention ; Ellésif le regardait à la dérobée et s'accusait d'injustice. Elle sentait maintenant que toute sa conduite était inspirée par le plus pur attachement.

Toujours vive, toujours extrême elle désirait réparer ses torts du moment qu'elle les connaissait ; abandonnant donc sa feinte hauteur, elle s'approcha de Théodore et lui demanda ce qui l'occupait si fortement. C'était la première fois, depuis quelques semaines, qu'elle lui adressait une question.

Agréablement surpris et touché du ton ému et timide avec lequel elle lui parlait, tout son corps tressaillit ; ses yeux se levaient alternativement sur elle, et retombaient sur son livre qui tremblait dans sa main ; cependant, fidèle à sa sévère résolution, il nomma simplement l'ouvrage, mais d'une voix à peine intelligible. L'extrême agitation d'Ellésif lui était la force de faire un mouvement, de prononcer un mot. Immobile auprès de Théodore, elle gardait le silence, imaginant follement qu'il partageait l'émotion délicieuse qui remplissait son cœur. Elle prenait son trouble et son saisissement pour l'expression de la joie et du bonheur, et ne songeant plus à la distance qui se trouvait entre eux, elle croyait qu'il n'attendait que l'assurance d'être aimé pour exprimer son amour.

— Vous ne voulez donc pas finir votre découpure ? lui dit-elle après un long silence ; je la trouvais déjà si jolie !

Le cœur de Théodore fut enivré par le doux son de cette voix ; peu s'en fallut qu'il ne lui avouât tous les combats de son âme. Il eût volontiers donné sa vie pour obtenir la consolation de lui découvrir ses véritables sentiments, et apprendre s'il était aimé autant qu'il aimait lui-même ; mais rappelé à lui par ses principes et par son devoir, il se leva brusquement et répondit que l'entreprise était trop difficile pour qu'il pût l'achever. En disant ces mots, il s'élança hors du cabinet et courut se renfermer dans sa chambre, où il se livra à son amour et à ses regrets avec une impétuosité que son courage et sa raison ne purent modérer.

CHAPITRE IV.

A dater de cette soirée, Ellésif trouva Théodore encore plus froid, plus réservé. Tour à tour en proie au doute, à la crainte, à l'espérance, elle ne savait plus si elle devait attribuer sa conduite aux procédés délicats d'un amant sans espoir, à l'indifférence ou bien à l'insolent triomphe de l'amour propre satisfait d'inspirer la tendresse qu'elle cachait si mal. Absorbée par tant de sentiments divers, flottante entre mille projets, elle ne songea pas au seul parti qu'elle avait à prendre.

Ce parti était bien simple ; elle devait avouer ses sentiments à son père. S'il les approuvait, elle pouvait alors s'y livrer sans remords et sans crainte ; s'il les blâmait, il éloignerait du moins le danger en éloignant Théodore. Malheureusement Ellésif s'abandonnait à des espérances romanesques, et par un contraste singulier, elle désirait vivement que son père et sa sœur pénétrassent ses secrets sentiments, quand le courage et la force lui manquaient pour en faire l'aveu.

Le seul ami qui la surveillait avec affection et l'avertissait hardiment, Gaston de Roye, venait de partir. Peut-être était-il le seul avec qui la timide Ellésif eût enfin osé ouvrir son cœur.

Cependant, le jeune russe, amant rebuté d'Anasthasia, Apraxin, avait insensiblement offert son hommage et ses vœux à la douce, à la compatissante Ellésif. Elle n'encourageait point cette passion : toutefois, Théodore en conçut un mortel désespoir.

Persister dans sa résolution d'éviter Ellésif lorsqu'un redoutable rival était auprès d'elle, lui paraissait impossible, Il souffrait les tourments de l'enfer, lorsqu'il voyait cet aimable jeune homme assidu aux côtés d'Ellésif qui, même en le regardant, ne pensait qu'à Théodore,

La jalousie combattait l'intégrité ; quelquefois, il était sur le point de déclarer à Ellésif tout ce qu'il souffrait, de lui reprocher d'avoir d'abord encouragés a présomption ; mais l'honneur le retenait sur le bord du précipice, et l'ancienne habitude de maîtriser ses sentiments lui donnait la force de résister à cette tentation dangereuse. Cependant, en dépit de tous ses efforts, une altération sensible se manifesta dans son caractère : naturellement doux et sérieux, il devint sombre et bizarre ; il évitait le

monde et se montrait insociable pour tout autre que pour le comte qui, de son côté, éprouvait aussi de grandes contrariétés et de vives inquiétudes.

Le roi se refroidissait évidemment pour lui et donnait les mêmes preuves de mécontentement à tout ce qui lui appartenait. Il retira tout à coup le commandement de la flotte à l'amiral ; le comte de Gulder lieu son frère, pour prévenir un pareil affront, offrit respectueusement sa démission de la vice-royauté de Norvège : le roi l'accepta et choisit un de ses propres frères pour remplir ce poste éminent.

Cet événement fut un coup de foudre pour le comte de Lauvenheim qui prévint dès-lors sa disgrâce prochaine. Le roi, après avoir discuté avec lui le moyen de gagner le prince régent de Holstein et de le dédommager de ce qu'il perdrait en se brouillant avec la Suède, chercha à pénétrer adroitement quel prix le comte mettrait pour lui-même au service qu'il rendait à l'état, et apprit avec mécontentement que la vice-royauté de Norvège était la seule récompense qu'il crût digne de lui être offerte. Les présentations du comte, ses projets relativement à l'union d'Anasihasia, l'intrigue qu'il avait sourdement menée à Finsu du roi, tout servit à confirmer les soupçons que ses envieux avaient adroitement jetés dans l'esprit du monarque. Les ennemis du comte firent remarquer ses prodigalités et sa magnificence ; on l'accusa de vouloir éclipser la majesté du trône, en attirant sur lui l'attention et l'admiration générales ; c'était, disait-on, ou vanité puérile ou perfide ambition : il fallait mépriser la première, mais craindre la seconde.

Tandis que ces idées aigrissaient l'esprit du monarque, les Suédois forçaient les Danois à évacuer leurs récentes conquêtes. On profita de ce malheur dont les généraux seuls étaient responsables, pour augmenter la mauvaise humeur du roi contre son ancien favori.

D'un autre côté, les émissaires de la Suède, convaincus qu'il allait de leur intérêt de perdre un ministre habile, dont ils redoutaient les talents, parvinrent, par d'artificieuses manœuvres, à se donner momentanément une apparence d'intelligence avec le comte. L'événement détruisit le soupçon ; mais la confiance du roi était évanouie, et la confiance une fois perdue n'est presque jamais reconquise.

La chute du comte de Lauvenheim fut aussi rapide que l'avait été son élévation. Un matin, le roi lui dit froidement qu'il avait changé d'avis, qu'il ne voulait pas s'abaisser jusqu'à la trahison pour acquérir une province, qu'il croirait la payer trop cher en recherchant l'amitié de l'évêque ; qu'en un mot, c'était par les armes et non par l'artifice qu'il voulait assurer ses

succès. Le soir de ce même jour, le comte de Lauvenheim perdit toutes ses places et fut honorablement exilé, avec le titre de gouverneur d'une province de ce même royaume où il s'était flatté de régner comme vice-roi.

Bien sûr d'avoir, dans cette circonstance, mieux servi son roi que son Dieu (car s'il avait manqué à toutes les lois de l'équité, c'était pour l'agrandissement du Danemarck), l'indignation du comte égala son chagrin. Il déposa, dans le sein de Théodore, et sa justification et ses plaintes. Théodore adoucit la blessure qu'il ne pouvait guérir, et tout en désapprouvant l'insidieuse politique du comte, il ne pouvait se résoudre à l'en blâmer, car il le croyait sincèrement aveuglé par les droits prétendus et les intérêts de sa patrie

L'histoire fut racontée de manière qu'aux yeux de Théodore rien ne pouvait surpasser l'injustice et la fausseté du roi. Le comte lui paraissait rempli de zèle, d'intégrité, de désintéressement ; et plus son respect et son intérêt augmentaient pour son protecteur, plus son indignation croissait contre le souverain qui récompensait si mal ses services. Cependant, aucune idée de vengeance n'entraît dans l'âme douce et pure de Théodore ; mais il aurait sacrifié ses plus chères espérances pour désabuser le roi et rétablir le comte dans ses bonnes grâces.

Peu d'heures avant cet événement, Théodore s'affermissait dans la résolution de fuir Ellésif qui venait d'écarter Apraxin par un refus adouci, mais positif : toutefois, comment penser maintenant à quitter son bienfaiteur trahi par la fortune, son bienfaiteur qu'il aimait avec une affection vraiment filiale, qu'il écoutait avec toute la dévotion d'un disciple ? Comment pousser l'ingratitude jusqu'à porter le dernier coup à ce cœur si noble et déjà si cruellement blessé ?

Ellésif, en apprenant que son père perdait la faveur du roi et servait transplanté d'une des plus grandes places du royaume dans le gouvernement éloigné d'Agerhuus, s'affligea un moment, mais se consola bientôt, en pensant qu'elle vivrait éloignée du grand inonde, depuis longtemps peu attrayant pour elle, d'Apraxin dont les assiduités l'importunaient, et plus rapprochée que jamais de Théodore dont elle pouvait à loisir étudier et pénétrer peut-être les sentiments. Elle se faisait d'ailleurs illusion sur le déplacement de son père, qu'elle ne regardait pas comme une disgrâce. Elle se flatta qu'il se consolerait comme elle en se voyant placé sur un théâtre où il pourrait déployer ses talents et sa bienfaisance.

Des quatre gouvernements de Norvège, celui d'Agerhuus est le plus considérable. A l'époque où il fut donné au comte de Lauvenheim, il jouissait d'une supériorité prononcée sur les autres, comme siège de la cour supérieure de justice. D'ailleurs, le prince Charles, nouveau vice-roi, aimait beaucoup plus les plaisirs que les affaires ; il n'était donc pas vraisemblable que le gouverneur d'Agerhuus eût le désagrément de voir ses projets contrariés par un supérieur.

A quelque différence près dans les honneurs et le crédit auprès de son souverain, rien ne lui parut changé dans sa situation ; comte de Lauvenheim, il était toujours gendre du dernier roi, et possesseur d'une immense fortune ; une fois en Norvège, il n'aurait point de rivaux pour le rang ; les dignités et le bonheur étaient toujours dans ses mains : Ellésif le croyait du moins ; elle ignorait heureusement toute l'intrigue relative au prince régent de Holsteiu, et n'entendant plus parler du colonel Muller, elle oubliait jusqu'à son existence. Anasthasia, bien instruite au contraire, partageait le ressentiment et l'humiliation de son père. La tournure élégante et la vivacité des manières du jeune évêque lui avaient beaucoup plu durant leur courte entrevue ; le rang du prince régent l'avait éblouie ; ses manières, son esprit l'avaient séduite malgré la brièveté de leur entrevue ; enfin la correspondance passionnée du jeune prince, l'impétuosité, l'enthousiasme de son amour, achevèrent d'émouvoir l'indolente Anasthasia, et firent naître dans son cœur le seul sentiment de préférence qu'elle eût jamais éprouvé ; sentiment produit bien plus par l'ambition que par l'amour ; et docile aux conseils de son père, elle augmentait l'ardeur du prince par son extrême réserve.

Sans soupçonner l'étendue des plans du comte de Lauvenheim, et uniquement occupé de l'espoir d'épouser une beauté dont il joindrait les immenses propriétés à ses possessions, et peut-être au duché dont il pouvait hériter, le jeune prince eut l'imprudence de communiquer les lettres dans lesquelles Anasthasia l'assurait qu'elle n'épouserait jamais un homme capable de préférer les intérêts de la Suède à ceux du Danemarck ; qu'elle ne consentirait jamais à s'allier à lui tant qu'il ne se serait pas ouvertement prononcé en faveur de cette dernière puissance, attendu que ce serait se déclarer l'ennemie du roi aux bontés de qui son père devait tout.

Dans une autre lettre, elle touchait quelque chose des désirs de son père et des promesses du roi, et cherchait à prouver que le Holstein avait été injustement démembré du Danemarck. Elle y parlait des succès des Danois,

de la chute probable de la monarchie suédoise attaquée par les puissances voisines en l'absence de son roi, et voulait persuader au régent qu'il pouvait retarder mais non pas empêcher la perte du Holstein ; qu'en conséquence il serait sage à lui de faire pour son neveu et pour lui-même un arrangement secret avec la cour de Danemarck.

Cette lettre demeura long-temps sans réponse, et, dans l'intervalle, arriva la disgrâce du comte de Lauvenheim.

Ces événements furent bientôt sus du régent, qui, jeune, sans expérience, voulant travailler pour lui, prévint le départ d'Anasthasia, et lui écrivit pour lui demander une autre entrevue en Norvège.

Le comte de Lauvenheim ne se doutait pas qu'en permettant à sa fille d'accorder cette entrevue, il s'exposait à tomber dans les pièges d'un plus heureux politique que lui. Plein de confiance dans ses talents, se flattant que le roi, mieux instruit, lui rendrait justice et comprendrait que son ambition personnelle était liée aux intérêts véritables du Danemarck, il espérait être chargé de discuter, de régler les prétentions respectives des cours de Stockholm et de Copenhague, et projetait de se venger noblement en rendant un signalé service à son roi et à sa patrie. Il imposa donc silence à son ressentiment, et se prépara avec calme à quitter Copenhague.

Les arrangements de Théodore pour son départ, se bornèrent à peu de chose ; mais il avait à remplir des devoirs sacrés et bien doux pour son cœur. Il fallait prendre congé d'un homme excellent, d'un véritable et sensible ami, de M. Coperstad ; renouveler ses instances et ses instructions aux personnes qui pourraient découvrir Heinrich, et rendre une dernière visite à la tombe de son premier maître.

En arrivant à Copenhague, il s'était empressé de visiter le tombeau de Sergendal, dont-il avait oublié l'humeur, les soupçons injustes et l'ingratitude, pour ne songer qu'à ses leçons utiles et à ses premiers bienfaits ; il voulut revoir encore l'asile où reposaient les cendres du professeur. On était au mois de février ; un froid excessif, une neige épaisse, un ciel grisâtre, tout contribuait à donner un aspect lugubre au cimetière. Sur la tombe de Sergendal s'élevait l'aubépine plantée par Théodore ; dans ce moment elle paraissait privée de la vie comme celui dont elle couvrait la dépouille mortelle ; mais, comme lui, elle devait renaître et plus belle et plus vigoureuse.

Théodore absorbé, par ses pensées mélancoliques, réfléchissait à la brièveté de cette vie pendant laquelle l'homme se donne tant de peines, tant

de mouvement, comme si le ciel l'avait destiné à demeurer éternellement sur la terre. Il comparait la courte durée et l'importance de cette vie dont l'emploi doit décider de notre éternel avenir, de cette vie qui nous a été confiée comme un simple dépôt par le Créateur, et dont il faudra lui rendre compte un jour : compte terrible, auquel les hommes ne songent qu'au moment où ils ne peuvent plus s'en occuper !

Quand nous approchons de la tombe, les passions s'amortissent, l'imagination s'éteint, les affections seules subsistent encore ; et lorsqu'arrivés au terme de l'existence, nous nous trouvons, pour ainsi dire, placés sur les confins des deux mondes, nos pensées se reportent avec délices sur les purs attachements que nous avons dans celui-ci, et nous finissons notre carrière avec la douce espérance de les emporter dans l'autre. Ramené à ces idées par sa situation présente, Théodore oubliait, près du tombeau du professeur, ses projets de rang, de fortune, de recherches ; toute ambition se taisait dans son cœur ; mais son affection pour Dofrestom et Catherine, son dévouement pour le comte de Lauvenheim, sa tendresse pour Ellésif n'avaient jamais été si vifs. L'image de ces êtres chéris se mêlait aux idées solennelles inspirées par l'aspect des tombeaux, et leurs noms s'identifièrent à la prière qu'il murmura sur les cendres du professeur.

Après avoir rempli ce pieux devoir, Théodore alla prendre congé de M. Coperstad. Cette séparation causa de mutuels regrets à deux cœurs faits pour s'estimer, pour s'aimer ; leur amitié s'était accrue depuis qu'ils se connaissaient mieux l'un l'autre ; M. Coperstad avait généreusement obligé Théodore ; Théodore, en le vantant à son protecteur, avait à son tour amélioré le sort de son ami. Ils se promirent de se dédommager, par une correspondance suivie, d'une séparation si pénible.

Théodore, de retour au château, trouva tout le monde assez gaiement disposé pour le départ, excepté madame de Saint-Sauveur qui paraissait fort agitée et fort troublée. Sa bonne humeur ne se soutenait qu'au milieu des plaisirs ; déjà, depuis long-temps, ses compagnes avaient remarqué que ce n'était plus la même personne dans un vaisseau, dans un salon, dans la chambre d'un malade ou dans une salle de bal.

Quitter Copenhague au milieu de la saison des plaisirs, pour être transportée dans un pays de sauvages ; se trouver réduite, peut-être, à voir des femmes de marchands ou à ne voir personne ; renoncer à la cour, aux courtisans : quel sort cruel ! Qu'on ajoute à tant de privations

insupportables, la frayeur et les dangers d'un voyage par mer, et l'on concevra quels devaient être le mécontentement et les plaintes de madame de Saint-Sauveur.

Heureusement elle avait le caractère d'un enfant ; elle s'affligeait et se consolait avec la même promptitude. Ellésif l'assura qu'elle trouverait à Christiana : une très-bonne société ; que les riches habitants de la province donnaient des fêtes charmantes ; que le pays lui offrirait une source d'agréments par la nouveauté des sites, des usages ; et madame de St-Sauveur finit par concevoir la possibilité de vivre passablement en Norvège ; Théodore, de son côté, la tranquillisa sur les dangers du voyage dont elle se promit bientôt autant de plaisir qu'elle en redoutait d'abord les désagréments,

Le comte de Lauvenheim, au milieu de sa disgrâce, sut dissimuler son mécontentement et sa mortification. Jusqu'à son départ, sa maison fut, comme à l'ordinaire, le rendez-vous de la meilleure compagnie, et le modèle du luxe et de l'élégance que pouvait offrir l'Europe à cette époque. Il vivait avec la même splendeur que durant son court ministère. Le peuple, oubliant pour lui et son inconstance et son ingratitude accoutumées, se montra toujours empressé sur ses pas, et lui donna les mêmes témoignages d'attachement.

Dans les premiers moments, il avait confié au seul Théodore ses regrets amers ; mais bientôt reprenant sa fermeté, il ne lui parla que de plans de réforme et d'amélioration pour son gouvernement. Il prêta son château à l'un de ses parents, et laissa sa maison de ville aux soins de ses gens, dans le cas où ses filles voudraient venir à Copenhague.

Au moment de son départ, Théodore ne put s'empêcher de soupirer en quittant des lieux où il avait goûté la plus pure félicité jusqu'au moment où sa raison l'avait averti de son présomptueux amour et du danger de sa situation.

Ellésif pleura en jetant les yeux sur, ce petit jardin où Théodore cultivait pour elle des fleurs de Norvège : Pourquoi donc pleurait-elle, se demanda Théodore, qui ne pouvait deviner la cause de ses larmes ? Hélas ! pensait-il, si son cœur reste ici, si l'attachement qu'elle m'a témoigné n'est pas réel, si son cœur appartient à un autre, il vaudrait mieux, je le sens, nous séparer l'instant et pour toujours.

Le départ du comte de Lauvenheim et de sa famille eut plutôt l'air d'un triomphe que d'un exil. La multitude entourait sa voiture ; chacun désirait

voir encore une fois la belle Anasthasia et présenter son dernier hommage à un homme célèbre. Un grand nombre de personnes bénissait Ellésif et déplorait son départ ; ceux qui la connaissaient et l'aimaient le mieux, c'étaient les malheureux. Plusieurs désiraient et auguraient le retour du comte, d'après le peu de moyens de son successeur ; enfin, soit par intérêt, soit par reconnaissance, soit par politique, la foule s'empressait autour de la famille du comte en exprimant ses regrets et ses espérances.

Ils ne furent point retenus dans le port, La frégate qui devait les conduire était prête à mettre à la voile, et en dépit des fâcheuses prédictions de madame de Saint-Sauveur, ils arrivèrent à Christiana sans accident.

Aucun moment ne pouvait leur donner une idée plus favorable de leur nouvelle résidence. Tous les principaux habitants se rendaient en traîneaux à l'une de leurs plus belles fêtes d'hiver, et les rues étaient remplies d'une immense et joyeuse population. Frappée du goût et de la légèreté des traîneaux de la richesse et de la nouveauté des costumes, de la beauté des édifices, madame de Saint-Sauveur manifestait d'une manière plaisante son étonnement et sa joie de trouver un peuple civilisé dans une contrée où elle ne croyait voir que des huttes habitées par de misérables pêcheurs.

Théodore sentait qu'il était en Norvège, sa seconde patrie. Combien il se trouvait ému en revoyant ce pays, berceau de son heureuse enfance ! Involontairement il tourna les yeux vers Ellésif, dont les regards étaient fixés sur lui. Depuis quelques instants, elle observait la vive expression de sa physionomie, et se réjouissait de n'y voir aucune apparence de tristesse et de regret. Elle rougit et soudain baissa les yeux. Théodore agité, entraîné, hors de lui-même, s'approcha d'elle ; tout son cœur était sur ses lèvres tremblantes ; peut-être allait-il manquer à toutes ses résolutions : la rougeur et la confusion d'Ellésif le rappelèrent à la raison ; il soupira profondément et garda le silence. Une douce consolation le dédommageait d'une si pénible contrainte ; l'éloignement d'Apraxin, la retraite dans laquelle ils allaient vivre, l'aimable embarras d'Ellésif, tout lui faisait croire qu'elle était plus entièrement à lui.

Les âmes sympathisent quelquefois, sans paraître se communiquer. Ellésif et Théodore marchaient auprès de la voiture, le long d'un petit bois qui conduisait au gouvernement, et tous deux pénétrés d'une émotion délicieuse, s'abandonnaient à leur mutuelle affection avec une confiance qu'ils n'avaient encore jamais éprouvée. Toutefois, Théodore savait maîtriser des sentiments qu'Ellésif déguisait mal, ou plutôt ne songeait pas

à déguiser. Quand elle se croyait aimée, son bonheur était parfait ; mais lorsque l'honneur et la réflexion forçaient Théodore à reprendre son apparente froideur, elle ne se rendait pas compte des motifs qui pouvaient diriger sa conduite ; elle jugeait mal, parce qu'elle était trop profondément sensible, et s'abandonnait aux larmes, aux regrets. Dans ce moment elle éprouvait une douce joie, et se félicitait de vivre plus rapprochée que jamais de Théodore.

CHAPITRE V.

LA famille de Lauvenheilm fut bientôt établie dans sa nouvelle habitation. Après avoir reçu les visites de toute la société des environs, le comte voulut faire une tournée dans son gouvernement. Son cœur généreux s'était toujours occupé du bonheur de ceux qui dépendaient de lui ; maintenant il formait, par bienfaisance et par amour-propre, mille projets pour la prospérité des Norvégiens. Mais avant d'entreprendre aucune réforme, aucune amélioration, il trouvait nécessaire de connaître par lui-même leur situation et ce qu'il y avait d'imparfait dans le gouvernement.

Il se proposait de voyager sans suite, de laisser Théodore au gouvernement pour examiner la conduite des personnes qui devaient le remplacer durant sa courte absence, et lui en rendre un compte fidèle.

Une lettre importante du régent de Holstein, alors en Suède, déterminait le comte de Lauvenheilm à prendre Anasthasia pour compagne de voyage. Sur la frontière, il espérait avoir facilement, et à l'insu de tout le monde, une entrevue avec le prince. Il se flattait de triompher de ses scrupules et de lui faire abandonner ses premières prétentions. S'il pouvait l'amener à un si important consentement, il se croyait certain d'obtenir de son souverain une entière approbation. En effet, les Suédois faisaient des progrès si rapides que Frédéric ne devait plus compter sur le succès par le seul moyen des armes.

Si, au contraire, le prince régent persistait à demeurer neutre entre le Danemarck et la Suède, et à rester fidèle à son devoir et à l'honneur, le comte était fermement décidé à ne pas courir plus long-temps le risque de perdre son alliance, malgré tous les inconvénients qui pourraient en résulter. Sans doute le roi de Danemarck serait mécontent ; mais il ne pourrait refuser son consentement à l'union d'Anasthasia avec le régent gardant une parfaite neutralité, ni accuser ce prince de mauvaise foi sur un simple soupçon.

Anasthasia, quoique délicate et difficile, ne fut point trop effrayée de renoncer momentanément au luxe qui l'entourait, pour parcourir des lieux probablement fort incommodes ; de voyager avec une seule femme de chambre, et de se trouver avec des personnes inconnues elle devait revoir le

seul homme qui avait ému son cœur insensible : rien ne lui paraissait désagréable.

Comme les affaires de son père l'attiraient particulièrement dans les principales villes de son gouvernement, elle n'avait point à craindre de traverser des torrents profonds et rapides sur des ponts presque aériens. Elle savait qu'elle voyagerait, sinon commodément, du moins avec sûreté, et elle avait la certitude de plaire au comte en se montrant dans tout l'éclat de sa beauté aux habitants de son gouvernement.

Aussitôt que l'intention du comte fut connue, les norvégiens, instruits de l'étonnante beauté d'Anasthasia, accoururent en foule de toutes parts pour voir à son passage cette nouvelle merveille, et partagèrent bientôt l'enthousiasme des habitants de Copenhague.

Madame de Saint-Sauveur et Ellesif restèrent à Christiana ; et quoique Théodore fût accablé chaque jour par une multiplicité d'affaires, et qu'il voulût fidèlement remplir ses nouveaux devoirs, il ne pouvait refuser d'accompagner les dames toutes les fois qu'elles réclamaient ses bons offices. Madame de Saint-Sauveur cherchait à s'en emparer entièrement ; elle retenait son bras lorsqu'elles faisaient quelques parties dans les campagnes environnantes, et elle s'entretenait sans cesse avec lui ; enfin, elle fit si bien, que beaucoup de personnes imaginèrent qu'elle en voulait au cœur de Théodore et qu'elle ne lui était pas indifférente. Par ses inconséquences, elle éloigna les soupçons qui auraient pu nuire à Ellesif. La différence de leur genre de vie, la simplicité qui avait remplacé le luxe, plaisaient à la jeune comtesse ; elle aimait à croire que son état n'était plus le même, et qu'elle se trouvait maintenant plus rapprochée de la condition de Théodore ; et, dans toutes les occasions, elle s'exprimait de manière à le familiariser avec la même idée. Le respect de celui-ci augmentait au contraire depuis que la famille du comte de Lauvenheim semblait avoir moins de titres aux hommages des autres ; et, avec un courage devenu chaque jour plus difficile et plus méritoire, il imposait silence à sa passion.

Ce louable effort surpassait presque ses forces, car il ne pouvait plus douter des sentiments d'Ellesif ; ils se trahissaient à chaque instant, et par le soin même qu'elle prenait de les cacher. Un excès de timidité et de mélancolie succéda bientôt à l'aisance et à la gaieté momentanée qu'elle avait montrée durant le voyage ; et, lorsqu'il s'éloignait d'elle, son abattement devenait extrême, Madame de Saint-Sauveur attribuait la tristesse d'Ellesif aux regrets d'avoir quitté Copenhague, et celle de

Théodore à son inquiétude sur l'issue des recherches que l'on faisait en Espagne pour son compte. Elle commençait à trouver Christiana supportable ; les par ; fies de traîneaux lui paraissaient délicieuses, et l'empressement des dames à suivre les modes qu'elle donnait, l'enchantait. Elle ne se trompait pas dans ses conjectures sur Théodore ; il attendait avec une vive inquiétude des nouvelles de Dofrestom et du chevalier ; en Espagne reposait tout son espoir. S'il se trouvait l'égal d'Ellésif, aimé comme il l'était de son père, et préféré si clairement par elle, quel rival pouvait-il craindre ?

Comme leur changement de résidence devait nécessairement retarder l'arrivée des lettres de Dofrestom, le comte avait de lui-même offert à Théodore de le laisser partir après son retour, et Théodore attendait ce moment avec une impatience qu'il ne pouvait déguiser.

Ellésif conçut une nouvelle alarme. Sa vive imagination lui persuada que l'extrême impatience de Théodore provenait d'un attachement qui le rappelait dans le séjour de ses premières années, et que ses bizarreries, ses inégalités, sa réserve avaient la même cause : car elle ne pouvait concilier son émotion en parlant de l'amour, et ses manières si froides, si sévères avec elle. La pitié seule l'entraînait d'abord à lui marquer quelque amitié dont sa préférence pour une autre réprimait bientôt l'expression. Quelquefois, elle se plaisait à penser qu'elle était aimée et que la reconnaissance et le respect de Théodore pour le comte retenaient l'aveu de ses sentiments. Alors, elle formait des vœux pour que les informations attendues fussent de nature à lever tous ses scrupules, et s'arrêtait à cette dernière idée, comme à l'unique objet de ses désirs.

Le genre de vie qu'elle menait lui offrait peu de distraction. Quelle différence entre leur société actuelle et le cercle choisi qui se l'assemblait chaque jour chez le comte de Lauvenheil ! En vain madame de Saint-Sauveur déployait toute sa gaieté, en vain elle entraînait Ellésif au milieu des amusements et des fêtes ; rien ne pouvait dissiper sa mélancolie profonde. L'étude des corps célestes devint son plaisir favori : elle avait toujours admiré les étoiles comme un brillant ornement de la voûte azurée ; mais leur clarté et leur éclat particulier, au milieu de l'atmosphère pure de la Norvège, augmentèrent son goût pour l'astronomie.

Dans le commencement de leur connaissance, Théodore lui aurait offert d'être son maître : maintenant il gardait le silence tout en regrettant de ne

pas oser se fier à lui-même pour être son guide. Jamais sacrifice ne lui avait coûté autant.

Il attendait chaque jour avec inquiétude une lettre de Dofrestom, qui n'arrivait pas. Enfin un courrier du comte de Lauvenheim annonça qu'il serait de retour à Christiana sous peu de jours. Il l'écrivait à Théodore qui, se trouvant seul dans ce moment, voulut aller sur-le-champ communiquer sa lettre à madame de Saint-Sauveur et à Ellésif ; et, ne les ayant pas trouvées dans le salon, il se hasarda à les chercher dans un petit cabinet qu'Ellésif avait plus particulièrement réservé pour elle.

Théodore frappa légèrement à la porte et crut entendre sa douce voix répondre ; il se trompait ; mais il entra et la surprit un livre à la main et fondant en larmes. En l'apercevant, elle tressaillit et voulut cacher ses pleurs en voilant précipitamment son visage avec quelques tresses de ses beaux cheveux noirs qui s'échappaient en désordre d'un réseau. Théodore murmura quelques mots sur la lettre qu'il lui présentait ; mais Ellésif ne pouvant parvenir à maîtriser son trouble, se leva et s'élança hors du cabinet.

L'émotion de Théodore était trop grande pour qu'il eût la force de suivre Ellésif ; il demeura quelques minutes immobile. Quel sentiment faisait couler ses larmes ? Était-ce un chagrin personnel ? Était-ce pitié des tourments qu'il endurait ?..... Agité, incertain..... Théodore posa la lettre du comte sur la table pour qu'Ellésif la vît à son retour, et prit le livre qu'elle tenait un moment auparavant, curieux de savoir s'il n'était pas la cause de ses larmes. C'était une collection de poèmes anglais ; et voyant la page, ouverte encore, toute mouillée des pleurs d'Ellésif, il la porta avec vivacité à ses lèvres. Cette action, qui semblait l'identifier avec les sentiments et la personne d'Ellésif, le jeta dans un ravissement inexprimable ; il n'était plus maître de lui, et si Ellésif avait paru, c'en était fait des résolutions de Théodore, il tombait à ses pieds et lui révélait ses combats et son amour.

Revenu un peu à lui-même, il lut, sur cette page qu'il couvrait de baisers, des vers où l'auteur exprimait les tourments d'un amour malheureux. Non, ce n'était pas une vaine illusion ; les pleurs d'Ellésif avaient coulé à la lecture de ces vers qui peignaient, trop fidèlement sans doute, ses inquiétudes, ses regrets, et la douloureuse situation de son cœur. Théodore lut et relut vingt fois cette feuille garant de son bonheur ; et, oubliant tout ce qui pouvait empoisonner la certitude d'être aimé, il s'abandonna aux transports d'une joie qui, pour le moment, absorba toute autre idée ; mais

les pas de quelqu'un qui approchait l'arrachèrent à cet heureux songe, il se hâta de sortir, et rentra dans son appartement.

Ce premier moment d'ivresse ne fui pas long et fit promptement place au découragement et au désespoir. Il se reprocha d'aspirer à un trésor qu'il ne pouvait posséder, et sentit que l'assurance d'avoir touché le cœur d'Ellésif était un nouveau malheur pour lui, puisqu'après tant de jours écoulés il n'apprenait rien qui pût lui donner l'espoir d'être l'égal de celle qu'il adorait. Pâle et pensif, il était assis, les yeux fixés sur un livre qu'il essayait en vain de parcourir, lorsqu'une voix bien familière à son oreille attira son attention. Il tressaillit de joie et de crainte en embrassant son premier ami.

Le maintien de Dofrestom assurait que nulle cause fâcheuse ne l'amenait à Christiana ; si des larmes coulaient sur ses joues vénérables, c'étaient des larmes de joie.

— Je suis si heureux de vous revoir ! s'écria-t-il, si étonné de me retrouver près de vous ! Oh ! quel bienfait de la Providence ! ... Mais, mon cher enfant, comme vous êtes changé ! Le comte est-il toujours bon pour vous ?

— Meilleur que je ne puis l'exprimer, répondit Théodore en rougissant ; je suis parfaitement bien ; mais songez, mon père, que ma vie se passe en occupations sédentaires, et ne vous étonnez pas de me trouver pâli et maigri. Comment se porte Catherine ? Tous les bons habitants d'Aardal ? Qui vous amène à Christiana ?

Immédiatement : après avoir reçu votre lettre, répondit Dofrestom, je ne pris conseil que de mon cœur, et me mis à la recherche du marin de Lavanger. Ces recherches furent inutiles pendant quelques jours ; à la fin, un heureux hasard me fit rencontrer une personne qui m'apprit que Cari avait quitté le service de mer et était établi à Christiana.

Sans redouter la fatigue, et sans nie méfier de mes forces, je m'y rendis, afin d'obtenir de lui une déposition conforme à vos désirs ; et si les événements ne vous avaient pas conduit en Norvège, j'allais partir pour Copenhague.

J'apporte un petit coffre d'ivoire ; dépôt sacré et important que je ne voulais pas confier à d'autres soins que les miens... Après vous l'avoir remis, mon cher Théodore, après vous avoir de nouveau donné ma bénédiction, je retourne dans ma paisible vallée attendre l'événement, et prier qu'il soit heureux.

J'ai trouvé Cari très-disposé à témoigner et je lui ai proposé de venir avec moi chez le Gouverneur de la Province, afin de donner à cet acte toute l'authenticité, toutes les solennités nécessaires. Jugez de ma surprise lorsqu'en arrivant ici j'ai su crue le comte de Lauvenheim venait d'être nommé Gouverneur ; jugez de ma joie lorsque j'ai appris que vous l'accompagniez et que mon voyage se trouvait aussi heureusement abrégé ! Impatient de vous revoir, de vous presser sur mon cœur, j'ai laissé Cari dans la salle d'audience et je me suis fait conduire à votre appartement Voici, mou enfant, le petit coffre d'ivoire qui appartenait à votre mère, ajouta Dofrestom en défaisant le mouchoir qui l'enveloppait et en le lui remettant.

Théodore le reçut avec une émotion impossible à détruire. — De ma mère ! s'écria-t-il en le pressant respectueusement contre ses lèvres et en l'arrosant de larmes qui, malgré lui, s'échappèrent de ses yeux.

Dofrestom respectait trop un pareil sentiment pour chercher à le contraindre ou à le distraire. Il garda le silence, et, disant qu'il allait donner rendez-vous à Cari pour une autre heure, il sortit et laissa Théodore seul.

Jamais, depuis qu'il existait, Théodore n'avait senti une aussi forte émotion. Il tenait dans ses mains ce qui, probablement, allait décider de son sort et de son bonheur..... Il brûlait d'impatience de connaître enfin ses parents, et cependant il n'osait ouvrir le coffre..... Quel serait son désespoir si, en déchirant le voile qui couvrait son origine, il ne se trouvait plus digne d'aspirer à la main d'Ellésif !

Il le tenait dans ses mains, immobile, et les yeux fixés dessus, lorsque Dofrestom rentra. Honteux de sa vive émotion, il posa le coffre et demanda s'il pourrait l'ouvrir en ôtant simplement le lien qui l'attachait ; Dofrestom répondit en coupant lui-même le nœud, et ouvrit le coffre.

La vue des objets qui avaient appartenu à ses parents renouvela l'agitation de Théodore ; il se leva tout troublé. — Pardonnez-moi, cher père, s'écria-t-il, je vous demande la permission d'examiner ces papiers sans témoin. Je vais vous confier à quelqu'un qui vous fera voir la maison, et je vous rejoindrai bientôt.

Dofrestom éprouvait fort peu de curiosité de voir la maison ; mais désirant laisser Théodore libre, il suivit l'intendant chargé de le conduire.

Dona Aurélia, toute entière à l'amour, n'avait pas reçu les lettres de Don Balthazar avec plus d'agitation que n'en éprouvait leur fils en ce moment. Elles lui firent connaître les événements de la vie de son père, ses

sentiments et ses principes : avec quel plaisir, quelle noble fierté Théodore y retrouva une entière conformité avec les siens !

Ce père, qu'il avait perdu depuis si long-temps, et qui lui était presque inconnu, semblait revivre en ce moment pour lui parler. Théodore lisait avec transport les tendres expressions adressées à sa mère ; son cœur palpait tour à tour de crainte, d'espoir, d'amour, en parcourant ces caractères où tous ces sentiments étaient retracés avec tant d'énergie, qu'il ne pouvait se persuader que la mort fût capable de les anéantir.

Oh ! non, s'écria-t-il, élevant vers le ciel ses yeux baignés de larmes, non, tout ne meurt pas avec notre enveloppe terrestre ; un amour si pur et si parfait doit triompher du trépas et vivre éternellement !

Le style et le contenu de ces lettres prouvaient à Théodore que son père était d'un rang élevé et fils aîné de sa famille ; mais il ne trouvait rien encore qui lui indiquât la qualité de son grand-père. Enfin le titre de comte de Roucezyalles, ce titre qu'Ellésif avait, en badinant, choisi pour lui, fit tomber le papier de ses mains ; et pendant quelques moments il lui fut impossible de continuer.... Acquérir la certitude d'une noble origine, être libre désormais d'aimer Ellésif, de le lui dire, d'aspirer à sa main !... Comment supporter cet excès de félicité !

Théodore se hâta de renfermer ses papiers dans sa cassette ; il la serra soigneusement dans son cabinet, et, cherchant à maîtriser sa vive émotion, il sortit pour rejoindre Dofrestom, contre lequel il ne put se défendre d'abordé quelque ressentiment. Mais ramené bientôt par la reconnaissance et la justice, il se reprocha son ingratitude, et n'éprouva plus que le besoin de rendre grâce à son père adoptif, des soins qu'il avait pris pour conserver un si précieux dépôt.

Arrivé près de la grande galerie, il entendit une douce voix dont les accents le firent tressaillir.... Mais la crainte n'agitait plus son cœur ; il pouvait bannir la froide réserve qu'il s'était jusqu'alors imposée, et l'avenir s'embellissait à ses yeux de toutes les illusions de l'espérance. Il se hâta d'ouvrir la porte de la galerie, et vit Ellésif auprès de Dofrestom, lui montrant un portrait de la belle Anastasia. Il s'arrêta un instant en contemplant l'un et l'autre, et, pour la première fois, il n'imposa point silence à ses yeux. Jamais elle n'y avait lu si positivement l'expression du plus tendre amour. Ellésif comprit ses regards ; confuse d'être surprise occupée du père adoptif de Théodore, plus confuse encore au souvenir de la scène qui avait eu lieu quelques heures auparavant, elle rougit et baissa les

yeux. Cependant, pour cacher son trouble, elle s'avança, en souriant, vers Théodore et se félicita d'avoir appris le nom de l'ami vénérable dont il l'avait entretenue si souvent. Je me suis fait un, plaisir, ajouta-t-elle, de lui montrer les tableaux et les statues de la galerie, et j'espérais bien profiter de sa conversation pour m'instruire du caractère, des mœurs et des usages des Norvégiens.

Théodore sourit de cette petite ruse, car sa voix tremblante et sa rougeur disaient qu'elle n'était pas sincère. Ellésif, née pour la vérité, se trahissait elle-même lorsqu'elle cherchait à la déguiser.

Dofrestom se loua beaucoup de l'extrême bonté de la jeune dame, qui lui avait montré tout ce qui était digne d'être vu, et qui avait bien voulu l'interroger sur ce qui l'intéressait le plus ; son fils adoptif, et son humble habitation.

Ellésif, en effet, s'était plus à faire raconter au vieillard les anecdotes de l'enfance de Théodore ; elle y trouvait de nouvelles preuves de sa supériorité, et elle conservait ce doux souvenir dans son cœur, comme un trésor pour ses méditations.

Théodore, avec une expression de tendresse inconnue à Ellésif, la remercia de sa bienveillance, qu'il regardait comme une preuve de bonté particulière et flatteuse pour lui-même. Tandis qu'il parlait, Ellésif remarqua l'altération de sa voix et le feu de ses regards, dont elle interpréta seulement le langage.

Dofrestom retourna auprès du portrait d'Anasthasia ; Théodore alors s'approcha d'Ellésif, et, d'une voix agitée, lui dit brièvement l'objet du voyage de son père adoptif.... Avez-vous lu quelques-unes de ces lettres ? s'écria-t-elle avec une vivacité qu'elle ne put réprimer ; que vous ont-elles appris ?... Savez-vous, enfin Son agitation devint si grande qu'elle ne put continuer ; mais ses yeux fixés sur ceux de Théodore, trahissaient un intérêt qui triomphait de sa timidité.

J'ai découvert la condition de mon grand-père, répliqua-t-il en respirant à peine, et faisant effort pour déguiser sous un air de gaieté son extrême émotion. Je suis assez heureux pour appartenir à la famille dont le nom vous plaisait : je suis petit-fils d'un comte de Roncezvalles.

Ellésif ne répondit pas ; mais que son silence était éloquent ! Ils restèrent un moment immobiles l'un et l'autre, sans proférer un seul mot, Ellésif oubliant que son agitation, sa rougeur trahissaient le secret de son cœur, et Théodore trouvant qu'elle ne pouvait plus rien lui apprendre en rompant le

silence ; ils revinrent à eux-mêmes, et, parmi mouvement simultané, se rapprochèrent de Dofrestom. — Après une si longue séparation, dit-elle, vous devez avoir tous deux mille choses à vous dire ; je vous laisse ; si mon père était ici, il serait heureux de reconnaître les soins généreux de votre respectable ami ; ainsi, je vous prie, monsieur Guévara, de lui rendre cette maison agréable pendant son séjour à Christiana. Madame de Saint-Sauveur et moi, nous dînons dehors aujourd'hui ; croyez que pour mon compte, j'en éprouve un regret bien sincère : elle accompagna ces paroles d'un gracieux sourire, et sortit.

Théodore fut touché de cette bonté, mais il ne voulut pas en profiter entièrement ; il se contenta de demander à dîner dans son appartement et s'assura, pour Dofrestom, une chambre commode dans le voisinage. Cependant, un changement remarquable s'était opéré dans la physionomie et les manières de Théodore, et Dofrestom ne pouvait plus se plaindre de la langueur et de la tristesse de son fils adoptif. Jamais il ne lui avait vu tant de vivacité, tant de gaieté, tant de feu dans les regards. Il était en effet transporté de joie. Ivre de bonheur, il comptait sur le cœur d'Ellésif et serrait dans ses bras l'ami, le protecteur de son enfance. En répondant à ses caresses, en l'écoutant, les yeux du bon vieillard se remplissaient de larmes. — Vous m'aimez, mon cher enfant ; je vous ai rendu heureux ce matin ; que devrais-je désirer de plus ? Cependant, chaque fois que je me réjouis, un poids affreux pèse sur mon cœur ; je me fais un reproche d'être heureux lorsque je ne connais pas le sort démon enfant prodigue. A la vue de ses larmes, le cœur sensible de Théodore se brisa. Il partagea ses sentiments comme s'il eût été le fils de Dofrestom et le frère d'Heinreich ; mais, hélas ! il n'avait rien de consolant à dire ; il se borna donc à répéter que plusieurs voyageurs devaient prendre des renseignements, qu'il fallait espérer un moment plus heureux ; qu'au surplus, il priait Dofrestom d'être bien assuré que, dans quelque lieu que la Providence l'entraînât, son père adoptif trouverait toujours en lui un fils reconnaissant et respectueux.

Dofrestom, absorbé par une amère douleur, garda long-temps le silence, Cependant, à la voix de son cher Théodore, l'espoir rentra dans son âme ; ses larmes cessèrent de couler, il sourit, promit d'éviter à l'avenir ce triste sujet, et répondit aux nombreuses questions que lui faisait Théodore sur la vallée.

Catherine, aussi bonne, aussi active, jouissait d'une santé parfaite ; Magdalen toujours gaie, n'avait pas encore épuisé toutes ses histoires ; Eric

l'aimait toujours ; enfin l'élan favori de Sergenclal vivait encore et ne quittait pas les environs de la maisonnette où il semblait venir chercher Théodore. Tous les voisins de Dofrestom lui envoyaient un présent rustique, en témoignage de leur souvenir et de leur amitié, car aucun d'eux ne l'avait oublié.

Après avoir écouté tous ces détails avec plaisir, Théodore instruisit à son tour Dofrestom de tout ce qui le regardait personnellement. Animé par la certitude d'être aimé, il s'étendit sur les bontés du comte, sur ses brillantes qualités, ses grands talents, sa générosité, avec une chaleur bien opposée à sa retenue ordinaire, et n'osant pas louer Ellésif toute seule, il dit des deux sœurs ce qu'il pensait de l'une ; il n'y eut pas jusqu'à madame de Saint-Sauveur dont il ne fit un portrait charmant ; et Dofrestom, avec une simplicité qui ne lui permettait pas de douter de la perfection des autres, s'écria : Que Dieu soit loué, mon enfant, vous êtes dans une famille d'anges ! Un nuage, alors, obscurcit son front, et Théodore devina avec chagrin que ce pauvre père s'affligeait du contraste qui existait dans le sort des deux jeunes gens qu'il avait élevés avec le même soin.

Après le dîner, Théodore proposa d'aller voir Cari. Sa déposition ne pouvait se faire qu'à l'arrivée du comte de Lauvenheim ; mais il était empressé de revoir ce matelot et de le remercier de l'intérêt qu'il prenait à son sort.

En revenant de cette humble visite, le traîneau d'Ellésif passa devant eux. Elle sourit gracieusement, et salua Dofrestom qui s'arrêta respectueusement, tenant à sa main son bonnet bleu. Elle eût bien désiré pouvoir s'arrêter, car jamais Théodore ne lui avait paru si intéressant que dans ce moment où d'autres le regardaient avec surprise et dédain.

Sans faire attention aux remarques des passants, il marchait doucement dans une rue pleine de monde, donnant le bras à un paysan norvégien. L'élégance de ses habits, jointe à sa grâce naturelle, offrait un singulier contraste avec la rustique simplicité et l'air provincial de Dofrestom qui s'arrêtait à chaque instant pour regarder les édifices publics, la belle perspective de la baie, et ne se doutait pas qu'il y eût le moindre ridicule à porter un costume différent de celui de son compagnon.

Lorsque Théodore s'arrêta pour voir passer le traîneau, son regard était plein de ce calme céleste, image du bonheur de l'âme. Une aimable rongeur couvrit ses joues, quand il s'aperçut qu'Ellésif tenait les yeux sur lui, et madame de Saint-Sauveur, trompée sur le motif de son trouble, s'écria : Ah

! ce pauvre garçon ! voyez comme il est honteux de l'étrange figure qui l'accompagne ; comment ce vieillard ose-t-il se montrer ? dans un moment il y aura foule dans la rue. — Ne voyons-nous pas chaque jour des paysans de tous les cantons de la Norvège ? reprit Ellésif ; qu'y a-t-il donc de si extraordinaire le vêtement de ce vénérable vieillard ? quant à moi, je le trouve tout-à-fait pittoresque. — Il lui convient à merveille, répliqua madame de Saint-Sauveur, mais il est horrible ; regardez un peu la singulière figure à côté de M. Guévara, dont la tournure est si élégante. — Ah ! vous avez donc fait cette découverte ? reprit Ellésif avec malice. Madame de Saint-Sauveur rougit, et, heureusement poulie Norvégien, ne songea plus qu'à se défendre contre les plaisanteries d'Ellésif.

Dofrestom et Théodore revinrent au gouvernement où ils passèrent la soirée ensemble dans ces doux épanchements de l'amitié et d'une mutuelle confiance. Cependant, par honneur et par délicatesse, Théodore garda le silence sur son amour. Il ne pouvait en effet révéler son secret sans trahir celui d'Ellésif, qui n'avait point donné son assentiment à un pareil aveu.

Dofrestom se retira de bonne heure, se mit à relire les lettres de son père, et à examiner les petits bijoux qui se trouvaient dans le coffre. C'étaient des présents de Don Balthazar ; plusieurs passages des lettres le prouvaient. Un de ces ornements, destiné à être porté suspendu au cou, représentait une petite guitare en or si parfaitement travaillée qu'on l'aurait prise pour le luth d'une Fée. Dans la lettre où il en était question, Don Balthazar faisait allusion à l'instrument national dont son Aurélia tirait des sons si doux, et décrivait l'effet qu'il produisait sur son cœur, dans les mêmes termes dont Théodore se servait en secret lorsqu'Ellésif chantait et jouait de la harpe. Après avoir achevé les lettres écrites avant leur mariage, il lut, avec un intérêt toujours croissant, celles qui le suivirent. Elles commençaient à l'époque où Don Balthazar était en Navarre, cherchant à se réconcilier avec le comte de Roncez-valles. Plusieurs passages-faisaient entrevoir la mutuelle sollicitude des deux époux sur la naissance d'un enfant qu'Aurélia regardait comme un événement propre à les réconcilier avec le comte. Théodore n'hésita pas d'abord à croire que cet enfant était lui-même ; mais avec quelle émotion il apprit par une autre lettre que cet enfant était une fille ! Il avait donc une sœur !.... Grand Dieu ! vivrait-elle toujours ? — O ma sœur ! s'écria-t-il, serai-je assez heureux pour vous voir ? Il n'en put dire davantage, et tomba dans une délicieuse rêverie.

Quant il eut achevé de lire les lettres, il chercha à faire dans sa tête un résumé de leur contenu, ce qui lui parut plus difficile qu'il ne l'avait imaginé, tant il était troublé par le plaisir que lui faisaient éprouver les sentiments de son père, et le désir de connaître plus particulièrement le caractère et les qualités de sa mère, et d'approfondir des événements qui étaient plutôt indiqués qu'expliqués.

Ce qui était clair pour Aurélia, qui connaissait toutes les circonstances ou tous les personnages dont parlait son mari, était obscur pour Théodore ; cependant, après une nouvelle et attentive lecture, il lui parut certain que Don Balthazar s'était brouillé avec sa famille en refusant un mariage qu'elle avait arrangé pour lui avec la fille du marquis Saint-Estevan ; que son attachement pour Dona Aurélia avait causé sa désobéissance, et que son union avec elle n'avait jamais eu le consentement de ses parents. Il comprit, par la suite de cette correspondance, qu'Aurélia, orpheline, pauvre et destinée à la vie religieuse, avait, en refusant de prendre le voile, mécontenté sa famille autant que celle de son mari ; Don Balthazar, ne trouvant plus d'emploi en Espagne, avait accepté un poste honorable à la Havanne ; sa dernière lettre annonçait cette nouvelle et son projet de laisser leur, petite Elvire aux soins de la sœur d'Aurélia.

Malheureusement rien n'indiquait à Théodore où demeurait cette sœur, et si, en effet, ce précieux dépôt lui avait été confié. L'âge mûr ne prévoit qu'obstacles et chagrins ; la jeunesse ne rêve que bonheur et succès ; Théodore ne concevait donc pas la possibilité que sa sœur eût cessé d'exister, et se livrant à une douce superstition, il croyait follement que la Providence ne lui révélerait pas l'existence de sa sœur, poulie priver à jamais du bonheur de la voir.

Il chercha en vain les portraits de ses parents ; il ne trouva qu'un collier, des bracelets et une boucle de cheveux d'enfant ; présumant qu'ils étaient de sa sœur, il les baisa tendrement, et les renfermant dans le médaillon, mit le collier autour de son cou.

Tant de preuves que ses parents étaient dignes d'être aimés et honorés comme il le désirait, et le souvenir de la manière cruelle dont ils avaient péri, éloignèrent le sommeil des yeux de Théodore qui, plongé dans des réflexions tour à tour tristes et consolantes, tourmenté par les regrets, soutenu par l'espérance, agité par la crainte et surtout par l'amour, passa la nuit entière assis près d'une fenêtre qui donnait sur le port. Partout régnait un silence profond qui n'était interrompu que par le frémissement des

vagues, dont le bruit monotone invitait à la méditation. En contemplant le sublime tableau qui s'offrait à ses regards, ces astres brillants, ces mondes sans nombre accomplissant d'une manière invariable leurs révolutions au milieu de l'espace et de ce solennel silence, Théodore se sentit pénétré d'un saint respect, et comparant ce calme universel au tumulte des passions qui l'agitaient, il s'écria : Tout se soumet dans l'univers : esprit rebelle de l'homme, oses-tu seul refuser d'obéir aux lois du créateur ? Frappé de cette réflexion, son âme se calma, ses yeux s'élevèrent vers le ciel, et la piété, l'amour filial firent couler ses larmes. Il lui sembla voir les fantômes chéris de ses parents errer au-dessus de sa tête. Il se prosterna comme pour recevoir leur bénédiction, et crut entendre leurs voix célestes lui promettre le bonheur s'il savait s'en rendre digne, en suivant le sentier de l'honneur.

CHAPITRE VI.

LE lendemain matin, pendant que Dofrestom déjeûnait avec Théodore, madame de Saint-Sauveur envoya dire que, lorsque M. Guévara serait occupé, elle se ferait un plaisir d'entretenir son ami.

Théodore devina bien par qui cet aimable compliment avait été suggéré, et comme il avait réellement d'importantes et pressantes occupations, il accepta volontiers cette proposition.

Lorsqu'il conduisit le bon Dofrestom au salon du matin, il trouva madame de Saint-Sauveur seule ; il lui présenta le vieillard, et se retira sur-le-champ.

Madame de Saint-Sauveur n'entreprenait pas une tâche aisée. Comment pouvait-elle amuser un vieillard qui avait la simplicité d'un montagnard sans en avoir l'ignorance, trop judicieux pour s'intéresser à des objets insignifiants, et trop sincère pour affecter un plaisir qu'il n'éprouvait pas. A la vérité, madame de Saint-Sauveur ne pensait qu'à s'amuser elle-même ; mais frappée des manières graves et respectables de Dofrestom, étonnée de ses remarques pleines de sens, de ses observations fines, au lieu de rire, comme elle se l'était promis, de beaucoup d'absurdités, elle conçut un secret dépit d'avoir pris la peine de réunir inutilement tous ses bijoux, toutes ses curiosités parisiennes pour les montrer à un homme qui ne témoignait à leur aspect ni admiration ni surprise.

Dans les grandes villes, la mode et la bonne compagnie décident et entraînent l'admiration générale ; ce qui paraissait de mauvais goût, ridicule l'année précédente, devient merveilleux l'année suivante ; il semble qu'on ne voie que par les yeux d'autrui. On pense, on juge sur parole ; en un mot on n'est pas soi. Le simple habitant des champs sent l'impulsion de la nature, et souvent il apprécie les objets et saisit les ridicules véritables comme le plus fin connaisseur. Ellésif, qui était venue pour les joindre, ne put s'empêcher de faire cette remarque intérieurement, en montrant à Dofrestom quelques figures copiées d'après l'antique. Il s'arrêta long-temps devant l'une d'elles, qui lui retraçait la figure noble de son cher Théodore ; il le dit naïvement à Ellésif qui rougit, car elle avait souvent fait la même observation.

Ellésif, ensuite, chanta pour lui quelques airs norvégiens, et sa douce voix rendit plus puissant l'effet de la musique. Dofrestom parut d'abord péniblement affecté ; en effet, de cruels souvenirs déchiraient son cœur paternel. Ellésif devina la cause de son trouble, et, pour le distraire de ses sombres pensées, elle joua une marche étrangère et plusieurs morceaux qu'il n'avait jamais entendus, et qui ne pouvaient lui rappeler les événements passés.

La conversation succéda à la musique. La transition était aisée de l'histoire de Dofrestom à celle de Théodore ; et ce sujet de conversation intéressait également celui qui racontait et celle qui écoutait. Le cœur de Dofrestom s'ouvrit entièrement à la sensible Ellésif ; mais en s'étendant sur les vertus de son fils adoptif, il abrégéa les détails particuliers à Heinrich.

Madame de Saint-Sauveur était heureusement absente lorsque les larmes du vieillard firent couler celles d'Ellésif. Peut-être devant un autre eût-elle cherché à les retenir, dans la crainte qu'un observateur ne remarquât le tendre intérêt qu'elle prenait au plus humble des individus dès qu'il avait quelques rapports avec Théodore. Ses larmes et les douces consolations qu'elle prodigua au vieillard, le flattèrent, le pénétrèrent de reconnaissance, et, sans en avoir l'intention, il récompensa Ellésif de son extrême bonté en la comparant à celle de Théodore.

Rien ne pouvait être plus doux à l'oreille d'Ellésif, car maintenant qu'elle connaissait à fond les rares qualités dont elle avait précédemment deviné une partie, sa tendresse allait jusqu'à l'enthousiasme. Elle défiait presque l'objet de son amour. Théodore, en lui racontant les événements de sa vie, avait passé sous silence les soupçons, l'humeur et l'ingratitude de Sergendal ; il en avait seulement parlé comme de l'homme le plus instruit et le plus généreux. Que ce pieux respect pour la mort parut touchant à Ellésif ! Combien elle admirait son abnégation, son noble dévouement, ses pénibles travaux pour soulager l'indigence de son premier protecteur ! Il paraissait bien plus grand aux yeux d'Ellésif, partageant les travaux d'un cultivateur et habitant une chaumière, que s'il eût été placé sur un trône. Elle se livrait maintenant avec un délicieux abandon à son amour ; son cœur n'était plus déchiré par la terrible crainte d'aimer seule. Elle sentait les honorables motifs qui jusqu'à présent avaient imposé silence à Théodore, et prodiguait au vieillard qu'il aimait des soins qu'elle ne pouvait rendre à lui-même.

Le comte de Lauveuheim revint le jour qu'il avait annoncé. Il accueillit son hôte d'Aardal avec sa grâce, ordinaire. Lorsqu'il sut le motif de sa

visite, il exprima sa surprise et son plaisir dans les termes les plus forts.

La déposition de Carie fut reçue ainsi que celle de Dofrestom. Le comte essaya d'en faire passer une copie à la princesse des Ursins, et Théodore en envoya une à Gaston de Roye. Si l'une des deux réponses était favorable, si les affaires d'Espagne s'établissaient, et qu'un voyage y fût praticable, le comte promettait de faciliter à Théodore les moyens de s'y rendre.

Ces arrangements ne furent pas plus tôt terminés, que Dofrestom voulait partir pour rejoindre sa sœur. Son cœur était partagé entre elle et Théodore ; mais la solitude dans laquelle il l'avait laissée faisait pencher la balance en faveur de la bonne Catherine. Il éprouvait d'ailleurs un vif désir de lui porter des nouvelles de leur favori. La peine de la séparation fut adoucie par leur mutuelle tendresse. Dofrestom voyait Théodore heureux, plein d'espoir et dans le chemin de la fortune et des honneurs, et Théodore se félicitait d'avoir ramené-la gaieté dans le cœur de son vénérable ami.

Leurs adieux furent donc plus tendres que tristes. Après avoir accompagné le bon vieillard à quelque distance, Théodore revint à Christiana.

Quelques jours d'observation suffirent pour le convaincre que le comte était fortement préoccupé ; ce n'était plus le même homme. Rêveur et distrait au milieu d'un cercle, il tressaillait tout à coup, et interrogeait toutes les physionomies d'un air inquiet, comme s'il eût craint d'avoir trahi le secret de ses méditations. On ne retrouvait le comte de Lauvenheim que dans l'administration des affaires publiques. Là, son zèle, son activité, ses talents ne se démentaient jamais, et chaque jour il fournissait à Théodore l'occasion d'admirer l'étendue de ses connaissances et de ses lumières.

En effet, les soins paternels du comte atteignaient les plus petites parties de son gouvernement ; infatigable à rechercher les torts et prompt à les redresser, impartial dans ses jugements, accessible pour le plus humble paysan comme pour le plus grand personnage, il prodiguait ses bontés ; il n'était avare de son temps que lorsqu'il s'agissait de ses propres plaisirs. Malgré son goût naturel pour la magnificence, et l'habitude d'une existence splendide pendant son ministère en Danemarck, il vivait maintenant avec une modestie, une simplicité faites pour imposer silence à la censure la plus sévère, et pour désarmer la malignité de l'envie.

Dans son gouvernement il eut, comme à la Cour, à développer les rares qualités de son cœur et de son esprit, et bientôt Théodore le trouva aussi grand dans les minutieux détails des affaires d'une province que dans les

plus profondes combinaisons de la politique et les immenses travaux du premier ministre de l'État. Animé d'une noble émulation, il redoublait de zèle pour se rendre utile à son noble ami, dont il s'efforçait d'égaler l'étonnante activité.

La comtesse Anasthasia, revenue plus belle que jamais, semblait avoir gagné la gaieté que son père avait perdue. Elle méditait aussi ; mais il était clair que ses méditations étaient agréables. Elle dit quelques mots gracieux à Théodore, en apprenant qu'il avait des preuves certaines de sa noble naissance ; et à dater de ce moment, madame de Saint-Sauveur et elle ne manquaient pas, eu parlant de lui, de le désigner comme le petit-fils d'un Grand d'Espagne. Après quelques jours donnés : aux plus pressantes affaires, le comte témoigna le désir de voir quelques lettres de don Balthazar. Ellésif le partageait et n'osait le dire ; Théodore, de son côté, aurait voulu lui faire connaître le noble caractère de son père ; mais comment lui proposer de lire ses lettres ? N'était-ce pas supposer trop d'intérêt pour lui-même dans le cœur d'Ellésif ? Le hasard les servit bien l'un et l'autre. Elle se trouvait dans le cabinet de son père lorsqu'il entama cet intéressant sujet ; elle se leva pour sortir : Restez, Ellésif, dit le comte, j'imagine que Guévara ne s'y opposera pas.

Elle ne se le fit pas dire deux fois, et les regards de Théodore lui prouvèrent que le comte, sans le savoir, remplissait l'objet de ses vœux ; elle s'assit, garda le silence et rougit. Le comte, accoutumé à sa timidité, ne soupçonna pas, dans ce moment, qu'elle pouvait avoir un motif particulier ; mais la rougeur, comme les soupirs, diffère suivant les causes ; le cœur intéressé à cette découverte, apprend bien vite à distinguer la rougeur de la timide modestie, de celle que fait naître l'amour, et le profond soupir de la douleur, de la douce émotion de la tendresse. Théodore aimait trop pour se tromper en cette occasion.

Comme le comte lisait l'espagnol, il prit les lettres que son protégé lui choisissait suivant l'ordre des dates, et les traduisit tout haut à Ellésif, dont les yeux restaient fixés sur les bijoux renfermés dans le coffre. Après avoir lu deux ou trois lettres avec beaucoup d'attention, le comte s'arrêta. — Si votre grand-père vit encore, dit-il, je désire qu'il soit attaché au parti français, parce qu'alors la médiation de la princesse des Ursins aura plus d'influence auprès de lui ; car il ne faut pas croire, Guévara, que cette affaire s'arrange facilement. Le vieux comte est irrité ; son caractère paraît inflexible, et j'entrevois de grands obstacles ; ... je vous conseille de ne rien

précipiter, et de rester ici jusqu'à ce que l'un de nos amis ait vu le comte de Roncezvalles et découvert s'il est disposé à reconnaître ou à méconnaître vos droits. — Je crains d'être beaucoup trop porté à rester où je suis, répondit Théodore, cherchant à peine à cacher son émotion ; mon cœur ne désire pas d'autre asile ; et si, pour avoir un nom, un rang et même des parents, il fallait perdre. ... Il n'osa pas achever ; mais le son de sa voix expliquait assez ses sentiments.

Le comte de Lauvenheim le comprit-il ? c'est ce que nous ne savons pas. Il garda le silence quelques instants, et se tournant ensuite vers Théodore, il lui dit, avec une expression de bonté toute particulière : Non, nous ne nous séparerons pas, monsieur Guévara ; cela est impossible : il est un lien qui doit nous attacher l'un à l'autre pour toujours ; et quand même vous appartiendriez, par les liens du sang, à une autre famille..... L'entrée d'un domestique interrompit ce discours que les deux jeunes gens écoutaient avec la plus grande attention. On demandait le comte pour une affaire importante ; il sortit, en disant qu'il allait revenir dans un moment.

Ces mots : « Il est un lien qui doit nous attacher l'un à l'autre pour toujours, frappaient encore l'oreille de tous deux ; tous deux les interprétaient d'une manière favorable à leur amour, à leurs espérances ; mais ni l'un ni l'autre n'osait en parler. »

Ellésif continuait, ou plutôt feignait d'examiner les bijoux renfermés dans le coffre. Elle voulait faire une question indifférente à Théodore, pour rompre un silence qui devenait embarrassant. Elle vit, dans ses yeux, l'expression d'un amour si passionné, que, troublée au dernier point et ne sachant ce qu'elle faisait, elle prit, dans le coffre, un médaillon d'or et l'ouvrit sans le vouloir, en pressant un bouton qui n'avait pas été remarqué par Théodore. Grand Dieu ! c'est un portrait, s'écria-t-elle. Théodore saisit le médaillon ; c'étaient les portraits de son père et de sa mère ; leurs chiffres réunis et leur ressemblance avec lui ne permettaient pas le doute. Partagé entre la joie et l'attendrissement, il le porta à ses lèvres d'une main tremblante et le pressa ensuite, avec ses deux mains, sur ses yeux.

Tandis qu'il demeurait dans cette attitude, Ellésif, aussi agitée que lui, se félicitait intérieurement d'avoir fait cette précieuse découverte. Après un court silence, il releva la tête. — Je ne sais pas pourquoi je serais honteux de ce que j'éprouve, dit-il en découvrant sa figure mouillée de larmes !... Son émotion l'empêcha de continuer ; il balbutia quelques mots d'excuses et se retira précipitamment près d'une fenêtre.

Il avait laissé le médaillon sur la table ; Ellésif le prit pour examiner les traits de deux personnes dont l'union avait été si parfaite et le sort si triste. Ses réflexions à ce sujet, l'amour si bien peint dans les yeux de Théodore, les paroles mystérieuses de son père, tout servit à redoubler son trouble et son attendrissement, et ses larmes coulèrent en abondance. Théodore, attiré par une si douce sympathie, une si touchante sensibilité, se rapprocha d'elle ; il prononça quelques mots entrecoupés pour exprimer sa reconnaissance et le chagrin de l'avoir ainsi affligée ; Ellésif se leva cherchant à lui répondre, et lui sourit avec tant de charmes, qu'il trouva dans sa beauté quelque chose de divin, et Théodore, oubliant sa retenue ordinaire, fut sur le point de prendre sa main et de la porter à ses lèvres, de tomber à ses genoux et de lui demander la promesse de ne jamais appartenir à un autre : heureusement cette mystérieuse crainte qu'une femme éprouve d'entendre l'aveu même qu'elle désire, fit qu'Ellésif évita sa main. Confuse, baignée de larmes, tremblant de se voir en cet état surprise par son père, elle disparut par une porte opposée.

Il se passa quelque temps avant le retour du comte. En rentrant, il vit Théodore seul, occupé à regarder les portraits si heureusement découverts : il ne demanda pas d'autre explication de son trouble et de ses larmes. Après quelques instants de conversation sur ce qui intéressait son jeune ami, le comte, plongé dans une profonde rêverie, soupirait de temps à autre ; Théodore le regardait avec une tendre et respectueuse tendresse. — Je comprends ce regard, mon cher Guévara, dit le comte, en lui tendant la main ; vous voyez que je suis malheureux et vous partagez mes chagrins sans en connaître la cause... — Fasse le ciel, monsieur, qu'il soit en mon pouvoir de la détruire

Le comte de Lauvenheim répondit par un mélancolique sourire ; mais ses yeux se mouillèrent de larmes. — Je suis effrayé de moi-même, Théodore ! dit le comte tout à coup.... Ils me forceront à oublier mon devoir : je suis humilié par le maître que j'ai servi avec tant de zèle et de fidélité ; continuellement traversé dans tous mes plans ;..... mon pour restreint par des ordres arbitraires ;..... les mains liées dans tout ce que j'entreprends.....

Il s'arrêtait fréquemment en prononçant ces mots interrompus, dont Théodore ne comprenait pas trop le rapport avec sa première phrase. — Sûrement, monsieur le comte, le roi ne sera pas long-temps trompé par vos ennemis ; le triomphe de la calomnie est court. Supportez avec courage ces lâches attaques ; persévérez dans votre honorable entreprise d'améliorer le

sort de votre gouvernement si négligé jusqu'ici, et soyez sûr que vous serez récompensé de vos soins par la confiance et la faveur de votre souverain. — J'ai de puissants ennemis, Théodore, je n'en triompherai point..... Non, ... je ne ressaisirai jamais le timon de l'état. Ce matin même, il y a peu d'instant, j'ai eu le cœur brisé par un procédé du roi, bien dur ! bien singulier ! Un courrier vient de m'apporter l'ordre positif de déplacer ce brave et vieux officier qui commande dans la citadelle ; vous savez comme il s'est justifié clairement de la fausse accusation intentée contre lui à Copenhague : mon zèle pour sa cause le perd ; le Monarque, en dépit de l'évidence, persiste à le croire coupable, et m'envoie l'ordre de le destituer, en me faisant dire de moins prétendre à la popularité.

— Quelle injustice ! une active bienveillance comme la vôtre, monsieur le comte, trouve la renommée et gagne les cœurs sans le vouloir, sans y prétendre que vos ennemis comparent l'état actuel de votre gouvernement avec ce qu'il était il y a trois mois ; qu'ils pénètrent dans les villages les plus reculés ; qu'ils viennent aux environs de Christiana !.... L'amour du peuple ! eh ! comment ne vous adoreraient-ils pas, vous qui faites son bonheur et lui rendez la prospérité ! vous qui réparez tous les maux dont vos prédécesseurs l'accablaient ou du moins ne savaient pas le soulager !.... — Vous ne me condamneriez donc pas, dit le comte, enchanté de sa vive indignation, si la perfidie, les affronts, les soupçons d'une cour ingrate, m'en éloignaient ? Quels droits un pays conserve-t-il sur un de ses enfants qu'il repousse ?.... Pourquoi me soumettre à tant d'humiliations ?.... Pourquoi m'exposer à la risée, au rué pris général en consentant à devenir un mannequin politique, quand je suis nommé, quand je me sens fait pour gouverner les autres ? En achevant ces mots, la voix du comte était visiblement altérée ; il rougissait et pâlisait tour à tour.

Surpris, et profondément affecté, Théodore regardait le comte en silence, cherchant à se rappeler exactement tout ce qu'il avait dit, sans comprendre encore le véritable sujet de ses craintes et de son ressentiment.

Le souvenir de Coriolan et du connétable de Bourbon frappèrent un moment son esprit ; mais, repoussant le soupçon, il s'écria : Monsieur le comte, vous ne pourrez jamais devenir un objet de mépris..... Nulle volonté, si ce n'est la vôtre, ne fera jamais agir votre cœur pour le bien ou pour le mal ; achevez ce que vous avez commencé et condamnez vos ennemis au silence par vos actions. Plus vos plans seront traversés, plus vous aurez de gloire à surmonter les obstacles. Si vous ne réussissez pas, si toutes vos

tentatives échouent par les secrets artifices des courtisans ou par les défenses de la tyrannie, vous pourrez toujours penser avec orgueil que vous vous serez vengé par des bienfaits. — Romanesque ! admirable ! excellent Guévara, s'écria le comte, si le monde était composé d'hommes comme vous !.... Mais, qu'ils sont loin de vous ressembler ! Je les vois tels qu'ils sont, ... je les connais, ... je les méprise ; et cependant pour leurs vains applaudissements !....valent-ils donc la peine mais..... non..... je révoquerai ma promesse.

Théodore fut de nouveau livré aux conjectures. Pourquoi cette amère critique des hommes ? Quelle promesse voulait-il rétracter ? Quels étaient ses ennemis ? Théodore ne pouvait le deviner.

Un objet de la plus haute importance occupait le comte, la chose était évidente ; Théodore brûlait de le savoir, moins par curiosité que par intérêt ; il n'osait le demander, et tenait ses regards attachés sur son protecteur avec un mélange d'attendrissement et de chagrin.

Le comte se leva subitement, et lui tendant la main : Guévara, lui dit-il, votre affection m'est chère, elle est presque nécessaire à ma propre estime, je ne voudrais pas la perdre ; mais il est des insultes qu'on pardonne difficilement..... Si je ne peux supporter les outrages dont on m'abreuve, si j'abandonne ces inutiles travaux auxquels vous m'encouragez, en un mot, si je prouve que je vauds moins que vous ne pensez, m'aimerez-vous toujours ? me suivrez-vous ?

Théodore se précipita aux pieds du comte, saisit ses mains qu'il mouilla de ses larmes, en s'écriant : Au bout du monde dans la prospérité ou dans adversité ;.... mais vous ne pouvez rien faire qui ne soit honorable Vous n'irez point où les bénédictions du ciel ne vous accompagneraient pas.....

Le comte de Lauvenheim étouffa un gémissement en relevant son jeune ami. — Terrible promesse ! s'écria-t-il ; mais ne craignez rien, Théodore, si je tombe, je ne veux pas vous entraîner avec moi ; si je m'élève votre fortune ne dépendra que de moi ;.... et combien il me sera doux de récompenser alors un si tendre, un si rare attachement ! Le comte parlait avec enthousiasme, sa figure avait une expression singulière qui frappa Théodore. Grand Dieu ! pensa-t-il en ce moment, Ellésif deviendrait-elle le prix de mon dévouement ? et cette idée le jeta dans un trouble que le comte eût aisément remarqué sans sa préoccupation.

Dites-moi, Guévara, reprit le comte un peu plus calme, me blâmeriez-vous si je renonçais à un poste où toutes mes tentatives pour faire le bien

sont repoussées, mal interprétées par la malveillance ? me blâmeriez-vous d'abandonner mon pays, de me choisir une autre patrie, et de lui consacrer mes talents ? — Certainement non, monsieur le comte, ... je m'en affligerais ;... mais, ... peut-être, au contraire, m'en réjouirais-je. Il s'interrompt subitement en pensant avec délices à l'Espagne, à la princesse des Ursins, et à la possibilité que le comte de Lauvenheim devînt puissant dans ce pays.

Le comte, qui cherchait à obtenir l'approbation de Théodore, ne lui disait qu'imparfaitement ses projets. Il aurait craint sa censure et son austère probité en les lui révélant entièrement. Il sentit qu'il s'était trop avancé, et voulant éviter une explication complète, il rompit ainsi l'entretien : Guévara ? je vous traite aujourd'hui comme le meilleur de mes amis ; cette confiance sera sacrée pour vous, j'en suis certain : séparons-nous, ajouta-t-il en lui rendant ses papiers ; j'ai besoin d'un moment de solitude ; nous nous rejoindrons bientôt. Théodore baisa la main que le comte lui présentait et se retira.

L'impression de cette scène extraordinaire resta gravée plusieurs jours dans l'âme de Théodore, et aussi fortement que dans le moment même. Elle augmentait son enthousiasme et son intérêt pour son noble ami ; cependant il ne pouvait se défendre d'une crainte vague sur les intentions et les projets futurs du comte ; mais en dépit de son incertitude, jamais le comte de Lauvenheim, dans les plus beaux jours de sa puissance, n'avait possédé l'attachement d'un cœur si dévoué. Oh ! pourquoi ne se confiait-il pas entièrement à ce cœur fidèle ? S'il lui avait avoué franchement la tentation qui le tourmentait, l'inflexible vertu de Théodore aurait tenu sa vertu chancelante ; mais ce moment passé, une fois entré dans le chemin glissant de l'ambition, il ne pouvait être retenu, dans sa chute, que par une main plus qu'humaine.

Il est des époques, dans la vie de l'homme, qui semblent particulièrement destinées au repos ou à l'agitation. Tantôt l'existence suffit à peine à la foule des événements importants qui se pressent et s'accumulent ; tantôt elle s'écoule égale et monotone comme le retour successif du jour et de la nuit.

C'était l'époque de l'agitation pour Théodore. Un paquet adressé par Gaston arriva enfin au gouverneur ; il contenait des présents pour les trois dames et une longue lettre pour Théodore. On retrouvait, dans les lettres du chevalier, la même négligence, la même gaieté et la même aisance que dans ses discours.

Événements, politique, sentiments, opinions, tout était traité avec la même légèreté que ses plaisanteries avec madame de Saint-Sauveur ; mais, à travers tout cela, Théodore remarqua le plus tendre intérêt pour lui et recueillit d'importantes informations.

Gaston avait appris que le fils aîné du comte de Roncezvalles, sa femme et son enfant avaient péri par un naufrage en 1692 ; que le second fils du comte, ; précédemment marié mais veuf à cette époque, était mort quelques années : après, laissant un fils de treize ans héritier de son titre et de sa fortune. Le vieux comte de Roncezvalles vivait toujours, et son petit-fils, connu sous le nom de Don Jasper Guévares, était maintenant un homme fait. Le chevalier de Roye ne savait pas d'autres particularités sur la famille, parce qu'elle était attachée au parti des Bourbons, et montrait un éloignement invincible pour tout ce qui tenait à la maison d'Autriche.... Il s'affligeait de cette circonstance avec un chagrin réel, car il croyait que le traité de partage finirait par se conclure, et que Philippe V serait totalement exclus, ou du moins réduit à la couronne des deux Siciles. Dans ce cas, il prévoyait que les nobles Espagnols attachés au parti de Philippe auraient sans doute à souffrir du ressentiment de l'archiduc.

Théodore ne connaissait que très-imparfaitement les droits des deux prétendants, car le comte de Lauvenheim, voué au parti Français, et le chevalier de Roye à celui de l'Autriche, exagéraient tellement chacun dans son sens, qu'il lui paraissait impossible de ne pas suspendre son jugement. Cependant son inclination l'entraînait vers Philippe ; le caractère magnanime de ce prince, son tendre attachement pour la jeune reine, son courage dans l'adversité, tout disposait Théodore en sa faveur. Rarement occupé de son intérêt personnel, il oubliait que la fortune de sa famille devait tomber avec celle du prince Français, et se réjouissait de lui voir embrasser la cause pour laquelle il faisait des vœux.

Malgré la sévérité de son grand-père pour Don Balthazar, il ne pouvait s'empêcher de croire aux vertus, à la bonté, à la générosité de ce vieillard. Il ne supposait pas possible qu'à l'époque où toutes les espérances, toutes les craintes de l'homme se dirigent vers un autre monde, le comte de Roncezvalles nourrit encore dans son cœur les passions et les préjugés de celui qu'il allait quitter.

Ce que le chevalier de Roye lui disait relativement à Don Jasper l'affligeait ; car Théodore, toujours sensible et généreux, éprouvait une inquiétude pénible en se voyant au moment de dépouiller quelqu'un de ce

qu'il regardait depuis long-temps comme lui appartenant à bon droit, et soupirait en pensant que, pour empêcher cet événement fatal à son cousin, la famille refuserait peut-être de le reconnaître pour fils de Don Balthazar.

Gaston ne parlait point de sa sœur ; voilà ce qui désolait surtout Théodore. Ce silence donna lieu à diverses opinions. Le comte de Lauvenheim imaginait tout simplement que le chevalier ne parlait pas d'elle, parce qu'il avait négligé de prendre des renseignements sur la branche femelle ; Ellésif supposait qu'il ne rappelait point un si tendre lien, de peur d'augmenter inutilement l'impatience de Théodore ; et madame de Saint-Sauveur présumait obligeamment qu'elle n'existait plus. Anasthasia conjecturait avec plus de vraisemblance qu'elle vivait avec les parents de sa mère ou qu'elle était mariée, ou bien, enfin, qu'elle avait pris le voile, et que le chevalier n'avait pu le savoir.

Le cœur de Théodore, tranquilisé par la première supposition, fut attristé par la dernière. En relisant sa lettre, le nom des personnes dont l'existence lui avait été jusqu'à ce moment inconnue, réveilla tous ses regrets, toutes ses espérances, et fit renaître avec plus de force que jamais son désir de passer en Espagne. A ce sentiment naturel envers ses parents, se joignait le vif désir d'acquérir un rang indispensable pour demander la main d'Ellésif. Cependant, malgré son envie de partir, il ne crut pas pouvoir quitter le comte de Lauvenheim dans un moment aussi critique, et payer ainsi sa confiance par une si noire ingratitude. Il résolut donc d'attendre encore le résultat de la lettre adressée par le comte à la princesse des Ursins, et des informations plus positives sur les dispositions du comte de Roncezvalles à l'égard du fils orphelin de Don Balthazar.

Habitué à la patience, à la résignation dès ses plus jeunes ans, Théodore, cependant, dans toute autre circonstance, ne se serait point soumis à ce délai sans répugnance ; mais le bonheur présent le dédommageait amplement de son sacrifice. Un jour, une heure passée près d'Ellésif et de son père, valait pour lui des années de félicité. Dégagé de la contrainte imposée par le scrupuleux honneur, Théodore ne cherchait plus à cacher la nature de son sentiment pour elle ; mais tout en désirant que le comte le remarquât, sa délicatesse naturelle et la réserve dont il avait contracté l'habitude, jetaient un voile sur son expression. Assidu auprès d'Ellésif quand elle dessinait, attentif aux doux sons de sa harpe, aux sous plus doux encore de sa voix, recherchant sa conversation, attaché en quelque sorte à ses pas, suivant tous ses mouvements, étudiant ses regards, interrogeant son sourire, il semblait

n'exister qu'à ses côtés. Ellésif, heureuse de savoir qu'elle était aimée, n'entendait et ne voyait que Théodoré. Peu lui importait qu'on remarquât son attachement ; elle était fière d'un amour si bien, justifié par le mérite de celui qui l'inspirait. Les nombreux adorateurs d'Anasthasi, l'admiration universelle dont elle était l'objet, les hommages flatteurs de la multitude, rien de tout cela n'excitait l'envie d'Ellésif, qui aurait tout sacrifié pour un regard de Théodore.

Quiconque dédaignant des liens terrestres, éprouve le besoin de s'élancer dans une autre vie ; quiconque fait consister la félicité suprême dans l'union intime des âmes, trouve rarement un cœur capable de le comprendre et de lui répondre. L'habitude, un goût, un désir vague d'aimer enfantent la moitié de ces passions qu'on voit naître et s'évanouir comme de légères vapeurs, elles s'élèvent, elles montent par fois jusqu'à la région des étoiles ; mais celles-ci restent brillantes et impérissables, tandis que les premières transformées en brouillards obscurs retombent bientôt sur la terre !

CHAPITRE VII.

JAMAIS Ellésif n'avait été si libre de jouir de la société de Théodore. Son père passait tous ses instants de loisir seul, il recevait et écrivait beaucoup de lettres en chiffres, et quoiqu'il fût meilleur que jamais pour Théodore, il prenait grand soin de lui cacher la nature de sa correspondance.

Madame de Saint-Sauveur s'était tout-à-fait raccommodée avec la Norvège où elle avait trouvé un véritable adorateur. Elle s'occupait fort peu de la conduite d'Ellésif. Anasthasia, toujours entourée comme à l'ordinaire, ne pouvait rien remarquer ; l'enthousiasme pour sa beauté était tel que plusieurs seigneurs, sans craindre le mécontentement de la Cour, quittaient Copenhague pour jouir du bonheur de contempler la belle Anasthasia. Excepté ces jeunes fous et quelques parents, toute cette foule qui assiégeait la porte du palais du comte, premier ministre, semblait le croire habitant d'une autre planète. Plusieurs l'avaient réellement oublié ; mais le plus grand nombre, convaincu qu'il était perdu sans ressource, ne se souvenait de lui que pour éviter soigneusement toute communication capable de les rendre suspects d'amitié avec une personne disgraciée.

Durant les longues soirées, souvent Théodore lisait tout haut, tandis que les dames travaillaient et que le comte se tenait à l'écart, occupé de ses projets et de ses combinaisons politiques. Quelquefois la soirée était consacrée à une conversation gaie et instructive ; alors Ellésif écoutait avec le désir d'apprendre ce qu'enseignait Théodore ; mais le plaisir de l'entendre affaiblissait son attention ; chaque jour lui démontrait combien il est faux que l'on apprenne plus facilement en recevant des leçons de l'objet aimé. Elle suivait ses études astronomiques avec plus d'ardeur, mais avec moins de fruit.

Lorsque la famille se réunissait sur la terrasse, et que Théodore les guidait au milieu du labyrinthe des étoiles, Ellésif éprouvait encore plus d'admiration pour son éloquence, que d'adoration pour la puissante main qui les avait formées.

Dans leurs conversations familières, Théodore tenait courageusement sa résolution de ne point parler d'amour avant que la volonté de son grand-père ou la décision de la-Cour d'Espagne lui eussent rendu le rang auquel il

avait droit de prétendre ; mais ses yeux, malgré lui, exprimaient sa tendresse, et ceux d'Ellésif disaient assez qu'elle la partageait. Il acheva enfin l'ingénieuse découpe qu'il avait commencée à sa demande ; à son tour, elle lui fit présent d'une corbeille de fleurs artificielles, que Théodore plaça religieusement dans son cabinet d'études. Ellésif, habile en ce genre d'ouvrage, avait imité si parfaitement les fleurs favorites de Théodore, qu'il était impossible de ne pas les croire naturelles. Théodore, en recevant cette jolie corbeille, ne put s'empêcher d'adresser pour la première fois un compliment direct à Ellésif. Que ces violettes sont belles ! s'écria-t-il ; elles ont exactement la couleur.... Il s'arrêta, mais à sa rougeur, à son embarras, on devinait qu'il voulait dire : de vos yeux. Ellésif rougit, et ses yeux se baissèrent timidement et n'osèrent se fixer sur celui qui venait de faire leur éloge.

L'amour est comme le soleil, qui embellit les objets qu'il éclaire : jamais Ellésif n'avait paru si touchante et si belle. Ce songe de bonheur fut un moment troublé par une indisposition du comte, qui s'annonça d'abord de manière à causer de vives alarmes à sa famille ; mais bientôt les fâcheux symptômes disparurent, et cet événement servit à faire paraître Ellésif sous un plus beau jour. Constamment dans la chambre du malade, elle lui prodiguait les plus tendres soins, avec une assiduité infatigable. Lorsque Théodore la vit préparer de ses jolies mains les différents remèdes et les aliments prescrits au comte, il apprit à respecter cette humble science, dont il s'était moqué lorsque le prince héréditaire en faisait une étude. Ellésif vainquit son préjugé par ses actions plutôt que par ses paroles, et lui prouva qu'il n'est point d'art, tout insignifiant qu'il paraisse, qui ne puisse, par une application particulière, acquérir de l'importance et récompenser des peines prises pour l'apprendre.

Le comte recouvra la santé, mais non le calme de l'âme et l'heureuse égalité de son caractère. Ellésif remarqua sa tristesse et son abattement, et peu satisfaite des motifs qu'il alléguait, craignit qu'il ne fût en secret beaucoup plus affligé de sa chute qu'il ne voulait le paraître. Peu de temps après, une circonstance la confirma dans cette idée.

La mort d'un grand seigneur décoré du grand ordre de l'éléphant, laissa le roi libre d'en disposer. Le comte de Lauvenheim avait des droits à cette décoration supérieure, par ses services, son rang et une promesse formelle du roi ; cependant elle fut donnée à un autre, sans explication, sans prétexte. Outré d'un affront si public, le comte écrivit respectueusement au roi, mais

sans déguiser son mécontentement, et lui offrit de donner sa démission. Eredéric hésitait à l'accepter ; il commençait à craindre d'avoir trop maltraité un homme dont la popularité et les immenses possessions pouvaient faire, un ennemi redoutable. Le comte, dégagé des affaires publiques, se retirerait sans doute dans ses terres, et leur situation l'exposerait peut-être à la tentation de se venger. Ses possessions et celles de sa fille aînée touchaient au Holstein ; elles comprenaient presque tout le duché de Sleswick ; et si le comte entrait dans les intérêts du gouvernement suédois, il pourrait priver le Danemarck de ses nombreux vassaux et de ce riche district.

Les derniers revers des armes danoises, joints au long retard des secours promis par le Czar, rendaient la position présente fort critique. Le roi jugea donc plus prudent d'amuser le comte par des promesses pour l'avenir, de s'excuser sur le passé, et de le retenir ainsi à son poste. Mais le comte de Lauvenheim avait trop d'expérience pour se laisser tromper par une ruse si grossière ; cependant il ne pouvait, sans s'exposer à passer pour ingrat et peut-être pour rebelle, persister à donner sa démission, quand son souverain daignait s'excuser sur la nécessité de plaire au Czar en favorisant son ministre, et promettre de le dédommager amplement du retard qu'il se voyait forcé de lui faire éprouver. Un tel procédé força le comte à renfermer son dépit. Dans le même temps, une lettre du prince régent du Hoïstein, qui lui suggérait les moyens dangereux d'une prompte vengeance, le détermina à garder son gouvernement.

De ce moment Théodore vit disparaître l'abattement et la mélancolie de son protecteur. Plus assidu que jamais aux affaires, il descendait jusqu'aux plus petits détails, laissait à peine quelque chose à faire aux subalternes, et paraissant oublier tout-à-fait l'étiquette, se faisait adorer plus qu'il ne l'avait encore été.

Théodore se persuadait que le comte cherchait, au milieu de cette incroyable activité, à oublier l'injustice et l'ingratitude de son maître, et qu'il, voulait effacer ce pénible souvenir par la douce assurance de faire autant de bien que le lui permettait un, pouvoir supérieur et tyrannique.

Hélas ! qu'il était loin de soupçonner la fatale vérité ! Comme il aurait frissonné s'il eût su que cette application constante provenait de la crainte de se retrouver avec soi-même ; qu'elle était le fruit et le précurseur du crime ; que le comte de Lauvenheim était maintenant engagé avec les ennemis de son pays, et qu'il n'attendait, après un nouveau succès des

Suédois, qu'une occasion favorable pour lever le masque et livrer les forteresses de la Norvège à des mains étrangères ! Une principauté pour lui et l'union d'Anasthasia avec le prince régent, devenaient la récompense de sa trahison. Mais l'amant, malgré son impatience, retardait l'accomplissement de son bonheur, dans la crainte de perdre une partie de ses avantages en précipitant les choses. La dangereuse maladie de son neveu lui offrait l'espoir d'obtenir incessamment la possession du Holstein, et, jusqu'à ce moment, il voulait éviter une rupture avec le Danemarck, et attendre que la prépondérance des Suédois fût tout-à-lait décidée.

Anasthasia ignorant tout ce qui pouvait blesser une âme vertueuse et délicate, était loin d'imaginer qu'elle-même était un objet d'échange ; mais assurée de l'ardent amour de son amant, elle croyait son mariage retardé par quelques arrangements politiques dont elle attendait impatiemment le résultat.

Ellésif ne soupçonnait rien du projet arrêté pour sa sœur. Il n'entrait pas dans les principes du comte de faire une confidence inutile et qui pouvait devenir dangereuse. En effet, le mariage d'Anasthasia dépendait du secret des négociations, et les yeux d'Ellésif ne savaient pas se taire. A la moindre attaque, au plus léger soupçon, sa rougeur, son embarras, sa vivacité même l'auraient trahie. Ce n'était donc pas faute de tendresse pour elle, mais par prudence, que son père observait cette réserve.

A la fin de mai, une lettre de la princesse des Ursins, venue par la France et écrite à sa jeune parente, vint diminuer les espérances de Théodore ; Ellésif ne la lui montra qu'avec une grande répugnance. A la vérité elle était écrite avant que l'on eût reçu en Espagne les titres qui attestaient les droits de l'orphelin ; mais elle prouvait d'une manière positive les fâcheuses dispositions du comte de Roncezvalles. Il témoignait la plus complète incrédulité, et, traitant cette affaire comme une imposture adroitement combinée, il refusait d'en entendre parler de nouveau, à moins que le jeune homme ne parût lui-même et n'apportât des preuves authentiques et irrécusables.

Madame des Ursins ajoutait qu'il lui était impossible de s'occuper de cette affaire dans la situation douteuse de son roi qui avait le plus grand intérêt à ménager les grands attachés à son parti ; qu'il se formait d'ailleurs une cabale contre elle qui la forcerait peut-être à quitter l'Espagne, et qu'alors elle ne pourrait être d'aucune utilité au jeune ami du comte de Lauvenheim.

Quelques détails contenus dans la lettre suppléaient à celle du chevalier de Roye. Théodore apprit que son grand père, âgé de soixante-dix ans, se montrait un des plus zélés partisans de Philippe ; qu'il employait une partie de sa fortune à subvenir aux besoins de l'État, et qu'il idolâtrait Don Jasper son petit fils, quoique cet impétueux jeune homme fût dominé par les plus fortes passions ; que dona Aurélia sa mère devait le jour à la noble famille de Montellano ; qu'Elvira, sa fille, élevée par une sœur comme un de ses propres enfants, avait épousé, à dix-huit ans, Don Alvarez Haro, mort peu de temps après, et qu'elle résidait maintenant seule, avec une modique fortune, dans une terre eu Arragon.

Enfin Théodore acquérait la certitude de l'existence de sa sœur ! cette idée bannit toute tristesse de son âme. Certe sœur, repoussée comme lui, n'était pas reconnue par son grand-père ; et cette analogie dans leur destinée lui semblait devoir remplacer l'intime connaissance de l'enfance. Quel que soit l'accueil de mes autres parents, se disait-il, je suis sûr au moins d'être bien reçu de ma sœur ; méconnue comme moi par sa famille, aucun motif d'intérêt ne peut nie fermer son cœur.

Son état de veuve la lui rendait encore plus chère. Peut-être, si elle eût été dans le bonheur et les grandeurs, eût-il hésité, dans sa position, à la rechercher ; mais il la voyait isolée, dans la médiocrité, peut être dans le malheur : et dès-lors il brûlait de partager sa solitude et de lui porter les consolations de l'amitié fraternelle. Ellésif pensait à dona Elvira avec la même tendresse, car elle aimait tout ce qui tenait à Théodore, et se plaisait à penser que la sœur ressemblait au frère.

Après le premier moment de chagrin causé par la lettre de la princesse des Ursins, les espérances de Théodore se ranimèrent, et l'opinion de ceux qui l'entouraient confirma la sienne.

Il était probable que le comte de Roncezvalles ne se croirait plus dupe d'une supercherie, lorsqu'il verrait des attestations légales, et Théodore lui-même. En effet, sa ressemblance avec le portrait de Don Balthazar était si parfaite, que son grand-père ne pouvait en le voyant, se refusera l'évidence ; et le comte trouvait les droits de Théodore si forts, si justes, qu'il lui conseillait, en cas de refus de le reconnaître, d'avoir recours aux lois. Le cœur de Théodore se révoltait à cette idée, sans pouvoir contester cependant la justesse des raisonnements de son protecteur. Le comte regardait comme un devoir sacré pour tout homme de maintenir ou de recouvrer ses droits naturels dont il pouvait personnellement faire le sacrifice, mais non pas

priver ses enfants. Toutefois, l'instant de paraître n'était pas venu pour Théodore. Lorsque la princesse des Ursins écrivait, l'apparente ou réelle indifférence de Louis XIV ne laissait à son petit-fils d'autre ressource que l'amour et le courage de son peuple déchiré par les factions, et dont les efforts mal concertés promettaient de biens faibles résultats. Les succès des Anglais dans le nord de l'Espagne ranimaient les partisans de l'Autriche et relevaient leurs espérances. Au milieu des intrigues de la Cour, des camps et des combats, comment le souverain aurait-il pu s'occuper des intérêts particuliers d'une famille ? la chose était impossible ; il fallait donc qu'il attendît que l'un des princes rivaux fût établi solidement sur le trône.

Théodore, plongé clans une pénible incertitude, déchu d'une partie de ses espérances, redevint timide et réservé auprès d'Ellésif dont il craignait, par délicatesse, d'engager le cœur trop fortement avant d'être assuré d'obtenir le rang qui seul pouvait le rendre un parti digne d'elle.

Quelque temps après, il arriva une seconde lettre de Gaston, dans laquelle il s'affligeait de ne pouvoir servir Théodore jusqu'à ce que l'archiduc fût entré à Madrid. Il peignait la détresse de Philippe comme arrivée à son comble. Peut-être exagérait-il les succès de son parti ; cependant il paraissait évident que la fortune se déclarait contre Philippe. Après avoir discuté les intérêts et les droits des deux prétendants, Gaston se livrait à sa gaieté ordinaire. Il plaisantait Anasthasia, Ellésif, et surtout madame de Saint-Sauveur qui devait bien s'ennuyer en Norvège, disait-il, sans bals, sans spectacles, sans amant : combien il eût ajouté à ses plaisanteries s'il eût su que madame de Saint-Sauveur, sérieusement engagée, allait épouser le jeune baron Huffendal, l'un des nombreux enfants d'un pauvre gentilhomme, qui consentait à unir son sort au sien quoiqu'il eût quinze ans de moins qu'elle ; mais elle avait obtenu de la Cour de France une forte pension, elle était alliée à la famille du comte de Lauvenheim, dont l'amitié pour elle rejaillirait-sans doute sur l'homme qui l'épouserait : tous ces motifs, beaucoup plus que les charmes de madame de Saint-Sauveur, avaient touché le jeune baron et déterminé l'offre de sa main.

L'absence du cérémonial en Norvège fit penser au comte que ses filles n'avaient pas besoin de la compagnie de madame de Saint-Sauveur, du moins pour quelques mois. Il annonça le projet de les envoyer passer l'hiver à Copenhague auprès de la comtesse Guider lieu, et, si toutes deux n'étaient pas mariées avant leur retour, de demander à la comtesse une autre dame pour remplacer madame de Saint-Sauveur. A cette dernière supposition,

Théodore eut bien de la peine à déguiser son émotion, et Ellésif fut saisie d'un tel tremblement, que son ouvrage lui tomba des mains.

Jusques-là le comte de Lauvenheim avait laissé ses filles libres de refuser tous les partis qui s'étaient proposés, quoiqu'il y en eût eu de brillants ; mais cette indulgence devait cesser ; et si Théodore partait pour l'Espagne sans s'être positivement déclaré, que pourrait alléguer Ellésif contre l'amant que son père favoriserait ? Mais Ellésif croyait maintenant à l'amour de Théodore ; elle était trop heureuse pour s'occuper long-temps d'une idée pénible, et le soir, en se retrouvant auprès de lui, tout fut oublié pour le bonheur du moment. Ce n'était qu'avec elle que Théodore osait parler souvent et sans réserve de ce qui l'intéressait en Espagne. Elle regrettait avec lui ses parents, et partageait sa tendresse pour sa sœur.

Le mois d'août arriva. L'on ne disait rien de l'Espagne, sinon que le roi et la reine avaient, en pleurant, refusé de renvoyer la princesse des Ursins, et que les conférences de Gertruydenberg, pour le traité de partage, étaient sur le point de finir.

Le comte de Lauvenheim assura Théodore que, malgré tout le regret qu'il aurait de le perdre, il lui remettrait des lettres pour la princesse des Ursins, et le ferait partir pour Madrid aussitôt que les circonstances le permettraient. Cette époque si redoutée et si désirée à la fois par Théodore ne pouvait tarder long-temps. Deux mois pouvaient suffire pour décider à qui, de Philippe ou de Charles d'Autriche, l'orphelin serait obligé de demander justice. La fin de cette année devait irrévocablement le séparer d'Ellésif ; avant de la quitter, il voulait avouer son attachement au comte, et savoir si, une ibis rétabli dans ses droits, il lui permettrait de prétendre à la main de sa fille. Cette résolution était digne du caractère de Théodore ; mais il était décidé qu'il ne pourrait la mettre à exécution.

Depuis quelques semaines, le comte de Lauvenheim communiquait bien plus fréquemment à Théodore ses nombreux sujets de plaintes contre la Cour de Copenhague. Il paraissait traiter avec une indifférence vraiment philosophique tout ce qui lui était personnel ; mais il paraissait aussi fort affecté des obstacles opposés au bien qu'il voulait faire dans son gouvernement. Au milieu de ses confidences à Théodore, il glissait, comme par hasard, des détails sur les plans ambitieux et ruineux de son souverain qui, depuis long-temps, aspirait secrètement à se rendre maître de la Scandinavie.

Théodore avait une juste horreur pour les conquérants ; il eût envié le sort d'un héros mourant, même obscurément, pour la défense de son pays ; mais il eût dédaigné la puissance et les lauriers d'un heureux usurpateur. Dans son opinion, le dévouement de Léonidas l'emportait sur la gloire de tous les Césars.

Le comte de Lauvenheim connaissait parfaitement les sentiments de Théodore, et avait habilement calculé d'après cette donnée. Théodore, en effet, apprit avec plaisir que son protecteur ne partageait point les vues usurpatrices de son roi, et qu'il voulait protéger les droits du jeune duc de Holstein. Le comte ne balança pas alors à lui confier le mariage de sa fille avec le prince régent. Théodore en fut charmé. Sa droiture naturelle ne lui permit pas de voir, dans ce projet, rien qui pût porter atteinte à sa vénération pour son noble ami, ou mécontenter le roi, puisque le Danemarck et le Holstein n'étaient point ennemis déclarés, et gardaient réciproquement une parfaite neutralité.

Quelque temps après cette confidence, le comte, se croyant sûr du cœur qu'il voulait influencer, cessa de dissimuler, et montra son âme à découvert.

Cependant l'époque fixée pour le mariage de madame de Saint-Sauveur approchait. Un jour, pendant qu'elle s'occupait avec Anastasia des détails et des préparatifs de sa toilette, Théodore, resté seul avec les dames pendant la soirée, aidait Ellésif à ranger sa musique. Il remarqua avec délices qu'elle mettait à part les airs qu'il aimait le mieux. Madame de Saint-Sauveur, toute entière à son important travail, s'écriait de temps en temps, en prenant des notes : Etoffe transparente brodée en paillettes, gaze soufflée, étoffe de Lyon, agraffes de pierres de couleur ; en un mot, faisait la nomenclature exacte de toutes les parties de sa toilette pour la cérémonie. Théodore regarda Ellésif en souriant, et lui dit tout bas : Quelle singulière et frivole créature ! de quoi s'occupe-t-elle au moment de prendre un si solennel engagement ? Ellésif paraissait aussi surprise que Théodore. Elle regarda madame de Saint-Sauveur d'un air de compassion, et répondit avec l'expression de la plus profonde sensibilité : Je ne peux comprendre comment une femme pense uniquement à sa toilette clans un pareil moment ; si elle aime la personne qu'elle va épouser, elle doit être trop heureuse, et si elle ne l'aime pas, beaucoup trop misérable pour songer à de pareilles bagatelles. Elle soupira en achevant ces mots. — Puissiez-vous ne jamais connaître ce pénible sentiment ! s'écria Théodore en la regardant tendrement, Ellésif comprit le motif de son émotion, et s'empressa de

s'expliquer : Je ne l'éprouverai jamais, car je vous donne ma parole que ni la force, ni la persuasion ne me feront épouser celui qui ne possédera pas tout mon cœur. En disant ces paroles, elle rougit de l'expression peinte dans les regards de Théodore qui eut besoin de toute la force de son caractère pour contenir ses transports : car il interprétait sa réponse comme un aveu tacite, et comme la promesse de n'être jamais qu'à lui. Il appuya sa tête sur une des mains d'Ellésif qui accordait sa harpe, et, pour la première fois, osa y déposer un baiser.

Comment prit-elle cette action hardie ? quels mots laissa-t-elle échapper ? Voilà ce que Théodore ne put savoir, car dans ce moment un domestique vint lui dire que le comte le demandait dans son cabinet.

Ellésif s'était rapidement l'approchée d'Anasthasia ; Théodore, ne pouvant s'excuser, suivit le domestique.

Il trouva le comte seul, marchant à grands pas et dans la plus vive agitation. Lorsque Théodore fut entré, le comte s'arrêta, écoutant attentivement et en silence, jusqu'à ce qu'il n'entendît plus les pas du valet dans la longue galerie qui précédait son cabinet. Alors il ferma précipitamment la porte à double tour, et fit asseoir près de lui son jeune ami, dont la figure exprimait le plus grand étonnement.

Je vous ai envoyé chercher, Guévara, pour vous dire que je pars demain pour une affaire importante. Le roi refuse son consentement au mariage d'Anasthasia ; il faut que son cœur soit déchiré, que je sois moi-même sacrifié...., et pourquoi ?.... parce que mes ennemis seraient humiliés de voir une personne de mon sang élevée à un si haut rang.... Voilà donc la récompense des services de la fidélité Ah ! Guévara, ... tout ceci présage plus que ma ruine ;. ... le but de mes ennemis est d'avoir ma vie....

Théodore tressaillit et pâlit.... Votre vie ? monsieur le comte ! s'écria-t-il, demeurant immobile de surprise et d'effroi. — Oui, il y va de ma vie, Guévara, reprit le comte encouragé par l'émotion qu'il venait d'exciter ; des informations particulières, qui me viennent d'une source dont je ne puis douter, m'apprennent qu'ils recueillent, qu'ils cherchent à empoisonner les paroles indiscretes qui ont pu m'échapper dans des moments d'humeur, pour en faire des motifs d'accusation contre ma fidélité ! Je sais que des scélérats gagnés déposeront pour attester des faussetés.... Et ce sont des hommes que j'ai protégés, que j'ai nourris, à qui j'avais donné ma confiance, qui veulent faire tomber ma tête sur l'échafaud !

Grand Dieu ! s'écria Théodore en frémissant ; mais, monsieur le comte, j'attesterai la vérité, moi, qui ne vous ai pas quitté un moment ; moi, le témoin de toutes vos actions, le dépositaire de tous vos sentiments, de toutes vos pensées ! Certainement mon témoignage aura plus de poids que les serments de vos vils ennemis.

Le comte s'approcha de lui, prit une de ses mains dans les siennes : — Guévara ?... vous pouvez beaucoup..., vous pouvez tout : il s'arrêta, et demeura les yeux fixés sur lui dans la plus grande agitation.

La figure de Théodore était aussi triste que son cœur. — Moi ? je puis quelque chose ? monsieur le comte, serait-il possible ? Disposez de ma vie.

Ah ! Guévara, si je ne peux pas vaincre vos préjugés, votre dévouement est inutile. — Et quel préjugé, quel sentiment s'opposeraient à mon dévouement pour vous, monsieur le comte ? reprit Théodore avec vivacité. Si je peux trouver les moyens de vous servir, de vous prouver toute l'affection, toute la reconnaissance que le respect m'a, jusqu'ici, empêché d'exprimer, je regarderai ce moment comme le plus heureux de ma vie.

Je vous prends au mot, Guévara, reprit le comte en se rapprochant de lui avec une physionomie très-animée. Il jeta un regard rapide autour de la chambre, comme pour s'assurer qu'ils étaient seuls, et, baissant la voix, il commença sa terrible confidence par une récapitulation de tous ses services, des outrages qui en avaient été la récompense ; il développa ensuite les magnifiques offres de la Suède et du Holstein ; il avoua qu'il les avait acceptées, et finit par demander à Théodore l'important service d'aller à Copenhague, muni des pouvoirs nécessaires, pour gagner, à quelque prix que ce fût, M. Coperstad. C'était par ses mains que devaient passer des papiers de la plus grande importance pour la conspiration, les ordres donnés pour arrêter le comte et pour faire marcher vers le Holstein les troupes qui se trouvaient en Sleswick. M. Coperstad, une fois dans leurs intérêts, pouvait facilement retenir les papiers, et ne les envoyer à leur destination que lorsque les copies en auraient été fournies au comte et au prince régent. Ces pièces parvenues en Norvège devenaient pour le comte le signal de la vengeance et de la révolte : il livrait toutes les forteresses frontières, et proclamait cette action comme le seul moyen de sauver sa tête d'une injuste proscription. Il se flattait que, par le désintéressement de sa conduite et l'excellence de son administration en Norvège, il s'était assez attaché le peuple pour compter, dans cette occasion, sur son dévouement à sa cause, en dépit de la haine qu'il avait pour la Suède. Il présumait que si les

Norvégiens refusaient d'appartenir à cette puissance, ils embrasseraient du moins son parti, chasseraient les armées danoises, et lui décerneraient le rang suprême qu'il ambitionnait depuis si long-temps.

Durant cette audacieuse confiance, Théodore éprouvait un mélange d'étonnement, d'horreur et de désespoir. L'adresse et l'impétuosité de l'éloquent orateur ne pouvaient entraîner sa raison. Pourquoi, se demandait-il, s'avilir par une trahison, pour se soustraire à un ordre injuste ?.... Pourquoi, si l'on est innocent, devenir coupable ?.... Pourquoi redouter un jugement public quand on peut confondre ses calomniateurs ? Qu'annonce une pareille Conduite ? ou la plus insatiable ambition, ou la plus noire vengeance !

Théodore, pétrifié, gardait un morne silence ; à la fin le comte le secouant par le bras, lui dit d'un ton sévère ; Que dois-je augurer de ce silence, monsieur ? — Que mon cœur et jusqu'à la dernière goutte de mon sang vous appartiennent, mais non pas mon honneur. Théodore, en disant ces mots, tomba à ses pieds hors de lui-même. Une barrière horrible, la barrière du crime, s'élevait entre lui et l'homme que, jusqu'à ce moment, il avait presque adoré.

Eh quoi ! vous ne voulez pas faire ce que je demande ? s'écria le comte ; vous, étranger, qui ne devez point de fidélité au Danemarck, vous qui, dernièrement, juriez de me suivre au bout du monde dans la prospérité ou dans le malheur, vous ne voulez pas risquer une action bien excusable sans doute, pour l'homme dont.... Le comte de Lauvenheim, sur le point de se louer lui-même, s'arrêta. — Poursuivez, monsieur le comte, par pitié, poursuivez s'écria Théodore toujours à ses pieds ; reprochez-moi vos bienfaits, et même alors je ne cesserai pas de vous vouer un éternel attachement, une reconnaissance sans bornes ; d'être prêt à sacrifier ma vie pour vous ;..... mais jamais, je le déclare, je n'agirai contre le cri de ma conscience, ... jamais.

A cette terrible assurance, Théodore vit la pâleur de la mort sur la figure du comte qui tressaillit, et parut tomber dans une rêverie. Théodore prit ce trouble pour un retour à la vertu : encouragé par cette idée, il conçut l'espoir de ramener le comte dans le sentier de l'honneur et du devoir ; il se releva, s'approcha de lui avec autant de respect que de tendresse, et joignit les plus vives instances aux raisonnements les plus forts pour le déterminer à abandonner ce dangereux projet.

Le comte l'écoulait en silence : sa physionomie exprimait plus de dépit que de repentir. La résistance inattendue de Théodore excitait sa colère et son indignation ; il se leva, et tout à coup sa figure, son regard, sa voix, toute sa personne changea. Le masque venait de tomber, et les traits du comte laissaient voir le terrible combat élevé entre l'honneur et l'ambition, la conscience et le crime. — J'ai été trop loin pour reculer, dit-il à voix basse. Théodore, laissez-vous gagner ma réputation est entre vos mains d'un mot vous pouvez me perdre et, tant que vous vivrez..... Il s'arrêta, et ses yeux égarés se portèrent sur un pistolet posé sur la table.

L'enfer était dans ce regard. Tout le sang de Théodore se glaça ; mais il ne fit pas un mouvement ; sa figure changea seulement d'expression ; au lieu d'un sentiment d'horreur, elle peignit la plus tendre compassion. Tant de douceur et de modération rappelèrent le comte à lui-même. — Guévara, dit-il avec calme, n'est-il aucune récompense en mon pouvoir qui puisse vous déterminer à servir un bienfaiteur ? — Il n'en est aucune qui puisse me déterminera souiller son honneur et le mien. Une vive rougeur couvrit les joues du comte de Lauvenheihn. — Quoi ? Guévara, absolument aucune ?... pensez-y bien : il se tut et fixa les yeux sur lui avec l'expression de la bonté.

La soudaine pâleur de Théodore fut un heureux présage pour le comte ; il reprit la voix douce et les manières persuasives qui avaient si bien captivé l'affection de son protégé. — J'ai, depuis long-temps, lu dans votre cœur, Guévara ; lisez-y vous-même, et dites-moi si je ne puis pas vous donner ce qui comblerait vos plus ardents désirs ? A ces mots, le sang de Théodore qui, le moment d'auparavant, semblait glacé dans ses veines, coula comme une lave brûlante ; un cri étouffé sortit de sa poitrine oppressée, ses yeux se fermèrent, ses genoux tremblants se dérochèrent sous lui, et ses forces l'abandonnèrent entièrement. Il mit ses deux mains sur ses yeux et s'appuya ou plutôt se laissa tomber contre la muraille.

Cette action, ce cri, son effrayante pâleur donnèrent au comte horrible idée qu'il était frappé d'une mort subite. Effrayé, hors de lui, il articula d'une manière presque inintelligible ces mots entrecoupés : Guévara, vous ai-je tué ? Théodore releva doucement les yeux sans regarder le comte, et répondit : Presque, monseigneur Grand Dieu ! quelle épreuve !... mais le choc et le combat sont passés... Il faut nous séparer.... Je sens, maintenant, que nous devons nous quitter pour toujours.....

— Et c'est vous qui parlez le premier de nous séparer... pour toujours ? s'écria le comte ; vous, que j'ai eu la faiblesse de croire mon ami pour la vie !... .. Vous ai-je dit que nous devons nous quitter pour toujours ? — Monsieur le comte, je m'étais voué entièrement à vous ; de vous, tout était précieux pour mon cœur ; mais comment vivre ensemble après ce qui vient de se passer ? — Il n'est qu'un moyen, reprit le comte impérieusement, et indigné de se voir méprisé ; soyez l'ami qui épouse mes torts, adopte mes sentiments, combatte pour moi, me serve et risque même la vie — Oui, la vie, ... mais non pas le déshonneur, interrompit Théodore ; monsieur le comte, n'espérez ni me séduire ni m'intimider... Ne me regardez pas ainsi, comme si vous vous flattiez de trouver dans mes yeux moins de fermeté que dans mes paroles ;.... ce que je vous dis part du fond de mon âme ; ma résolution est inébranlable ;... prononcez, maintenant, si je dois partir et perdre l'ami que j'ai presque adoré. — N'y comptez plus, sur cet ami, ... s'écria le comte d'une voix de tonnerre, ... oui... partez. Séparés maintenant, séparés pour jamais !

Théodore tressaillit ; il vit que la fureur du comte ne pouvait plus se contenir.

Allez, monsieur, continua Lauvenheim avec des yeux enflammés ; allez me dénoncer comme un traître ; que votre cœur s'abreuve du sang de votre bienfaiteur du père d'Ellésif !

Le nom d'Ellésif adoucit la vertueuse indignation de Théodore, et se dirigeant vers la porte : — Le temps répondra pour moi, dit-il avec modération, mais d'une voix tremblante ; adieu, monsieur le comte. Il s'arrêta pour le regarder ; son cœur se brisa par la conviction qu'il le voyait pour la dernière fois, et par mie soudaine impulsion, il courut vers lui, saisit sa main, la pressa contre son cœur, et, sans dire un mot, disparut.

Théodore rentra machinalement chez lui : il ne voyait, n'entendait rien ; son esprit n'était pas même capable de réflexions suivies, et ne pouvait se fixer à aucune idée. Il était absorbé par le désespoir, et dans la situation pénible de celui qu'un songe affreux tourmente et qui fait de vains efforts pour se soustraire au poids qui l'opprime. Une seule chose le frappait, l'accablait, l'anéantissait pour ainsi dire : la certitude que le comte était un traître, et qu'Ellésif était à jamais perdue pour lui. Immobile comme une statue, il s'assit devant sa table, ne s'apercevant pas que les heures s'écoulaient.

Plusieurs coups frappés à sa porte le tirèrent de cet accablement. Il répondit qu'on pouvait entrer ; la porte s'ouvrit : une lettre tomba à ses pieds, mais personne ne parut, et l'on repoussa la porte avec précipitation.

Théodore reconnut la main du comte, qui, sans doute, l'avait jetée lui-même. Que devint l'infortuné en lisant ce qui suit :

« Après les événements de la soirée, nous devons, comme vous l'avez dit vous-même, nous séparer pour toujours. Je connais maintenant la valeur de cette amitié, de cette reconnaissance, de cet enthousiasme dont vos regards, encore plus que vos paroles, m'ont si long-temps flatté. »

Vous m'avez trahi en me disposant à me trahir moi-même, à vous confier mon secret au risque de me perdre ; car votre ressentiment mais non, je ne veux point vous soupçonner d'une si horrible ingratitude ; allez, monsieur, commencer une nouvelle carrière en Espagne ; ne craignez point que je traverse vos plans ; ... ma vengeance sera d'un genre plus noble.

« Que notre séparation se fasse sans éclat ; retournez auprès de mes filles, soyez-y comme à votre ordinaire, et demain matin vous donnerez à mes gens vos ordres pour les préparatifs de votre départ. »

Peut-être qu'une heure de réflexion vous aura montré la romanesque exagération de vos idées, vous aura prouvé que votre devoir véritable est de rester fidèle à l'homme qui vous a traité comme un fils. S'il en est ainsi, il n'est pas trop tard pour réparer votre faute ; mon cœur vous est encore ouvert, et vous savez la récompense qui vous attend.

« Je paraîtrai comme à l'ordinaire à l'assemblée du soir et je prendrai votre serrement de main comme le signe de vos regrets et de notre réconciliation. » Si vous persistez dans votre ingratitude, épargnez-vous l'inutile peine de m'écrire une lettre que je n'ouvrirais pas ; je ne suis pas fait pour endurer votre censure.

Cette lettre était sans signature, et son auteur, qui n'était pas entièrement corrompu, aurait mieux peint la vérité en disant : « Je ne pourrais supporter votre censure. Car, au milieu de sa colère, une voix intérieure lui disait tout bas qu'il aimait et respectait trop Théodore pour vivre près de lui, après avoir perdu son estime. »

Théodore ignorait cette circonstance consolante, et l'orgueilleuse froideur de la lettre le piquait au vif. — Quel égoïsme, quelle injustice ! s'écria-t-il ; m'accuser d'ingratitude, de dissimulation parce que je ne veux pas devenir coupable pour l'ami que j'ai aimé, Dieu sait avec quelle sincérité ! Il relut encore la lettre : *Retournez auprès de mes filles, paraissez-y comme à l'or*

dinaire ! Avec quel sang-froid cet ordre m'est donné par l'homme qui m'accuse de feindre !.... Il croit donc qu'il est facile de paraître ce qu'on n'est pas !

Au milieu de ses tristes pensées, l'espoir d'être aimé d'Ellésif vint adoucir sa peine. Il avait besoin de cette idée consolante, car son cœur était brisé, non-seulement par l'indifférence du comte, mais par l'idée de son crime. Tous les sentiments et les actions qui lui avaient fait regarder cet homme extraordinaire comme un Dieu, ne lui paraissaient qu'un détestable artifice ; il fallait regarder maintenant tous ses bienfaits comme de honteux moyens de corruption ; et cette place donnée, sans être demandée, à M. Coperstad, n'était en réalité qu'un piège tendu à son intégrité. Combien il est cruel d'acquérir la certitude d'avoir été complètement dupe des vertus et de l'affection de la personne aimée ! Plus l'affection a été vive, plus l'enthousiasme a été grand, et plus le dépit et l'indignation se manifestent ; nous exagérons le mal comme le bien, et notre imagination souille de tous les vices l'idole qu'elle paraît de toutes les perfections.

Dans le premier moment, Théodore était décidé à quitter la maison sans s'exposer à la douleur de rencontrer encore une fois le comte de Lauvenheim ; mais abandonner la demeure d'Ellésif, que, peut-être, il ne devait plus revoir, sans qu'au moins son regard lui dît un dernier adieu : jamais il ne put s'y résoudre. Cette main, qu'il avait pressée de ses lèvres brûlantes, cette tendre promesse, l'aimable rougeur et la vive émotion d'Ellésif faisaient encore tressaillir son cœur. Le pauvre Théodore demeurait abîmé dans ses pensées, quand l'horloge vint lui rappeler qu'il serait bientôt trop tard pour joindre la société. Une grande assemblée lui paraissait effrayante, dans ce moment ; mais c'était là seulement qu'il pouvait la voir, la voir pour la dernière fois.... A cette idée, il se leva précipitamment, répara le désordre de sa toilette, et descendit dans une agitation inexprimable.

Le comte de Lauvenheim n'avait pas encore paru au milieu de la nombreuse compagnie qui se trouvait réunie ; Ellésif faisait les honneurs du salon de musique, et sa sœur du salon de jeu.

Lorsque Théodore entra, la rougeur d'Ellésif lui prouva qu'elle se souvenait de sa témérité, mais qu'elle la lui pardonnait. Elle remarqua facilement son émotion, l'égarement de ses yeux, et son teint plus animé qu'à l'ordinaire : hélas ! elle ne soupçonnait pas les sentiments pénibles qui l'agitaient. Il s'avança vers elle avec empressement ; mais se croyant

observé avec curiosité par quelques personnes, il se détourna et resta appuyé sur une table à quelque distance.

Jamais Ellésif ne lui avait paru si belle, si aimable ; la certitude d'être aimée, l'air du bonheur, ajoutaient un nouveau charme à ses touchants attraits. Hélas ! leur sympathie ordinaire n'agissait pas en cet instant, car tandis que son cœur s'abandonnait à la joie, celui de Théodore était plongé dans le désespoir.

Une guirlande de fleurs qui retenait les cheveux d'Ellésif, se rompit pendant qu'elle se baissait pour ramasser son éventail. Une rose échappée de la guirlande-vint tomber aux pieds de Théodore. Le cœur d'Ellésif battit de plaisir eu pensant qu'un heureux hasard fournissait à Théodore l'occasion d'avoir en sa puissance ce qu'il n'aurait pas osé sans doute lui demander, et ce qu'elle n'eût pas osé peut-être lui accorder. Elle observa attentivement tous ses mouvements, mais il demeura immobile. Ellésif, piquée sans trop savoir pourquoi, cessa de regarder Théodore, et se rapprocha d'une anglaise qui allait chanter. La chanteuse avait une voix touchante, et l'air qu'elle choisit était une de ces simples et poétiques ballades particulières à l'Ecosse ; elle peignait la douleur d'un amant regretté. Théodore, captivé par cette musique nouvelle pour : lui, et trop profondément absorbé par ses douloureuses pensées pour observer l'agitation et la rougeur d'Ellésif, écrasait, sans la voir, cette fleur précieuse, et ne pouvait résister à l'attendrissement que lui causaient l'air plaintif et les paroles de la ballade, si bien d'accord avec ses propres sentiments.

A la fin de la romance, Ellésif se tourna vers Théodore. Il était appuyé contre la harpe, et ses yeux humides de larmes étaient fixés sur elle. Entraînée par un mouvement irrésistible, au lieu de se détourner, elle le regarda fixement, et comme il fermait les yeux pour lui dérober son trouble, elle vit ses larmes couler. Que n'aurait-elle pas donné pour se trouver seule avec lui dans ce moment, et pouvoir lui demander, comme son amitié lui en donnait le droit, la cause d'une si forte émotion ! Mais les devoirs delà société, si pénibles quelquefois, s'y opposaient, et pour comble de contrariété, elle fut forcée de chanter à son tour comme elle l'avait promis. Mais elle ne savait ce qu'elle faisait ; sa voix tremblait, ses doigts erraient sur les cordes avec incertitude ; elle étonna tout le monde, et ne pouvant plus supporter une si pénible situation, elle se leva, s'excusa sur une violente migraine, et pria quelqu'un de prendre sa place.

Pendant qu'elle chantait, Théodore était allé se placer derrière le siège d'Anasthasia qui lui était chère comme sœur d'Ellésif ; son cœur s'attendrit en pensant qu'il la voyait aussi pour la dernière fois.

Ellésif n'avait jamais vu une semblable expression dans ses yeux lorsqu'il regardait Anasthasia ; inquiète, mais incapable d'une basse jalousie, elle s'avavançait de leur côté, lorsque son père entra, gracieux, doux et calme comme à son ordinaire. Il vint à elle, lui offrit le bras et la mena droit au cercle rassemblé autour d'Anasthasia, en fixant ses regards pénétrants sur Théodore pour essayer de lire dans sa physionomie.

Jamais Théodore n'avait rencontré ce regard sans y répondre par un sourire affectueux. Il ne put le supporter en ce moment et détourna la tête en étouffant un soupir.

Le comte voulait évidemment lui fournir l'occasion de donner le convenu ; il lui adressa quelques rôles d'un ton aisé : Théodore répondit en balbutiant, et, ne pouvant dissimuler plus long-temps, sortit brusquement du salon.

Le mariage de madame de Saint-Sauveur devait être célébré le lendemain matin. Toute la société se réunissait ensuite chez le père du baron Huffendal. Avant leur retour, Théodore, parti depuis long-temps, serait déjà loin de Christiana.

Il avait donc réellement vu Ellésif pour la dernière fois, à moins que le sort, propice à ses vœux, ne lui donnât les moyens de la rechercher honorablement et de mettre le désintéressement de sa conduite à l'abri du soupçon ; alors elle n'aurait pas besoin de l'autorisation de son père ; à présent, il n'était qu'un orphelin, sans considération, sans fortune, banni de la maison du comte, par son ressentiment ; il ne voulut pas entraîner Ellésif à sa ruine en essayant de lui persuader de partager sa destinée ; mais il ne pouvait supporter l'idée de se séparer d'elle sans lui déclarer son attachement.

Le comte de Lauvenheim connaissait leurs mutuels sentiments ; il les aurait approuvés si Théodore avait consenti à se déshonorer : celui-ci croyait donc pouvoir, sans manquer à l'honneur, faire à Ellésif un entier aveu de son amour. Après bien des efforts inutiles pour se calmer ; il parvint enfin à écrire une lettre dans laquelle il lui jurait une éternelle constance, et la conjurait de lui conserver son cœur et sa main jusqu'à l'heureux moment où il pourrait les réclamer lui-même. Il lui avouait qu'il avait encouru la

disgrâce de son père, mais en conservant tous les droits à son estime ; il ne demandait nul aveu de la part d'Ellésif ;

la certitude de n'être effacé de son souvenir ni par le temps, ni par l'absence, suffisait pour lui faire supporter avec résignation des années de séparation. Il renferma dans sa lettre un des bijoux de sa mère, cette petite guitare d'or qu'Ellésif avait trouvée si jolie et qu'il n'avait osé lui offrir ; il la pria de l'accepter comme un souvenir, ajoutant que si elle renvoyait son présent, il se croirait condamné à ne jamais lui parler que de son respect. Me préserve le ciel de ce malheur, s'écria-t-il en fermant sa lettre, et puissé-je, au milieu de tant d'infortunes, conserver l'amour d'Ellésif !

Après avoir cacheté son paquet, Théodore mit de côté tous les présents reçus du comte de Lauvenheim et plaça dans un coffre le peu d'objets que sa sévère délicatesse reconnaissait lui appartenir, en laissant dessus une demande écrite à l'intendant du comte, de le lui envoyer chez Dofrestom.

Depuis son arrivée, à Christiana il occupait une place importante, dont le traitement assez considérable se trouvait presque entier entre ses mains ; il pouvait donc fournir aux dépenses de son voyage, récompenser les gens du comte, et conserver encore une somme suffisante dans le cas où il irait en Espagne.

Il passa la fin de cette cruelle nuit à mettre en ordre ses papiers qu'il renferma dans son bureau ; il en mit la clé sous enveloppe à l'adresse du comte de Lauvenheim.

Tous ses devoirs remplis, il se jeta sur son lit où il chercha vainement l'oubli de ses maux.

Théodore, levé depuis long-temps quand tout le monde reposait encore dans la maison, trouva enfin l'intendant, et lui donna ses ordres ; mais ne jugeant point nécessaire de dire qu'il partait pour toujours, il lui laissa croire qu'il allait faire un voyage de plaisir. Après l'avoir chargé de porter la clé de son secrétaire au comte, il allait lui remettre la lettre pour Ellésif ; mais ayant vu la porte de son cabinet entrouverte, l'idée lui vint tout-à-coup de la déposer lui-même sur sa table de travail, bien sûr qu'elle l'y trouverait, et charmé d'éviter, par ce moyen, l'embarras de la confier mystérieusement à un domestique. La fenêtre du cabinet était fermée mais, par une ouverture du volet, un rayon de soleil pénétrait dans l'appartement et donnait précisément sur la table ; le reste de la pièce était dans la plus profonde obscurité. Théodore posa la lettre, et voyant un gant d'Ellésif, il le

couvert de baisers et de larmes. Ah ! si la tendre Ellésif l'avait su, combien ce gant lui serait devenu cher !

Théodore le pressa encore une fois contre ses lèvres et, poussant un profond soupir, sortit du cabinet et quitta la maison après avoir déposé, entre les mains de l'intendant, l'argent destiné aux gens du comte.

Plusieurs d'entre eux le rencontrèrent et le saluèrent d'un air gai qu'ils n'auraient certainement pas conservé s'ils avaient su que Théodore quittait la maison pour toujours. Le portier supposant qu'il allait se promener, lui rappela que l'on devait ce jour-là déjeuner de très-bonne, heure.

L'instant d'après, Théodore était dans la rue ; la porte du gouvernement se referma sur lui, et le sépara de tout ce qui l'attachait à la vie.

Il y avait quelque chose de pénible dans son indépendance actuelle : personne ne faisait attention à ses démarches, personne ne se permettait une observation, une question ; il semblait déjà ne plus exister pour les gens de la maison : cependant, la veille encore, il était l'objet des respects de tous et de la tendresse de quelques-uns. — Maintenant, pensait-il avec amertume, pas une voix ne me béait, pas une larme ne coule à mon départ ; celle même dont le regard enchanteur m'a si souvent dit que j'étais tout pour elle, se livre, en ce moment, à un paisible sommeil, et, peut-être, ses songes ne m'offrent point à sa pensée !

En passant le long de la maison, il vit les fenêtres du comte entièrement fermées : — Vous dormez, homme cruel, s'écria-t-il, tandis que je fuis comme mi coupable !. ... Hélas !..... j'ai mérité cette épreuve pour vous avoir trop estimé !..... Je suis puni de vous avoir préféré au meilleur des hommes !

Il pensait alors au vénérable Dofrestom, et se faisait en même temps un reproche de l'avoir abandonné.

Ses yeux se tournèrent encore vers l'appartement d'Ellésif. Sa fenêtre était ouverte ; il conçut un moment le désir et l'espérance de lui dire un dernier adieu ; mais redoutant cette épreuve cruelle, il rassembla toutes ses forces et s'éloigna précipitamment, en répétant avec l'accent du désespoir : c'en est donc fait.... je ne la verrai plus....

Fin du second Volume.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

*Le reclus de Norvège , par Miss Anna Maria Porter, traduit
de l'anglais, par Mme Elisabeth de B***,...*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56210254>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr